

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 105
MAI
2024

ROME CONQUIERT LA GRÈCE

LE VAINQUEUR SUBJUGUÉ

& **INSOLITE**
Comment on imaginait
les premiers hommes

VIVEZ LA MAGIE DE LONDRES EN FAMILLE

Du 19 au 23 août 2024



© Engel Ching

Partez avec votre magazine *La Vie* et vos enfants ou petits-enfants, à la découverte de cette capitale mythique et légendaire !

Une occasion unique de plonger au coeur d'une histoire millénaire et d'une culture anglicane bien ancrée.

Voyage culturel conseillé à partir de 9 ans.

AVEC

© Stéphane Grangier



Aymeric Christensen,
directeur de la rédaction
de *La Vie*





FRANTICO / ISTOCK

Le dossier

30 Rome conquiert la Grèce

- **Le vainqueur subjugué.** La Grèce, soumise par Rome au II^e siècle av. J.-C., conservait un prestige culturel auquel les vainqueurs étaient sensibles. Comment le chant des Muses a-t-il supplanté les armes ? **PAR YANN LE BOHEC**
- **Polybe, un Grec épris de Rome.** Emmené en otage à Rome en 167 av. J.-C., l'historien va devenir le chantre de son conquérant. **PAR YANN LE BOHEC**
- **Rome embrasse la culture grecque...** et donne naissance à une culture aussi féconde qu'originale. **ENTRETIEN AVEC GERBERT-SYLVESTRE BOUYSSOU**
- **Hadrien le *graeculus*.** Sous le règne du plus philhellène des empereurs romains, la Grèce connaît un regain de splendeur. **PAR JEAN-MICHEL RODDAZ**
- **Rome à l'heure américaine.** Dialogue par-delà les siècles. **PAR PHILIPPE FABRY**

Les grands articles

18 Les vizirs d'Égypte

Ces puissants ministres étaient les éminences grises des pharaons. Au point d'être parfois tentés de confisquer le trône... **PAR JOSÉ LULL**

54 Raspoutine, une mort ténébreuse

Que s'est-il exactement passé dans le palais du prince Youssoupov, à Petrograd, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1917 ? **PAR HELEN RAPPAPORT**

70 Le bestiaire médiéval

Héritières des traités naturalistes antiques, les créatures fantastiques des bestiaires firent le bonheur des artistes. **PAR MÓNICA WALKER VADILLO**

Les rubriques

6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Nellie Bly, reporter infiltrée

À la fin du XIX^e siècle, une journaliste américaine intrépide se fait connaître grâce à un reportage saisissant, réalisé en infiltrant un asile psychiatrique aux méthodes indignes.

14 LA VIE QUOTIDIENNE

Les ninjas

Au temps du Japon médiéval, ces hommes de main étaient recrutés par les grands seigneurs féodaux pour des missions d'infiltration, d'espionnage et de sabotage.

84 L'AIR DU TEMPS

L'histoire de la Préhistoire

Elle débute dans un XIX^e siècle en plein questionnement sur l'origine de l'humanité. Souvent cocasse à nos yeux, la vision que nos prédécesseurs avaient de l'homme « antédiluvien » relativise nos propres certitudes.

90 LES LIVRES ET L'EXPOSITION

96 L'HISTOIRE EN SORTANT

98 LA QUESTION DES LECTEURS



VUE DU TEMPLE DE POSÉIDON DOMINANT LE CAP SOUNION, EN ATTIQUE (GRÈCE).
© ISTOC

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS

67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Directrice de la création : NATALIE BESSARD

Réalisation : DENFERT CONSULTANTS

Réviseur : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : GERBERT-SYLVESTRE BOUYSSOU, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, BRUNO DUMÉZIL, PHILIPPE FABRY, ARTURO GALINDO, FRANÇOIS KASBI, YANN LE BOHEC, DIDIER LETT, CLAIRE L'HÔËR, JOSÉ LULL, GIORGIO PIRAZZINI, HELEN RAPPAPORT, JEAN-MICHEL RODDAZ, MÓNICA WALKER VADILLO

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU

Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), MARIE BEAUNAY, EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI (chef de produit abonnements), LAËTITIA SO

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France CS 21470, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.

E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com

• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. E-mail : abonne@edigroup.be

• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01. E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH

Directrice des ventes : SABINE GUDE

Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU

Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)

Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :

ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL

Dépôt légal : à parution.

ISSN : 2417-8764 (édition papier)

ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)

Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES

JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*, PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT

SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Business Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS

GARY E. KNELL *Chairman*, JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS
JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE
BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIII^e-III^e s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.



ÉGYPTÉ

PASCAL
VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Les Romains éprouvaient pour la culture grecque une **immense admiration**. Ce qui n'empêcha pas le monde grec, au terme d'un affrontement ambigu — de 215 à 146 av. J.-C. — et parsemé de péripéties, de devenir une province romaine. La guerre a ses raisons que le cœur ne connaît pas. La fascination, en ces épisodes conflictuels, a pu alors se dégrader en **convoitise**. Lors des pillages des villes de la Grèce balkanique au II^e siècle av. J.-C., les légionnaires s'emparent de plusieurs milliers d'œuvres d'art : ainsi 2 000 statues à Thermos, ou encore 785 statues en bronze et 230 statues en marbre à Ambracie. Plus tard, des ateliers copieront des œuvres classiques pour embellir l'intérieur des riches demeures romaines. Mais c'est aussi à travers l'apprentissage de la langue grecque chez les élites et la fréquentation des belles-lettres que s'exerce **l'influence culturelle** hellène.

« La Grèce vaincue conquiert son farouche vainqueur, et fit pénétrer les arts dans le Latium sauvage », écrivait le poète latin Horace au I^{er} siècle av. J.-C. En réalité, l'influence grecque s'exerçait depuis déjà des temps reculés. Grèce et Rome appartenaient au même monde, tout en marquant leur altérité. Comme de nos jours l'Europe et les États-Unis. Si Rome fut un conquérant redoutable, le **génie romain** fut dans l'accueil d'une culture comme celle de la Grèce. Et dans la capacité de l'assimiler, c'est-à-dire de la faire sienne.

Ramsès II, la tête et les jambes

La découverte récente du buste et de la tête d'une statue colossale du célèbre pharaon vient compléter celle de la partie intérieure, faite en 1930 sur le même site égyptien.

Un puzzle se reconstitue en Égypte sous forme de statue. Un morceau, manquant à l'un des portraits du célèbre pharaon Ramsès II, vient d'être découvert près de la ville d'El-Ashmounein. Située sur la rive ouest du Nil, en Moyenne-Égypte, la cité était connue à l'époque pharaonique sous le nom de Khemenou, puis sous celui d'Hermopolis Magna à l'époque gréco-romaine. Cette pièce, à savoir le buste du pharaon, complète la partie découverte en 1930 par l'archéologue allemand Günther Roeder, qui représentait les jambes et le socle. Les deux parties réunifiées forment une statue colossale en calcaire, qui figure Ramsès II assis, portant une double couronne et, sur son front, un cobra royal servant à protéger le pharaon de ses ennemis. Il est coiffé du *némès* et arbore une barbe postiche tressée. À l'arrière de la statue, des hiéroglyphes le glorifient.

Un colosse de pierre

L'étude archéologique de la pièce récemment découverte a permis de comprendre qu'elle complétait le morceau mis au jour en 1930. Elle mesure 3,80 m de haut, et la statue reconstituée totalise 7 m de haut. L'équipe égypto-américaine

qui l'a mise au jour, dirigée par Basem Gehad (archéologue du ministère des Antiquités égyptiennes) et Yvona Trnka-Amrhein (université du Colorado), cherchait les trésors de l'ancien centre religieux de Khemenou et de ses temples.

Cette statue a été érigée il y a plus de 3 200 ans, en l'honneur de l'un des plus célèbres pharaons d'Égypte. Ramsès II, troisième souverain de la XIX^e dynastie, sous le Nouvel Empire, a vécu 91 ans – dont 66 ans de règne, de 1279 à 1213 av. J.-C. Le temps d'avoir une douzaine d'épouses et une centaine d'enfants ! Il établit la domination de l'Égypte sur la Nubie, battit contre les Hittites, et assura durant son règne la dernière période de grande prospérité de l'Égypte ancienne. Il fut surnommé le pharaon bâtisseur, en raison des nombreux monuments dont il est à l'origine, comme les temples d'Abou-Simbel, le Ramesseum de Thèbes, ou de nombreuses statues monumentales. Sa momie a été découverte dans la Vallée des Rois, à l'intérieur de sa tombe, la plus grande de la région. ■

► **Le buste et la tête** appartenant à la statue colossale de Ramsès II, lors de la fouille.



MINISTÈRE ÉGYPTIEN DU TOURISME ET DES ANTIQUITÉS / SERVICE DE PRESSE

Un mammoth à Bruxelles

C'est une trouvaille étonnante et rare, mais pas inexplicable : les restes d'un mammoth, datant de plus de 11 000 ans, ont ressurgi sur un chantier dans le métro bruxellois.

Un mammoth datant de plus de 11 000 ans en plein Bruxelles !

Voilà qui est inattendu et rarissime, mais pas si surprenant. Les services d'urbanisme et de préservation du patrimoine de la capitale belge menaient des fouilles archéologiques à l'occasion d'un chantier du métro bruxellois, qui doit mener à l'ouverture d'une nouvelle station, Toots-Thielemans. Non loin de la gare du Midi, ils ont creusé à une profondeur de 8 à 9 m, dans des couches sédimentaires datant de la dernière période glaciaire (il y a 120 000 à 11 700 ans), et ont découvert des os de l'animal préhistorique disparu : deux fémurs de près de 1 m de long, un fragment de défense, mais aussi des bois et une mandibule de cerf élaphe ou de mégalocéros (cerf géant). Les archéologues attendent les résultats du radiocarbone pour dater plus précisément les restes des animaux.

Ancienne steppe

Les os sont analysés dans un laboratoire, puis seront envoyés à l'Institut royal



Le chantier du métro à Bruxelles, où ont été découverts les restes du mammoth, avec les archéologues au travail.

PHOTOS : URBAN BRUSSELS / SERVICE DE PRESSE

des sciences naturelles de Belgique, afin d'y être traités et préservés, pour les faire découvrir ensuite au grand public. Ils rejoindront pour cela des collections régionales ou le Muséum des sciences naturelles. Leur étude permettra de mieux imaginer l'état de la faune et le paysage qui prévalaient à cette époque où les animaux déambulaient le long des

rives de la Senne, au cœur d'une steppe très froide.

En 2018, un fragment de défense de mammoth avait déjà été mis au

jour dans la commune de Schaerbeek, à l'occasion de la construction d'un parking. Dans le Pas-de-Calais, voisin de la Belgique, un squelette de mammoth avait aussi été découvert en 1908, à Arques, surnommé le « mammoth de l'Aa ». Mais ces découvertes de squelettes du Paléolithique demeurent très rares en milieu urbain. Le métro, quant à lui, poursuit son chemin, et l'avancement des travaux livrera peut-être les restes d'autres animaux préhistoriques. Comme le rappellent les archéologues, à ces périodes, il y avait plus d'animaux que d'humains en Europe. ■



◀ **Le fragment** de défense de mammoth découvert à Bruxelles.

Nouveaux temples à Paestum

Cette antique cité de Grande-Grèce, située au sud-est de Naples, était un important centre religieux. Ce que confirment les fouilles récentes de deux temples, jusqu'ici inconnus.

Les archéologues italiens ont découvert deux temples grecs d'ordre dorique, jusqu'ici inconnus, et cela sur l'un des sites antiques les plus emblématiques du pays : le parc archéologique de Paestum, situé à une centaine de kilomètres au sud-est de Naples. À partir du VII^e siècle av. J.-C., des colons arrivés de la cité de Sybaris, en Calabre, s'y étaient installés pour former une colonie grecque, Paestum — appelée à l'époque Poséidonia en l'honneur de Poséidon, le dieu grec de la Mer.

La cité devint rapidement un grand centre religieux. Le premier temple, découvert en 2019 et étudié en 2022, remonte au début du V^e siècle av. J.-C. Il mesure 11,60 m sur 7,60 m et comprend des colonnes extérieures, dont seules les bases demeurent

aujourd'hui. Le second se situe à l'intérieur de la structure du premier et comprend des éléments architecturaux de dimensions plus modestes, mais aussi des restes de chapiteaux doriques comparables à ceux de l'un des temples déjà connus du site, celui dit de « Héra I », le plus ancien des trois temples majeurs, datant du VI^e siècle av. J.-C.

Richesse convoitée

Complexe, le chantier de Poséidona-Paestum nécessite l'intervention de nombreux corps de métiers. Car ici cohabitent les vestiges de plusieurs civilisations. Au VI^e et V^e siècle av. J.-C., la ville, devenue riche, avait noué des relations



PHOTOS : PARCO ARCHEOLOGICO DI PAESTUM E VELIA / MINISTÈRE ITALIEN DE LA CULTURE / SERVICE PRESSE



commerciales avec ses voisins, les Étrusques et les Campaniens. Elle fut conquise au V^e siècle av. J.-C. par les Lucaniens, un peuple italique de la région, et toute une aristocratie s'y installa, comme en témoignent de nombreuses tombes impressionnantes.

En 273 av. J.-C., les Romains s'emparèrent de la cité et lui donnèrent le nom de Paestum. Ils y

construisirent des monuments typiques, comme l'amphithéâtre ou le forum. La ville commença à décliner à la fin de l'Antiquité, pour être abandonnée au Moyen Âge. Depuis le XIX^e siècle, les archéologues s'emploient à la faire revivre. Le parc archéologique de Paestum a accueilli en 2023 plus de 500 000 visiteurs, un record pour ce site. ■

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE & CIVILISATIONS



**OFFRE
«DUO»**

**1 an (11 n°s) + 2 hors-séries
pour 62€ seulement** au lieu de ~~97,70€~~

Retrouvez chaque mois

- **Un voyage dans le temps**: 100 pages pour se plonger dans les histoires du passé, découvrir un événement, une civilisation, une destinée.
- **Une expertise reconnue**: historiens, universitaires, journalistes spécialisés... notre comité scientifique est composé de spécialistes de chaque période.
- **Une iconographie riche**: grâce à une grande variété de dessins, photographies, cartes, reconstitutions, vous êtes transportés à travers les époques.



Mes avantages numériques



Site *Histoire & Civilisations*

Accès illimité à tous les contenus du site
www.histoire-et-civilisations.com



Le kiosque numérique

Accédez à vos numéros, à l'intégralité des archives du magazine et des hors-séries



Site *storiavoce*

Un podcast d'Histoire & Civilisations

Accédez à plus de 500 podcasts dédiés à l'histoire sur le site storiavoce.com

À compléter et à renvoyer avec votre règlement par chèque à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante :
Histoire & Civilisations – Service relations abonnés – 67/69 av. Pierre-Mendès-France – CS 21470 – 75212 Paris Cedex 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*, je choisis :

- ☐ L'abonnement pour 1 an (11 n°s) + 2 hors-séries pour 62€ seulement
au lieu de ~~97,70€~~. **94E09**
- ☐ L'abonnement pour 1 an (11 n°s) pour 44€ seulement
au lieu de ~~75,90€~~* **94E10**

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 30/11/2024, réservée à la France métropolitaine, pour un 1^{er} abonnement.

Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch
Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter.

Abonnez-vous par téléphone,
c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 04

☐ M. ☐ Mme Nom

Prénom

Adresse

Code postal [] [] [] [] [] [] [] [] [] []

Ville

Téléphone [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] []

Email@.....

☐ Je souhaite être informé(e) des offres d'*Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)

☐ Je souhaite être informé(e) des offres des partenaires d'*Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Maiesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67-69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

Nellie Bly, le reportage à la folie

À la fin du XIX^e siècle, une journaliste américaine intrépide se fait connaître grâce à un reportage saisissant, réalisé en infiltrant un asile psychiatrique aux méthodes indignes.

Le succès sous un pseudonyme

1864

Elizabeth Cochran naît en Pennsylvanie. Son père, spéculateur immobilier, décède alors qu'elle n'a que 6 ans.

1887

Elle s'infiltré dans un asile de New York, expérience qu'elle relate dans un article signé sous le nom de Nellie Bly.

1890

Son tour du monde en 72 jours, relaté quotidiennement dans la presse, lui offre une notoriété nationale.

1922

Nellie meurt à 57 ans, après avoir couvert la Grande Guerre comme reporter.

En 1885, le *Pittsburg Dispatch* reçoit une lettre fulminante en réponse à un article du journal, qui affirmait que le devoir naturel des femmes était de s'occuper de la famille, et que le travail féminin était une « aberration ». Le rédacteur en chef, impressionné par la simplicité et la précision du texte, publie une annonce dans laquelle il invite son autrice, qui a signé sous le pseudonyme de *Lonely Orphan Girl* (« orpheline solitaire ») à se présenter au journal pour l'engager.

C'est ainsi qu'à 21 ans Elizabeth Jane Cochran, treizième fille d'un père mort quelques années auparavant, obtient son premier poste de journaliste. Comme le font les femmes à cette époque, elle choisit un pseudonyme pour signer ses articles : Nellie Bly. Au bout de deux ans, toutefois, elle se lasse de la section féminine qu'on lui a confiée et prend une décision radicale : elle part travailler

comme correspondante au Mexique, où elle écrit sur la vie quotidienne des Mexicains, la corruption et l'exploitation dont souffrent les paysans et les ouvriers. Mais au bout de six mois, elle s'est mis à dos le dictateur Porfirio Díaz lui-même, et se voit dans l'obligation de fuir précipitamment le pays.

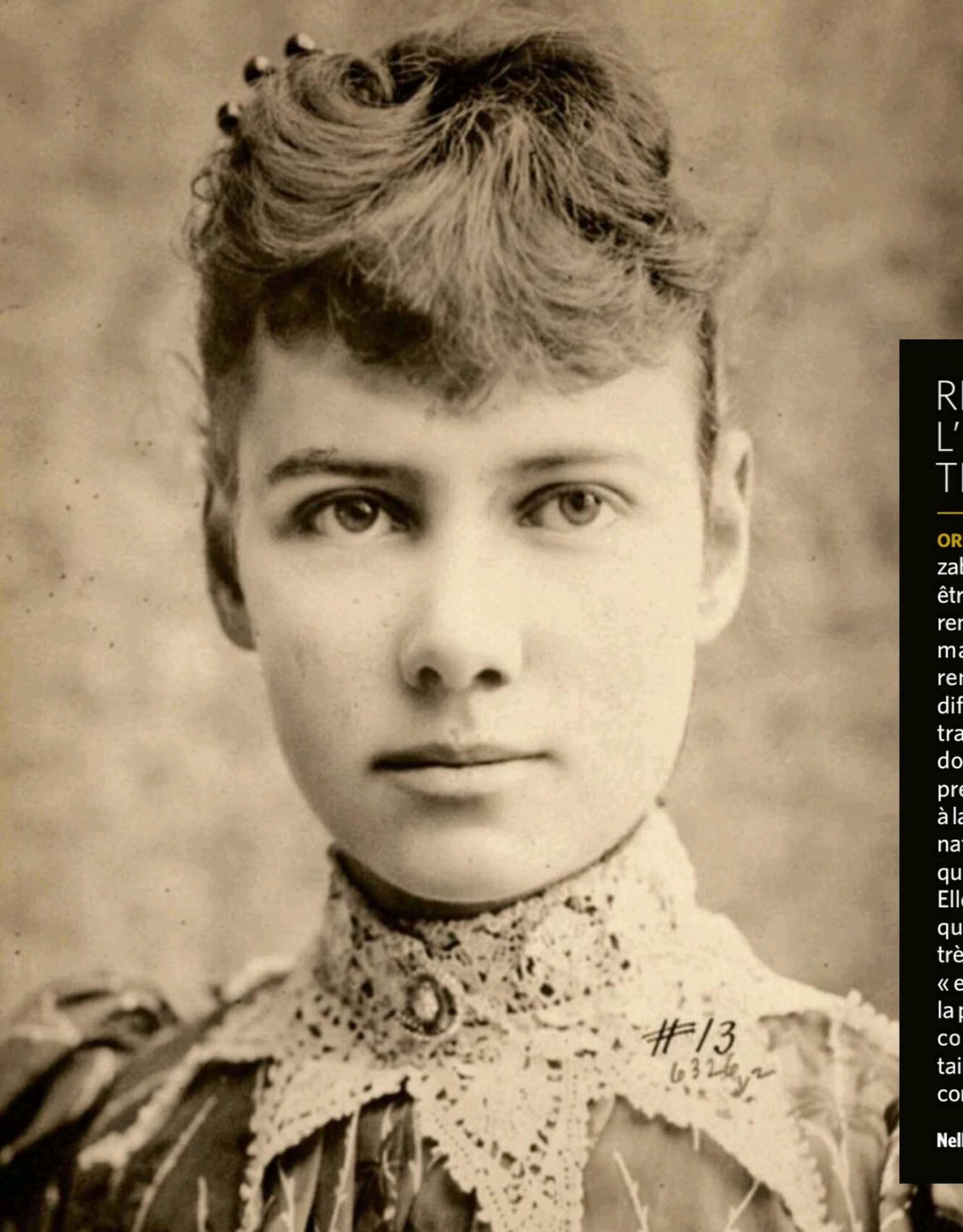
Nellie arrive à New York, où elle frappe à la porte de Joseph Pulitzer, directeur du *New York World*, le journal le plus vendu aux États-Unis. Pulitzer la charge d'une mission difficile et dangereuse : s'introduire dans un asile psychiatrique de New York en simulant la folie, et écrire un reportage. Nellie s'inquiète ; lorsqu'elle demande comment on compte la faire sortir, on lui rétorque : « Tentez déjà d'y entrer. »

Un internement express

Une nuit, après avoir répété sa supposée folie devant son miroir, Nellie parvient à ce que ses logeurs appellent la police. Les médecins qui l'examinent certifient qu'elle est démente après un bref échange avec elle. Le juge signe l'ordre d'internement dans le service psychiatrique du Bellevue Hospital. Dans cet établissement, la journaliste a l'opportunité de parler avec Anne Neville, une serveuse qui a perdu son travail à cause d'une maladie chronique et qui a été transférée à l'hôpital lorsque son neveu n'a plus réussi à prendre en charge les factures de l'institution religieuse qui la soignait.

Nellie Bly répétant sa folie devant son miroir. Dessin du reportage du *New York World*. ALAMY / ACI





RÉVOLTÉE PAR L'INÉGALITÉ DE TRAITEMENT

ORPHELINE de père à 6 ans, Elizabeth Cochran apprend vite à être indépendante, mais elle se rend compte rapidement que, malgré ses aptitudes, elle rencontre beaucoup plus de difficultés dans le monde du travail que ses frères. Il n'est donc pas étonnant que son premier article soit consacré à la dénonciation des discriminations professionnelles auxquelles les femmes font face. Elle y évoque le cas d'un chef qui avait trouvé une femme très compétente, mais comme « elle n'était qu'une femme » il la payait moitié moins que ses collègues masculins. « Certains appellent cela l'égalité », conclut-elle en colère.

Nellie Bly photographiée dans sa jeunesse.

BRIDGEMAN / ACI

Nellie se rend compte que, à côté de patientes réellement perturbées, des femmes comme Anne Neville sont internées, alors qu'elles ne souffrent d'aucune maladie mentale, uniquement faute d'options plus abordables.

Nellie est soumise à toutes sortes d'examens, mais personne ne modifie le diagnostic établi lors de son admission à l'hôpital : « démente, cela ne fait aucun doute ». Elle est donc transférée à l'asile féminin de Blackwell's Island, une île de l'East River, en face de Manhattan. Là, elle voit comment des psychiatres négligents posent

les mêmes questions à toutes les patientes sans écouter leurs réponses, puisqu'ils les considèrent d'emblée comme folles. Les patientes internées à Blackwell's Island sont condamnées à la perpétuité, faute de pouvoir démontrer leur discernement. L'asile est un lieu où il est « facile d'entrer, mais impossible de sortir », raconte la journaliste.

À l'intérieur de l'asile, la journaliste souffre des dures conditions de vie auxquelles sont soumises les patientes. Le reportage qu'elle publiera aura comme chapeau le résumé des expériences qu'elle racontera : « Un étrange examen médical qui n'examine rien. Une longue attente pour manger dans le froid. Pas de couteaux ni de fourchettes. De la nourriture sans

De nombreuses patientes des asiles sont internées faute de ressources économiques, et non parce qu'elles sont démentes.



DES INTERNÉES dans un couloir bondé de l'asile de Blackwell's Island durant la nuit. Gravure de 1868.

sel et inappropriée. Presque noyée dans un bain glacé. Du savon uniquement une fois par semaine. Au lit avec les vêtements mouillés. Des bruits nocturnes. L'horreur d'un incendie dans une pièce fermée et à barreaux. Des infirmières qui humilient et brutalisent les patientes, les maintiennent sous l'eau jusqu'à quasiment

les noyer. Des châtiments à celles qui demandent à être protégées. » Nellie est aussi témoin des souffrances des autres internées, par exemple une déficiente mentale de 18 ans « se mettant dans une colère noire quand on la contredisait. Les infirmières eurent tôt fait de trouver son talon d'Achille [...]. Elle devint hystérique,

et les infirmières se jetèrent sur elles, la giflèrent, lui donnèrent des coups répétés sur la tête. À ce stade, la pauvre créature était dans tous ses états ; elles n'hésitèrent alors pas à l'étrangler. Oui, vous avez bien lu. Elles la traînèrent ensuite jusque dans un placard, d'où nous parvenaient ses gémissements étouffés. »

CHEFFE D'ENTREPRISE

NELLIE BLY est également une pionnière dans le monde des affaires. Comme on le voit sur la carte ci-contre, réalisée à l'occasion de l'Exposition panaméricaine de 1901, elle devient la propriétaire exclusive de l'usine métallurgique de son mari à la mort de celui-ci : « La seule femme au monde qui dirige personnellement des industries d'une telle ampleur », comme le dit le texte.



ALAMY / ACI

LE TOUR DU MONDE EN 72 JOURS

EN 1890, Nellie Bly réalise un tour du monde en seulement 72 jours, soit huit de moins que le héros de Jules Verne, Phileas Fogg, qui lui a inspiré la prouesse. Par bateau et par train, et même en montgolfière, elle effectue un périple qui la mène de New York à San Francisco en passant par Amiens, Suez, Hong Kong, ou Yokohama. Les lecteurs du *New York World* suivent quotidiennement ses péripéties et parient sur le nombre de jours qu'elle mettra. Bly bat la journaliste Elizabeth Bisland, envoyée par la revue *Cosmopolitan*, dans une course qui démultiplie le succès commercial et publicitaire de son journal.



AFFICHE d'un jeu de table sur le tour du monde de Nellie Bly.

ALAMY / AGF

Après 10 jours passés dans l'asile, Nellie reçoit la visite de l'avocat du journal, qui permet sa libération. Une fois sortie, elle se lance dans la rédaction de son article, « Derrière les barreaux d'un asile », qui a de grandes répercussions à sa parution. Les psychiatres et les infirmières s'empressent de présenter leurs excuses et de se justifier, mais le scandale enfle. Le reportage transforme du jour au lendemain Nellie en une star de la presse écrite. Plus que la célébrité, ce qui fait sa fierté est le résultat de son enquête : 1 million de dollars récolté pour l'amélioration des conditions de vie dans les asiles et, par conséquent, de celles des femmes qu'elle a connues lors de son travail d'infiltration.

Nellie Bly se spécialise dans le journalisme d'infiltration. Peu après son expérience à l'asile, elle se fait engager dans une fabrique de boîtes

du Lower East Side, à New York, pour un salaire dérisoire, ce qui lui permet de dénoncer les conditions de travail des ouvrières dans un article du *New York World* au titre sensationnaliste : « Nellie Bly nous révèle ce que c'est que d'être une esclave blanche ».

Le goût de l'investigation

À une autre occasion, elle rencontre un lobbyiste du parlement de l'État de New York, Edward Phelps, en se faisant passer pour la femme d'un magnat de la pharmacie. Le lobbyiste lui fournit une liste de députés qui accepteraient un dessous-de-table pour mettre un terme à une loi rendant obligatoire la prescription pour un certain médicament.

En 1895, Nellie Bly arrête le journalisme, lorsqu'elle se marie avec un industriel millionnaire de 42 ans son aîné. Elle aide son mari à gérer son entreprise, dont elle assume la

direction lorsqu'elle devient veuve, mais la société finit par faire faillite. Elle retourne alors au journalisme et couvre le front oriental comme correspondante de guerre durant la Première Guerre mondiale, où elle finit par être prise pour une espionne anglaise et arrêtée. Elle continue d'écrire pour la presse jusqu'à sa mort d'une pneumonie en 1922, à 57 ans. La vie et l'œuvre de cette pionnière du journalisme et de l'émancipation féminine ont pu sortir de l'oubli grâce au travail du mouvement féministe. ■

GIORGIO PIRAZZINI
HISTORIEN

Pour
en
savoir
plus

TEXTE
10 jours dans un asile
N. Bly, Points, 2016.

BANDE DESSINÉE
Nellie Bly. Dans l'antre de la folie
V. Ollagnier, C. Maurel, Glénat, 2021.

Ninjas, maîtres espions de l'ancien Japon

Ces hommes de main étaient recrutés par les seigneurs féodaux pour des missions d'infiltration et de sabotage.

De prime abord, la culture japonaise ne semble guère receler de figures aux contours aussi nets et reconnaissables que celle du ninja, dont l'évocation suffit à faire surgir la silhouette ténébreuse d'un combattant au visage masqué, entraîné dans de lointaines contrées montagneuses au sein de sociétés secrètes, et passé maître dans l'art de se camoufler et d'éliminer ses ennemis avant de disparaître dans un nuage de fumée.

À y regarder de plus près, ce portrait diverge toutefois de la réalité historique. En magnifiant ces mercenaires spécialisés dans l'espionnage et l'assassinat, qui prospérèrent dans un Japon féodal déchiré par des guerres de clans, les auteurs de la période d'Edo (1603-1868) réinventèrent dans une certaine mesure ces personnages de l'histoire japonaise pour en offrir une image lissée à la littérature, à la bande

dessinée et au cinéma de l'Occident contemporain, et les faire ainsi entrer dans l'imaginaire collectif.

Forgé au ^{xx}e siècle, le terme *ninja* s'est substitué à celui de *shinobi* ou *shinobi no mono* (agent de renseignement) pour désigner des combattants que la langue japonaise définissait par leur fonction individuelle de dissimulation, plutôt que par leur appartenance collective à un corps militaire clairement identifié. À l'époque féodale, on qualifiait de *shinobi* les attaques surprises menées par ces guerriers de l'ombre, souvent à la faveur de la nuit, pour se débarrasser d'adversaires en supériorité numérique. Parmi leurs spécialités figuraient notamment des techniques de guérilla comme l'infiltration ou le sabotage. En produisant de fréquents coups d'éclat, les interventions des ninjas marquèrent durablement les esprits et contribuèrent à forger le mythe de soldats d'élite capables de neutraliser à eux seuls une armée tout entière.


Les basses besognes

Rétrospectivement regroupés dans la catégorie des ninjas, les guerriers *shinobi* n'en constituaient pas pour autant une unité de combat à part entière. Loin d'être homogène, ce groupe englobait en effet des hommes de main aux profils très variés, auxquels recouraient les seigneurs des différentes provinces pour étendre leur hégémonie dans le pays : les

ARMES POPULAIRES

LES NINJAS n'étaient associés à aucune arme en particulier, contrairement aux samourais, réputés pour leur maniement du *katana*. En mission, ils se munissaient d'armes blanches, dont le port était autorisé aux classes populaires, comme des faucilles ou de petits sabres appelés *wakizashi*.

Wakizashi, petit sabre du ^{xvi}e siècle.



VÊTU DE NOIR et posté sur une branche d'arbre, un samouraï se camoufle à la façon d'un ninja. Scène de théâtre kabuki sur une estampe du XIX^e siècle.

AKG / ALBUM

teisatsu, les *kancho*, les *kisho*, ou encore les *koran*, respectivement chargés de missions de renseignement, d'espionnage, de sabotage et d'embuscade, d'infiltration et de mutinerie.

Être *ninja* ou *shinobi* consistait donc moins à exercer une activité à temps complet qu'à accomplir les basses besognes de différents seigneurs. Composées de simples brigands ou de déserteurs, des bandes criminelles de circonstance (*akuto*) faisaient par exemple l'affaire pour semer la discorde chez l'adversaire, contre la promesse de remporter une part du butin. En 1348, un prêtre donna la description

L'art de se rendre totalement invisible

RÉPUTÉS INVISIBLES, les ninjas ne seraient représentés en noir des pieds à la tête que depuis l'époque du théâtre kabuki, où des machinistes appelés *kuroko* adoptaient cette tenue pour se fondre dans l'obscurité et ne pas attirer l'attention des spectateurs. Leur code vestimentaire se serait en réalité rapproché de pratiques plus ordinaires, comme le suggère un manuel *ninja* du XVII^e siècle intitulé *Shôninki*, qui préconisait des tenues passe-partout dans des tons de brun, d'ocre, de noir ou de bleu foncé, à compléter si nécessaire en fardant son visage ou en le dissimulant sous un foulard sombre.

LE CHÂTEAU DE MATSUMOTO
fut conçu au XVI^e siècle comme
une véritable forteresse.



ALAMY / ACI

suivante de ces insaisissables combattants : « Leur tenue était des plus singulières, associant kimono kaki et chapeau de paille [...]. Carquois en bambou à l'épaule, ils évitaient toujours les confrontations directes. Leur taille était ceinte de longues épées, dont le fourreau et le pommeau n'étaient ornés d'aucune décoration, tandis que leurs mains tenaient de simples armes tranchantes taillées dans du bambou ou des essences de bois tout aussi robustes. Ils ne se souciaient pas même de porter de cuirasse ni d'armure d'aucune sorte pour protéger leurs

membres. Organisés en bandes de 10 à 20 recrues, ils attiraient l'ennemi dans leurs filets ou lui proposaient des alliances pour mieux pouvoir le trahir, n'éprouvant aucun remords à renier leurs promesses ni à rompre leurs engagements. Mus par le goût du risque, ils excellaient au vol à la tire. »

Recrutés pour remplir des missions d'espionnage, comme celle du seigneur Takeda Shingen (1521-1573), ils se faisaient souvent passer pour des moines ou pour des prêtres. Un déguisement de moine itinérant ou de pèlerin permettait en effet de pénétrer en province ennemie sans attirer

l'attention, tandis qu'un déguisement de prêtre permettait de recueillir de précieuses confessions sans éveiller de soupçons.

Pour mener des offensives plus poussées et mettre l'adversaire en échec, les seigneurs disposaient en revanche d'armées de samouraïs. Plus loyaux que les mercenaires, ces guerriers étaient de surcroît formés à toutes les dimensions et les subtilités de la guerre, entraînés aux arts martiaux et pénétrés de traités de stratégie militaire depuis leur plus jeune âge.

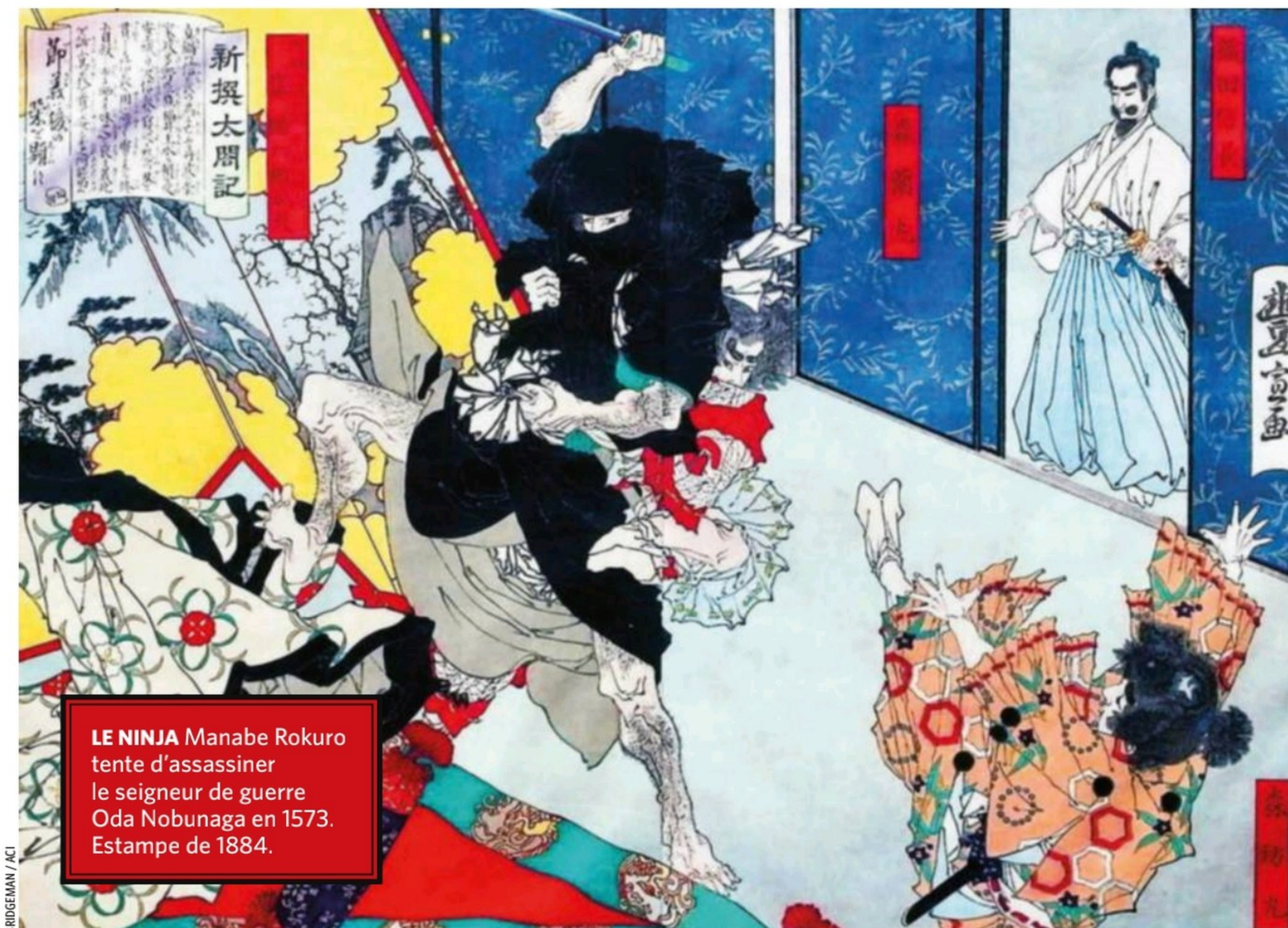
De la logistique à la tactique, en passant par l'administration et l'espionnage, ces traités faisaient le tour de la science militaire. Le plus célèbre d'entre eux, *L'Art de la guerre* du Chinois Sun Zi, préconisait de ne laisser à la confrontation directe que le rôle de coup de grâce asséné à un ennemi déjà placé en situation d'échec stratégique. Avant d'en arriver là, il

**Experts en déguisement,
les ninjas se faisaient souvent
passer pour des moines.**

Shuriken (étoile à lancer), l'arme de prédilection des ninjas.

BRIDGEMAN / ACI





LE NINJA Manabe Rokuro tente d'assassiner le seigneur de guerre Oda Nobunaga en 1573. Estampe de 1884.

convenait donc de privilégier une stratégie d'affrontement indirect, fondée sur la connaissance et l'affaiblissement de l'ennemi par l'espionnage, la guérilla, les embuscades et les attaques surprises. La guerre non conventionnelle des ninjas ne semblait donc pas si étrangère aux samourais.

Héros des temps révolus

Dans l'histoire japonaise, différents épisodes décrivent en effet des samourais empruntant aux ninjas des méthodes *shinobi*. En 1541, pendant le siège du temple Kasagi-dera par le seigneur Tsutsui Junshô, un groupe de guerriers aurait par exemple incendié la forteresse, après s'y être infiltré par surprise. En 1584, le seigneur Ikeda Nobuteru aurait quant à lui envoyé ses meilleurs samourais pénétrer de nuit dans la forteresse d'Inuyama, après avoir silencieusement traversé le fleuve Kiso et franchi en barque

une ouverture percée dans sa façade fluviale. Enfin, en 1600, un samourai aurait affiché silencieusement sa maîtrise de l'art ninja en hissant sur le château de son seigneur un étendard subtilisé dans un camp ennemi où il se serait infiltré.

Au ^{xvii}e siècle, l'unification du Japon sous l'égide du clan Tokugawa sonna le glas de ces guerriers, qui cessèrent d'être sollicités par des seigneurs féodaux. Nombre d'auteurs entreprirent alors d'immortaliser les hauts faits de cette époque révolue, glorifiant du même coup ses protagonistes. Le *ninjutsu*, ou l'« art de pénétrer dans un endroit sans être vu », fut dès lors théorisé par des descendants de ninjas, qui s'assimilèrent à des guerriers samourais et plaidèrent à ce titre pour constituer des unités d'élite au service du shogun (grand dirigeant).

Fujibayashi Yasutake, un maître ninja du ^{xvii}e siècle, exalta ainsi la

convergence entre le guerrier samourai et l'art *shinobi*, employant dans son traité les expressions *shinobi no samurai* ou *ninshi no samurai*. D'après lui, « face à des adversaires en supériorité numérique, mieux vaut privilégier l'agilité et la sagacité propres aux techniques *shinobi* pour arracher une fulgurante victoire en pulvérisant directement le noyau dur de leurs forces armées ». Ainsi hissé au rang de héros doté de superpouvoirs, le ninja conquiert l'Orient puis l'Occident, pour finir par infiltrer notre imaginaire collectif. ■

ARTURO GALINDO
HISTORIEN

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

Histoire des samourais

P.-F. Souyri, Flammarion (Champs), 2024.

Nouvelle Histoire du Japon

P.-F. Souyri, Perrin, 2023.



LA PURIFICATION DE RAMOSÉ

Ce personnage a occupé la charge de vizir sous les règnes d'Amenhotep III et de son fils, Akhenaton. Sur ce bas-relief provenant de sa tombe, à Gournah, il est figuré lors d'une cérémonie de purification.

S. VANNINI / AGE FOTOSTOCK

The background of the entire page is a detailed ancient Egyptian wall relief. It depicts a high-ranking official, likely a vizier, shown in profile facing right. He has a shaved head with a small tuft of hair on top and is wearing a long, pleated kilt. His right arm is raised, holding a large, round object (possibly a mirror or a bowl) with both hands. His left arm is extended downwards, holding a long staff or scepter. The relief is carved into a weathered, brownish-gold stone surface. Various hieroglyphs are visible around the figure, including symbols of power and divinity. The overall style is characteristic of the Old Kingdom of Egypt.

VIZIRS D'ÉGYPTE

LES ÉMINENCES GRISES DU PHARAON

Les rois de l'ancienne Égypte avaient à leurs côtés de puissants ministres, qui supportaient le poids du gouvernement. Riches et craints, certains ont été impliqués dans des conspirations de palais, jusqu'à perdre leur charge... et leur vie.

JOSÉ LULL

INSTITUT D'ÉTUDES DU PROCHE-ORIENT ANCIEN,
UNIVERSITÉ AUTONOME DE BARCELONE

Les pharaons de l'Égypte ancienne bénéficiaient de la collaboration de nombreux ministres et fonctionnaires, qui s'inscrivaient dans une hiérarchie complexe. Parmi eux, cependant, une figure se détachait des autres : le vizir. Ce personnage influent, qui occupait le poste le plus élevé dans les rangs des fonctionnaires, exerçait un pouvoir immense. En bref, il venait tout de suite après le pharaon.

Le titre égyptien que l'on traduit traditionnellement par « vizir », rappelant le *wazir* (ou ministre principal des califes), correspond à ce que les Égyptiens nommaient *tjati*. Ce titre est documenté au moins depuis la IV^e dynastie. Mais, avant cela, de nombreux hauts fonctionnaires possédaient des attributions et des pouvoirs similaires.

Ce fut le cas, sous la III^e dynastie, d'Imhotep, qui fut chancelier, grand prêtre d'Héliopolis et architecte de la pyramide à degrés de Djoser, et qui plus tard a même été déifié. Imhotep est le parfait exemple d'un fonctionnaire égyptien instruit dans de nombreux domaines. De fait, l'éducation, la formation et les capacités d'un vizir étaient très importantes, compte tenu des immenses responsabilités que le pharaon lui déléguaient et des tâches variées dont il devait s'acquitter. Ce n'est donc pas un hasard si la littérature égyptienne a qualifié de « sages » certains de ces hauts fonctionnaires, tel Imhotep ou les

vizirs Ptahhotep et Kagemni, qui vécurent tous sous l'Ancien Empire. Ces deux derniers sont entrés dans l'Histoire comme auteurs d'une série d'enseignements, de conseils et de proverbes moraux caractéristiques de la littérature égyptienne dite « de sagesse ».

Les vizirs des IV^e et V^e dynasties étaient pour la plupart des membres de la famille royale. Ce fut le cas de Kanéfer et de Néfermaât, sans doute tous deux fils du pharaon Snéfrou. Hémiounou, fils de Néfermaât, a dirigé les travaux de la grande pyramide de son oncle Kheops, en vertu de sa fonction de « surveillant de tous les travaux du roi », titre détenu par de nombreux vizirs de cette époque. En ce temps-là, le vizir était également « grand des Cinq de la maison de Thot », ce qui impliquait peut-être qu'il s'occupait du domaine juridique et des archives royales – Thot étant le dieu de l'Écriture. À ce dernier titre se réfère également un autre, utilisé par les vizirs : « surveillant des scribes des documents royaux ». Plus tard, le pharaon a choisi les vizirs parmi les meilleurs et les plus fidèles fonctionnaires, même si la charge s'est parfois retrouvée entre les mains de familles



CHRONOLOGIE

UN RÔLE PRESQUE ROYAL

2530 av. J.-C.

Néfermaât, peut-être le fils du roi Snéfrou, cumule des charges administratives importantes, parmi lesquelles celle de vizir.

2500 av. J.-C.

Le vizir Hémiounou, fils de Néfermaât, est chargé des constructions de Kheops, dont la grande pyramide du souverain.

Imhotep. Cette statuette le représente intronisé et déifié. Ashmolean Museum, Oxford.



PYRAMIDE DE DJOSER

Cette pyramide à degrés a été érigée à Saqqarah pour le pharaon Djoser. Sa conception et sa construction sont l'œuvre d'Imhotep, architecte royal et vizir.

OLIMPIO FANTUZ / FOTOTECA 9X12



2300 av. J.-C.

Le vizir Mérérouta devient l'homme de confiance du roi Têti et épouse sa fille, la dame Sechséchet.

1940 av. J.-C.

Amenemhat, qui avait servi comme vizir de Montouhotep IV, devient souverain de l'Égypte.

1445 av. J.-C.

Rekhnirê, membre d'une influente famille de vizirs, exerce cette charge sous Thoutmosis III et Amenhotep II.

1200 av. J.-C.

Le roi usurpateur Amenmes destitue de ses fonctions le vizir Amenmosé, lié au pharaon légitime.

Une femme vizir : le cas de Nebet

AU COURS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, nous avons la preuve que deux femmes ont occupé la charge de vizir : l'une sous la XXVI^e dynastie (664-525 av. J.-C.) et une autre environ 1 600 ans plus tôt, sous le règne de Pépi I^{er}. Cette dernière, la dame Nebet, était l'épouse du gouverneur d'Abydos, Khoui, et devint une personne de pleine

confiance du roi, à qui elle eut également le notable privilège de marier deux de ses filles : Ânkhésenpépi I^{re}, avec qui Pépi I^{er} eut Mérenrê, son successeur sur le trône, et

Ânkhésenpépi II, mère de Pépi II, qui a succédé au précédent et a eu le plus long règne de l'histoire de l'Égypte. La vizir Nebet était en outre la mère de Djaou, qui, comme elle, deviendra également vizir de Haute-Égypte.

La place influente qu'occupait la famille de Nebet grâce à ses étroites relations avec la famille royale a pu favoriser l'accession de Nebet au poste de vizir.



La reine Ânkhésenpépi II tient son fils, Pépi II, sur ses genoux. Musée d'Art de Brooklyn, New York.

▼ PECTORAL DE PASER

Ce bijou en or et lapis-lazuli, figurant le dieu solaire Khépri avec Isis et Nephthys, a appartenu au vizir de Ramsès II. Musée du Louvre, Paris.



puissantes, qui l'ont transmise héréditairement pendant plusieurs générations.

Sous le Nouvel Empire, nous connaissons avec une remarquable précision les fonctions et les obligations de cette charge grâce à *L'Installation du vizir*, un texte hiéroglyphique de la XVIII^e dynastie reproduit dans plusieurs tombes.

Ce texte contient en effet des conseils moraux, qui dictent ce que doit être la bonne conduite du vizir : « La qualité d'un magistrat consiste à rendre la justice. Mais si un homme suscite une grande crainte, les gens penseront qu'il y a quelque chose de faux en lui et ils ne diront pas : "C'est un homme bon !" [...]. Traite de

la même manière celui que tu connais et celui que tu ne connais pas, celui qui est près de toi et celui qui est loin de toi. [...] Le magistrat qui agit conformément à cette instruction deviendra prospère dans cette fonction. »

Le même texte propose au vizir des règles de bonne gestion. En effet, le vizir n'était pas seulement le conseiller du roi ; il exerçait également de multiples tâches dans l'administration de l'État, du contrôle des procédures judiciaires jusqu'à l'attribution des terres, la perception des impôts, les travaux publics ou encore l'administration du trésor. Dans toutes ces fonctions, le vizir était doté d'une très large autorité, ce qui lui permettait de donner des ordres sous sa propre responsabilité. Dans un passage, il est proclamé : « Le vizir doit être informé aussi bien de la mise sous scellés des chambres du Trésor que de leur ouverture à l'heure indiquée. Il doit également être informé de l'état des forteresses du Delta et du Nord, et de l'expédition de tout ce qui sort de la Maison du roi et de tout ce qui entre dans la Maison du roi. »

La tentation de la corruption

Le pouvoir des vizirs augmentait si, en plus d'eux, des membres de leur famille occupaient d'autres postes influents dans les sphères civile, religieuse ou militaire. Avec le risque que les vizirs soient plus facilement impliqués dans des affaires de corruption ou qu'ils se croient en mesure de poursuivre leurs propres fins à l'insu du souverain, quitte à commettre le crime de trahison. Dans l'histoire de l'Égypte ancienne, les vizirs ont en effet participé à de nombreuses conspirations de palais. L'une d'elles s'est produite entre la mort d'Ounas, dernier pharaon de la V^e dynastie (vers 2300 av. J.-C.), et l'accession au trône de son gendre, Têti, fondateur de la VI^e dynastie. La transition entre les deux règnes ne fut, semble-t-il, pas pacifique, et il est possible que les vizirs d'Ounas aient été impliqués dans les troubles. Nous le savons grâce à Akhethétep et Ihy, respectivement vizirs de la Haute et de la Basse-Égypte, dont les monuments funéraires furent confisqués au profit de princes qui ont redécoré les tombes au début du règne de Têti. Il est aussi possible que ces deux vizirs aient été éliminés sur ordre du nouveau pharaon.

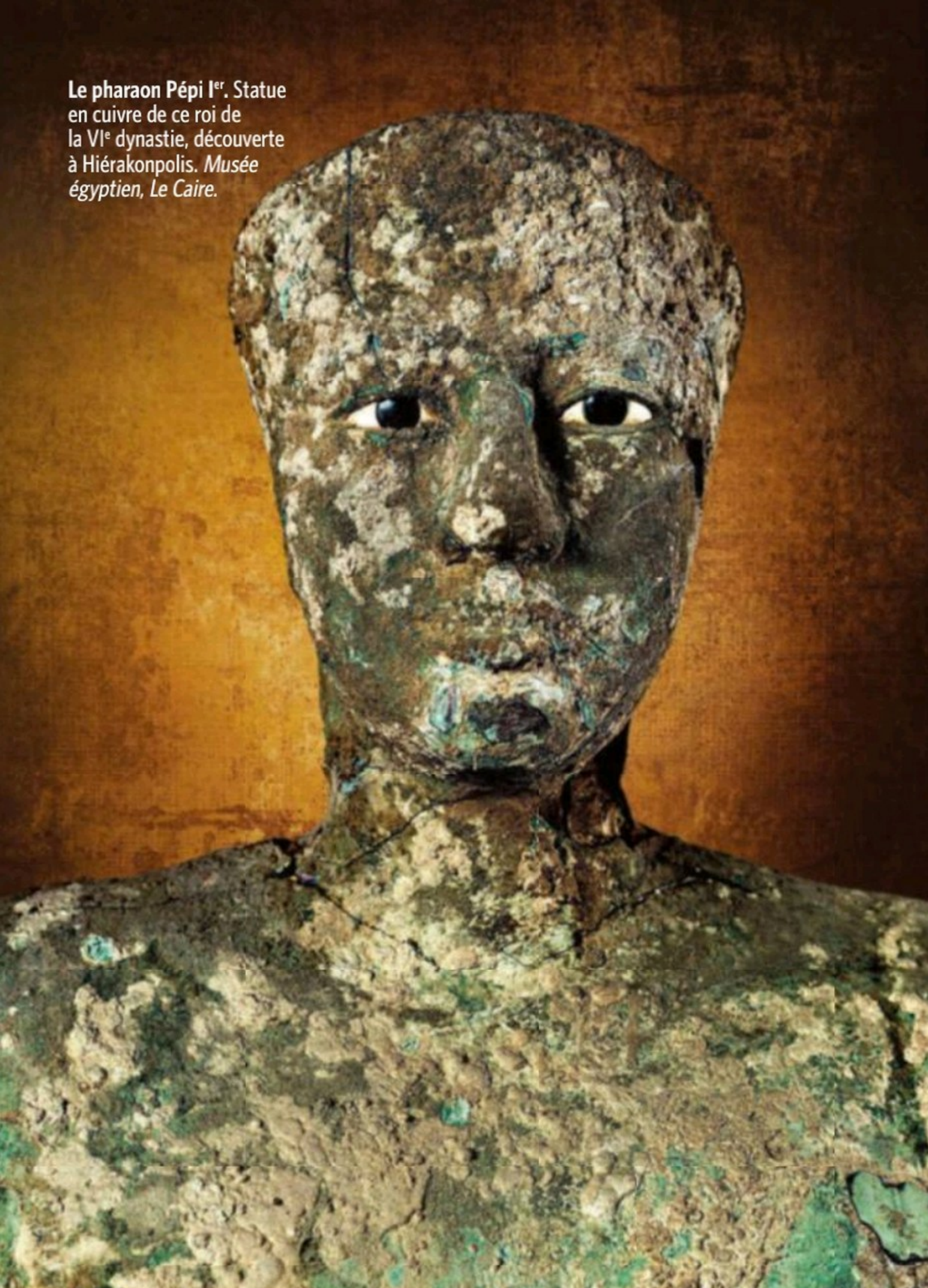


LE VIZIR AKHETHÉTEP

Ce haut dignitaire de la V^e dynastie s'est fait construire un tombeau (mastaba) à Saqqarah. Ce bas-relief, qui en provient, le représente assis sur une chaise aux pieds en forme de pattes de lion, alors qu'il surveille une livraison de tissus. Musée du Louvre, Paris.

CHRISTIAN DÉCAMPS / RMN-GRAND PALAIS

Le pharaon Pépi I^{er}. Statue en cuivre de ce roi de la VI^e dynastie, découverte à Hiérakonpolis. Musée égyptien, Le Caire.



DEA / SCALA, FLORENCE

▼ LE NOM DU PHARAON

Partie supérieure d'un sistre d'albâtre en forme de tige de papyrus, portant l'inscription du nom de Têti. Metropolitan Museum, New York.



MET / SCALA, FLORENCE

Têti s'est entouré d'hommes fidèles, parmi lesquels se distingue le vizir Mérérouka, propriétaire de l'un des plus beaux et des plus grands mastabas (tombeaux) de Saqqarah, situé face à la pyramide de son seigneur. Devenu gendre du roi par son mariage avec la princesse Sechséchet, Mérérouka a reçu en outre de nombreux titres, dont ceux d'« inspecteur de la protection de toute la Maison du roi », d'« inspecteur du harem royal », et même l'importante charge religieuse de « grand prêtre de Rê ».

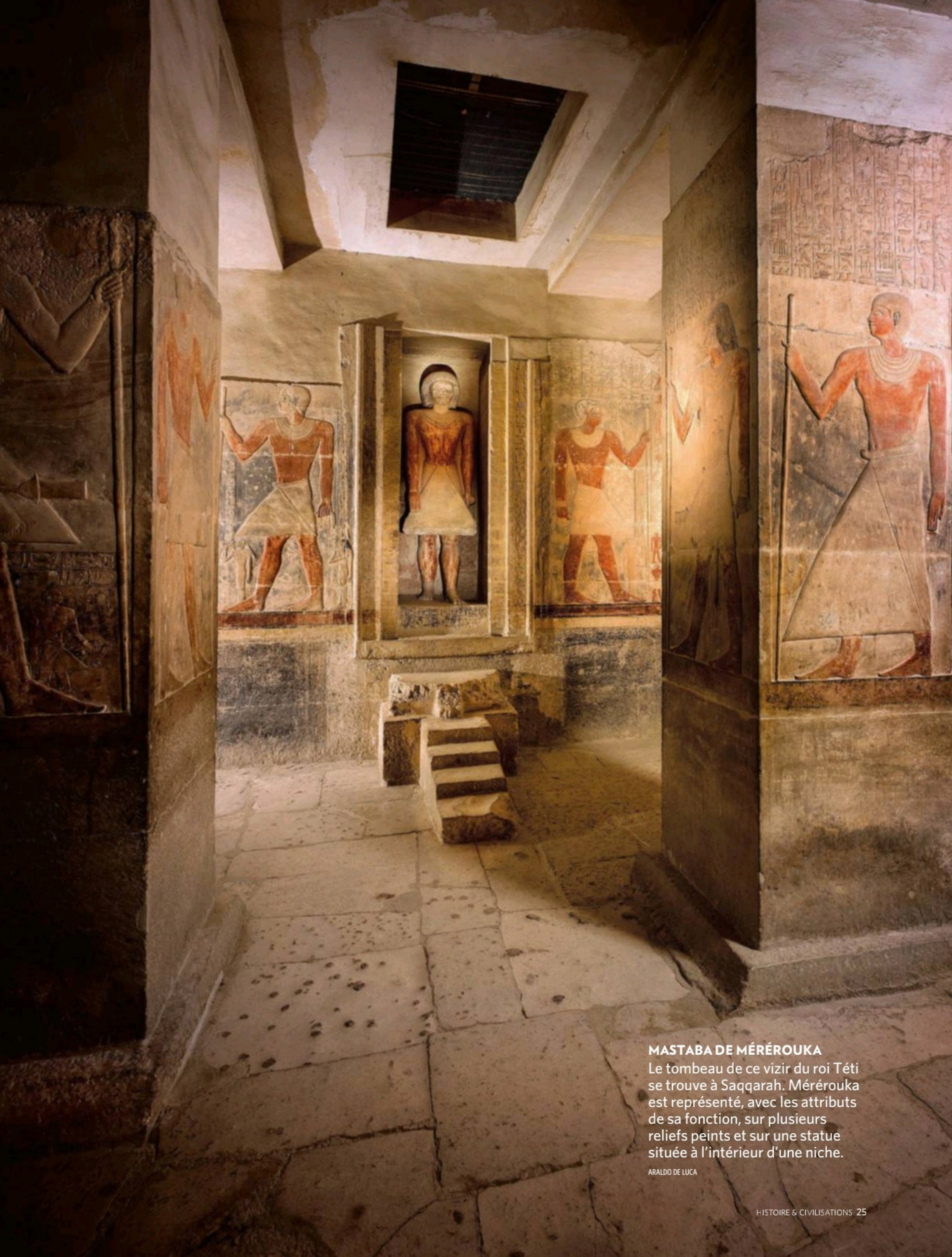
La fin du règne de Têti fut aussi tragique que son début fut turbulent, et il est probable, une fois de plus, qu'un vizir ait été impliqué. La chronique de Manéthon, écrite quelques siècles plus tard, raconte qu'« Othoès [Têti] fut assassiné par sa garde ». Un usurpateur monta alors sur le trône, mais fut bientôt renversé par l'héritier légitime de Têti,

Pépi I^{er}. Celui-ci a dû punir tous les traîtres, y compris le vizir Hési, dont le tombeau a été confisqué au profit d'un autre fonctionnaire. Des années plus tard, Pépi I^{er} lui-même a fait l'objet d'un complot dirigé par la reine, son épouse. Le complot a été découvert, et Ouni, l'inspecteur du harem chargé d'enquêter sur l'affaire, a décidé de retirer les vizirs du tribunal, indiquant clairement qu'ils étaient impliqués dans la tentative d'assassinat du pharaon. Devenu ainsi l'homme de confiance de Pépi I^{er}, Ouni fut un vizir et un général célèbre. Des années plus tard, le vizir Râouer mena un nouveau complot, qui échoua également et se solda par de nombreuses exécutions.

S'emparer du trône

Il existe aussi des exemples de vizirs devenus pharaons. C'est ce qui semble s'être produit à la mort du dernier roi de la XI^e dynastie, Montouhotep IV, vers 1940 av. J.-C. Son successeur sur le trône, Amenemhat I^{er}, était peut-être le vizir du souverain précédent. Il fut à ce titre chargé de diriger une grande expédition jusqu'aux carrières de l'inhospitalier *ouadi* Hammamat, dans le désert situé à l'est de Thèbes, au cours de laquelle se sont produits deux événements miraculeux, attestés par des inscriptions : une gazelle accoucha en pleine nuit à l'endroit précis où se trouvait le bloc de pierre destiné au sarcophage du pharaon, et une pluie torrentielle inattendue fournit de l'eau aux 10 000 membres de l'expédition menée par le vizir. On ignore si Amenemhat a été intronisé dans la violence ou pacifiquement, mais l'histoire de son règne s'est terminée de façon sanglante, puisqu'il a été assassiné, comme le rappelle notamment le *Roman de Sinouhé*. Un autre vizir monté sur le trône est Ramsès I^{er}, vers 1290 av. J.-C. Le pharaon Horemheb, sans descendant direct, a décidé de nommer comme successeur son ministre de confiance, un homme instruit et fin connaisseur de l'administration, issu comme lui de la caste militaire et doté d'une descendance, ce qui assurait la stabilité d'une nouvelle dynastie. Avec lui s'ouvre l'« époque ramesside ».

Sous le Nouvel Empire, l'Égypte est divisée en deux vizirats, l'un régissant la



MASTABA DE MÉRÉROUKA

Le tombeau de ce vizir du roi Téti se trouve à Saqqarah. Mérérouka est représenté, avec les attributs de sa fonction, sur plusieurs reliefs peints et sur une statue située à l'intérieur d'une niche.

ARALDO DE LUCA

Ânkhon, au service de cinq pharaons

DURANT LES XIII^e ET XIV^e DYNASTIES, la charge de vizir était plus stable que celle du roi lui-même. Le nombre de pharaons de ces dynasties est très élevé : 57 au cours de la XIII^e dynastie, et un nombre similaire ou supérieur au cours de la XIV^e, sur une période d'environ 150 ans.

Alors que le règne de nombreux pharaons n'a duré que quelques mois, on connaît des

cas de vizirs qui ont continué à exercer leur fonction pendant plusieurs de ces règnes. L'un d'eux était Ânkhon, vizir sous les gouvernements de cinq pharaons consécutifs. Dans un monde où les règnes étaient si brefs, la figure du vizir apparaissait comme un symbole de stabilité. Les vizirs formaient en outre de véritables dynasties, où leur charge se transmettait de façon héréditaire. Ânkhon est aussi un exemple de cette situation, son père et deux de ses fils ayant été d'éminents vizirs.

Stèle d'Iméniséneb. Découverte à Abydos, elle est dédiée à ce personnage, qui occupait le poste de « contrôleur d'équipe ». XIII^e dynastie. Musée du Louvre, Paris.

C. DÉCAMPS / RMN-GRAND PALAIS

▼ LE VIZIR DEVENU PHARAON

Dans sa tombe de la Vallée des Rois, Ramsès I^{er}, père de Seti I^{er} et grand-père de Ramsès II, apparaît accompagné du dieu faucon Horus, portant la double couronne.

Basse-Égypte et l'autre, la Haute-Égypte. Au cours de cette période, nous avons des exemples très intéressants de véritables lignées de vizirs jouissant d'un grand pouvoir, mais qui, à un moment ou un autre, tombent en disgrâce. Un cas notable est celui de la famille du vizir Âmtou, qui a servi sous le règne de Thoutmosis II et au début de celui de Thoutmosis III. Son fils, Ouseramon, fut également un vizir influent sous les règnes d'Hatchepsout et de Thoutmosis III, comme en témoignent les deux tombeaux monumentaux qu'il possédait à Thèbes. Son frère Néferouben et le fils de ce dernier, Rekhmirê — dans la tombe duquel était reproduite *L'Installation du vizir* —, ont dominé le vizirat et d'autres charges importantes pendant plus de 60 ans. Leur carrière a cependant été brusquement interrompue

lorsqu'ils ont perdu la faveur royale, pour des raisons qui nous sont inconnues. C'est le contraire qui s'est produit avec le vizir Amenemope, qui succéda à Rekhmirê sous Amenhotep II et qui eut l'honneur exceptionnel de posséder un tombeau dans la Vallée des Rois, à proximité de celui du pharaon.

Le fait d'être étranger n'était pas un obstacle à une belle carrière en Égypte, comme le montre l'exemple d'un personnage dénommé Âper-El. Son nom, qui signifie « le serviteur de El » (un dieu cananéen), laisse en effet supposer qu'il devait être d'origine étrangère. Éduqué à la cour auprès des enfants royaux, il fait carrière dans l'armée, sous le titre de « général de la charrerie du roi », et dans l'administration, comme chancelier royal et messenger du roi. Il est également précepteur des enfants royaux, et même prêtre d'Aton, jusqu'à devenir vizir au début du règne d'Amenhotep IV, plus connu sous le nom d'Akhenaton. Sa tombe monumentale a été découverte en 1976 à Saqqarah.

« Le pilier de tout le pays »

Nous savons que certains vizirs ont été démis de leurs fonctions sans véritables raisons. Cela s'est produit à l'époque du roi usurpateur Amenmes, qui a temporairement écarté le roi légitime, Seti II, petit-fils du grand Ramsès II, de la Haute-Égypte. Pendant la période de l'usurpation, Paneb, un fauteur de troubles originaire de Deir el-Medineh, fut jugé par le vizir, qui le condamna. Cependant, Paneb porta plainte auprès du roi usurpateur, qui profita de la situation pour destituer le vizir, lié au roi légitime.

Les vizirs possédaient un grand pouvoir, mais ils pouvaient aussi être dépassés par leurs devoirs et les responsabilités qu'impliquait leur poste. *L'Installation du vizir* met clairement en garde : « Prête attention à la charge de vizir ; sois vigilant dans tout ce que tu y fais, car c'est le pilier fondamental de tout le pays. Le vizirat n'est certainement pas agréable ; il est certainement amer comme le fiel. » ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Le Vizir dans l'Égypte ancienne
R. Bertrand, L'Empire de l'Âme Éditions, 2023.



SCALA, FLORENCE

STÈLE DE LA FAUSSE PORTE DE REKHMIRÉ

Cette stèle en granit a été découverte dans la tombe du vizir Rekhmiré, à Gournah. Il est représenté avec sa femme devant une table d'offrandes. Musée du Louvre, Paris.

CHRISTIAN DÉCAMPS / RMN-GRAND PALAIS



LE PUISSANT REKHMIRÊ

Vizir de Thoutmosis III et d'Amenhotep II, Rekhmirê vécut vers 1400 av. J.-C. Il fut enterré à l'ouest de Thèbes, dans un hypogée spectaculaire, une tombe souterraine composée de deux couloirs perpendiculaires, dont les murs sont recouverts de fresques. On voit ici une partie de l'une d'entre elles, montrant le vizir en train de superviser ses scribes et ses fonctionnaires, qui enregistrent la réception de dons au temple d'Amon, à Karnak.

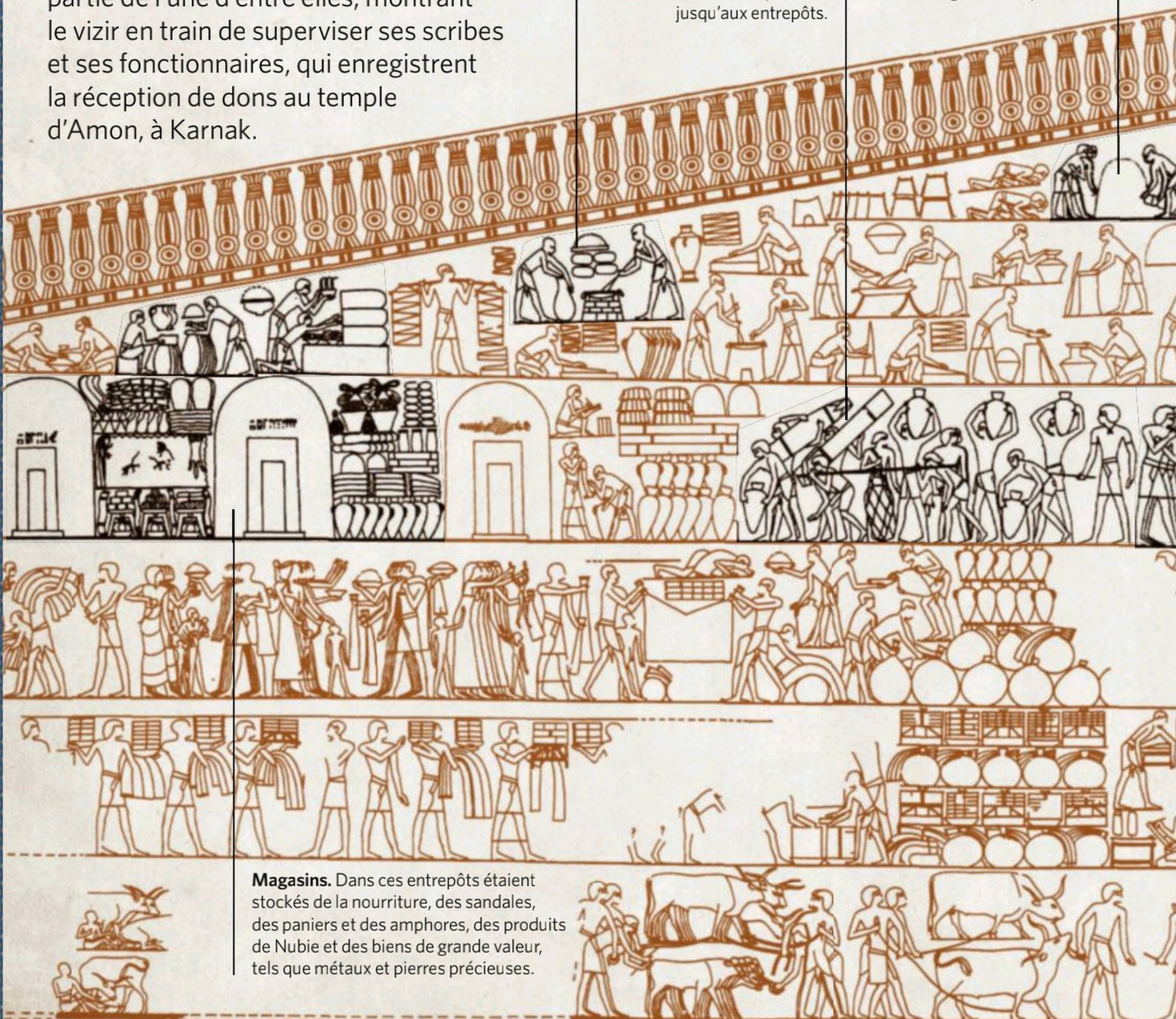
Nourriture. Plusieurs apiculteurs travaillent dans les ruches et entreposent le miel dans de grands récipients. D'autres ouvriers se consacrent à la fabrication de pain.

Prostrés. Plusieurs officiers viennent informer le vizir. Certains sont debout, les bras croisés, en signe de respect ; d'autres, à genoux, « flairent le sol ».

Transport. Une équipe commandée par le « capitaine de la barge pour les offrandes du temple d'Amon » transporte des amphores de vin et d'huile, et d'autres produits jusqu'aux entrepôts.

Récolte. Sur un tas de souchets, des paysans prélèvent des quantités mesurées avec un gobelet. Un scribe et un comptable enregistrent l'opération.

Magasins. Dans ces entrepôts étaient stockés de la nourriture, des sandales, des paniers et des amphores, des produits de Nubie et des biens de grande valeur, tels que métaux et pierres précieuses.



Hiéroglyphes. Les scènes comportent des textes explicatifs, qui facilitent notre compréhension. À propos de la figure du vizir, on peut lire :

Le vizir Rekhmirê. Percevoir le souchet et le miel dans le Trésor du temple et mettre sous scellé tous les biens donnés en offrande dans le temple d'Amon, dans le cadre de sa fonction de superviseur des écritures.

Le vizir. Rekhmirê est représenté à plusieurs reprises, revêtu des habits propres à sa fonction et tenant un bâton et un sceptre sekhem, symboles de son rang et de son pouvoir.

Assistants. Derrière la figure du vizir apparaît un groupe d'assistants. Beaucoup sont des scribes qui portent leur palette, tandis que d'autres sont des serviteurs.



Calque des peintures du mur sud de la galerie longitudinale, par Nina de Garis Davies. À droite, portrait de Rekhmirê sur le même mur.

ROME CONQUIERT LA GRÈCE

LE VAINQUEUR SUBJUGUÉ

La conquête militaire de la Grèce au II^e siècle av. J.-C. fit prendre un tournant décisif à l'expansion romaine en Méditerranée. Si le passé glorieux des cités n'était plus qu'un vieux rêve, la patrie d'Homère conservait un prestige culturel auquel les Romains étaient sensibles. Alors que les généraux vainqueurs étalaient en triomphe leur fascinant butin d'œuvres d'art pillées, Rome a-t-elle pour autant succombé en retour, et sans condition, au chant des Muses de la Grèce conquise ?





L'ACROPOLE DE LINDOS

Cette cité antique, où se dressait un temple à Athéna, était l'une des plus importantes de l'île de Rhodes, État indépendant de Méditerranée au cœur des luttes entre Rome et le monde hellénistique.

YANN LE BOHEC

HISTORIEN SPÉCIALISTE DE L'ARMÉE ROMAINE

La richesse de la Grèce en œuvres d'art, donc en butin, suscita la conquête romaine, un processus qui s'étala de 215 à 146 av. J.-C. et qui se fit en deux étapes : le nord d'abord (en l'occurrence la Macédoine), le sud ensuite (l'Achaïe, dans le nord du Péloponnèse).

Cette conquête commence avec la première guerre de Macédoine, de 215 à 205 av. J.-C. Premier objet de la convoitise des Romains, la Macédoine était gouvernée par un roi, Philippe V. Ce personnage, intelligent, cultivé et majestueux, se faisait appeler « roi des Macédoniens », expression qui montre l'existence de liens avec le peuple et l'armée ; évidemment, il fut accusé de tyrannie par ses ennemis. Les habitants de son pays parlaient un dialecte grec ; mais les autres Grecs, qui ne comprenaient pas leur parler, les tenaient pour des Barbares ; de plus, ils leur reprochaient de se soumettre à un monarque.

Offrant aux Romains l'occasion dont certains d'entre eux rêvaient sans doute, ce fut lui qui déclencha les hostilités. Son choix ne manquait pas de justifications. D'une part, il voulait détourner les Romains de l'Illyrie (en gros, l'ex-Yougoslavie), qu'il considérait comme son arrière-cour, alors que les Romains voulaient l'y supplanter. D'autre part, il craignait l'expansionnisme sans frein des Romains. De la sorte, ce fut une guerre conforme à la théorie de Thucydide : quand une puissance connaît le déclin et une autre l'essor, la première essaie de s'en sortir par une guerre préventive.

De fait, ce fut Philippe V qui commença la première guerre de Macédoine en 215 av. J.-C., quand il envoya un messenger à Hannibal pour proposer une alliance avec Carthage. Le Macédonien demandait seulement que l'Illyrie reste dans son giron. Hélas pour lui, le navire ramenant l'ambassadeur à la cour du roi tomba entre les mains des Romains. Ce faisant, il les mettait dans leur bon droit.

▲ PHILIPPE V DE MACÉDOINE

Son alliance avec Hannibal déclenche la première guerre macédonienne. Portrait en bronze. Musée archéologique, Kalymnos.



HERITAGE-IMAGES / TOPFOTO / ROGER-VIOLLET

CHRONOLOGIE

UNE GUERRE PAR ÉTAPES

215 av. J.-C.

Philippe V, roi de Macédoine, conclut une alliance avec Hannibal contre Rome, leur ennemi commun. Il engage un conflit de longue durée, où alternent guerres et trêves.

197 av. J.-C.

La première grande bataille entre les armées romaines et macédoniennes survient à **Cynoscéphales**, en Thessalie. Les Macédoniens sont écrasés et contraints d'accepter un traité.

196 av. J.-C.

Flamininus, le général romain vainqueur, proclame à Corinthe la **liberté de la Grèce** à des auditeurs incrédules. Le mot « liberté », très ambigu, n'engage en réalité à rien les Romains.



LÉGENDES CARTOGRAPHIE

Mais s'ils réagirent, ce fut peu, car la guerre qu'ils menaient alors contre le Carthaginois demandait toute leur énergie.

Les Romains combattirent surtout par procuration, laissant l'initiative à leurs alliés, en particulier le roi Attale de Pergame et les Étoliens, habitants d'une région située au nord du golfe de Corinthe. À partir de 208 av. J.-C., Philippe V remporta quelques succès, notamment contre les Étoliens, et il entreprit de faire construire une flotte.

Les Romains réagirent et, finalement, en 205 av. J.-C., la paix de Phoinikè mit un terme au conflit. Le traité privait Philippe V de la

majeure partie de ses conquêtes en Illyrie. Rappelons que, contrairement à un anachronisme très répandu, les traités de l'Antiquité n'étaient jamais « signés » ; les deux parties juraient simplement de respecter un texte et sa copie, soit un exemplaire pour chacune des deux parties.

Philippe V, toutefois, ne pouvait pas se contenter de ce quasi-match nul. Il pensait qu'il l'emporterait grâce à ses phalangites, les soldats macédoniens traditionnels, et à des alliés qui n'étaient pas peu nombreux : les Thraces (en Bulgarie actuelle), les Illyriens, Sparte

Figure de Victoire
en bronze provenant
de Magnésie du Sipyle,
en Asie Mineure.
Musée du Louvre, Paris.



H. LEWANDOWSKI / RMN-GP

191 av. J.-C.

Antiochos III, roi de Syrie, est écrasé à la **bataille des Thermopyles**. Le lieu a valeur de symbole pour les Grecs, auxquels il rappelle le sacrifice des 300 Spartiates morts au même endroit en 480 av. J.-C.

168 av. J.-C.

Lors de la **bataille de Pydna**, Persée, roi de Macédoine, est écrasé et éliminé par le général romain Paul Émile, et son pays est démembré. C'est la fin de la Macédoine comme royaume indépendant.

146 av. J.-C.

Le consul Mummius ordonne le **sac de Corinthe**. Cette fois-ci, le sud de la Grèce passe également sous la domination de Rome. C'en est fini de la liberté grecque.



Soldats et officiers romains sur un bas-relief en marbre du 1^{er} siècle. Musée du Louvre, Paris.

HERVÉ LEVANDOWSKI / RMN-GP

LÉGIONS CONTRE PHALANGES

DES HISTORIENS actuels se demandent quel était le soldat le plus efficace, du légionnaire romain ou du phalangite macédonien. L'Histoire a tranché : le monde devint romain. Le phalangite macédonien avait pourtant de nombreux atouts. Il appartenait à l'infanterie lourde. Il portait un casque, un petit bouclier, parfois une épée et surtout une sarisse, longue lance de plus de 5 m, mais pas de cuirasse. En unité constituée, il permettait d'opposer à l'ennemi un véritable hérisson de fer. Cet équipement bon marché permettait à un pays pauvre de se doter d'une armée efficace, organisée par Philippe II (le père d'Alexandre le Grand) à partir de 359 av. J.-C. Le légionnaire combattait lui aussi comme fantassin lourd. Il se protégeait avec un casque, une cuirasse, des jambières et un bouclier. Pour tuer ses ennemis, il utilisait un couple célèbre : le *gladius*, qui était un glaive court et pointu, à deux tranchants, permettant de frapper de taille et d'estoc ; et le *pilum*, qui était un javelot terminé par une pointe de fer longue et très fine. Ces soldats allaient au combat par petites unités, des manipules regroupant deux centuries, à raison de 30 manipules pour une légion.

et la Syrie, qui, malheureusement pour lui, était éloignée. Il affrontait les Romains, qui alignaient leurs légionnaires, et des alliés qui ne fourniraient que des auxiliaires : les Rhodiens pour la marine surtout, les Étoiliens, les Achéens, les Athéniens et le roi de Pergame (en Asie Mineure), qui devrait forcer les Macédoniens à détourner contre lui une partie de leurs effectifs.

Premier choc militaire

Un conflit entre Athènes et les Acarnaniens justifia légalement, sinon moralement, l'entrée en guerre des Romains : les Athéniens avaient condamné à mort deux Acarnaniens sans véritable motif. L'Acarnanie fit appel à la Macédoine pour punir les Athéniens, qui firent à leur tour appel à Rome pour obtenir leur protection.

Le commandement fut confié à Titus Quinctius Flaminius (souvent appelé improprement « Titus Quintius Flaminius »). Ce personnage extraordinaire avait trouvé sur sa route la culture grecque, lettres, philosophie et beaux-arts, et il en était tombé éperdument amoureux. En outre, les écrits des Grecs apportaient de nouvelles réflexions dans le domaine militaire. Beaucoup de ces textes ont été perdus, mais le traité *Le commandant de cavalerie* de Xénophon est resté un classique de l'art de la guerre.

Cette passion n'empêchait pas Flaminius de rester un vrai noble romain, dévoué au service de l'État et de ses compatriotes, dans les domaines civil et militaire. Donc un général compétent, qui succédait à un incompetent, un certain Sulpicius Galba. Flaminius organisa une opération combinée terre-mer, l'une des premières de l'Histoire. Il envoya son frère avec une flotte à l'est de la Grèce, au large de l'île d'Eubée ; elle y remporta une victoire. Lui-même entra en Thessalie, au cœur du pays hellène, un territoire sous protectorat de la Macédoine, qu'il ravagea avec application.

La grande bataille de cette deuxième guerre de Macédoine se déroula en Thessalie, au lieu-dit Cynoscéphales (les « Têtes de Chien »), en juin 197 av. J.-C. Elle fut précédée par des actions destinées à mesurer la combativité



PAUL ÉMILE célèbre par un triomphe sa victoire sur Persée en 168 av. J.-C. Fresque (détail) par Michele Alberti et Jacopo Rocchetti. Vers 1570. Musées du Capitole, Rome.

FRANK BUFFETRILLE. ALL RIGHTS RESERVED 2024 / BRIDGEMAN IMAGES

de l'adversaire. D'abord, 300 cavaliers et 1 000 fantassins romains affrontèrent des Macédoniens ; ils durent reculer. Ils reçurent en renfort 500 cavaliers, 2 000 légionnaires et des *socii* italiens (des « alliés », souvent mais pas toujours utilisés comme auxiliaires). Cette fois, ce furent leurs ennemis qui reculèrent. Pas pour longtemps, car ces derniers furent épaulés par des mercenaires mal identifiés, avec des cavaliers thessaliens et macédoniens ; et les Romains furent de nouveau mis en péril. Il fallait en finir.

Sur le champ de bataille, où les adversaires se retrouvèrent face à face, Flamininus adopta un plan classique, toutefois un peu modifié pour désorienter les troupes de Philippe V. Les deux ailes et le centre étaient formés de légionnaires, comme il était normal. Mais des fantassins légers étaient mélangés aux légionnaires à gauche. À droite, des éléphants occupaient le premier rang, les légionnaires, certes présents, étant

▼ AIGLE ROYAL

Ce tétradrachme (une monnaie d'argent de la Grèce antique) orné d'une figure d'aigle est frappé au nom du *basileôs* *Perseôs*, le « roi Persée » de Macédoine, vaincu par Paul Émile à la bataille de Pydna.



GRANGER / BRIDGEMAN IMAGES

mis en retrait. Le recours aux éléphants constituait un héritage d'Alexandre le Grand, qui avait emprunté cette arme aux Indiens. Un camp de bataille fut construit. Il devait recevoir les biens des combattants ; en cas de défaite, il leur servirait de refuge. Le roi de Macédoine, lui aussi, avait fait installer un camp de bataille. Son armée était de même divisée en trois parties. Il ne se signalait que par une seule originalité : il avait placé ses phalangites, mêlés eux aussi à des fantassins légers appelés peltastes, à droite.

Flamininus prit l'initiative du choc en faisant avancer son aile gauche. Les légionnaires semèrent le désordre dans les premiers rangs des Macédoniens, qui accrurent la pagaille en reculant, faisant fuir ceux qui les suivaient. Philippe V, toutefois, réussit à reprendre en main ses hommes et à les faire retourner au combat. Il mit en avant les cavaliers et les troupes légères, en arrière les peltastes et les phalangites, demandant que l'épée

remplaçât la lance, preuve qu'il ne se fiait plus à la tradition macédonienne.

Puis les trois lignes, des deux côtés, partirent ensemble vers l'avant en poussant leurs cris de guerre. Du côté macédonien, la gauche recula, le centre resta en place, immobile, et la droite avança après avoir reculé. Flamininus eut une idée fort efficace : il lança ses éléphants contre le centre ennemi, qui fut désorganisé, cependant qu'un tribun avec 2 500 hommes effectuait un vaste mouvement tournant et prenait de dos l'aile droite adverse. Ayant perdu simultanément ou

presque son centre et son aile droite, Philippe V était totalement vaincu. Les Romains déplorèrent 700 morts ; les Macédoniens, 8 000 morts et 5 000 prisonniers.

Normalement, après une victoire, les légionnaires se livraient à quatre pratiques : le pillage des biens des ennemis, le viol de leurs femmes et de leurs filles, le meurtre gratuit et l'incendie tout aussi gratuit. Dans ce cas, toutefois, ils connurent une déconvenue : leurs alliés étoliens les avaient précédés et avaient pillé le camp de bataille ennemi.

L'illusion de la liberté

Philippe V dut accepter un traité. Il rendait les prisonniers et livrait les transfuges, ces derniers étant promis à une mort cruelle. Il abandonnait Démétrias, Chalcis et Corinthe, trois ports appelés les « entraves de la Grèce » en raison de leur situation stratégique. Il livrait la plupart de ses vaisseaux de guerre. Il promettait de ne pas entrer en conflit avec des protégés de Rome. Et, enfin, il payait une grosse indemnité.

Rempli d'admiration pour la culture de ses ennemis, Flamininus voulut agir en leur faveur. Il considérait en effet que l'« on ne peut pas traiter les Grecs comme les Espagnols », ce qui, au demeurant, n'est pas très aimable pour ceux-ci. Il organisa une grande assemblée à Corinthe en 196 av. J.-C., et il proclama officiellement la « liberté de la Grèce ». Cette déclaration ne l'engageait pas

UNE MARINE DE GUERRE INVISIBLE

L'ARCHÉOLOGIE sous-marine a permis de connaître des centaines de navires marchands : quand ils coulaient, le poids de leurs cargaisons d'amphores les enfonçait dans le sable, qui les protégeait. Il en allait différemment avec les navires de guerre, qui éclataient quand ils sombraient. Par miracle, deux navires de guerre carthaginois datés de 241 av. J.-C. ont été retrouvés à l'ouest de la Sicile, près des îles Égades. L'un d'eux avait une longueur estimée à 35 m, une largeur de 4,80 m, pour une contenance de 120 tonneaux, avec un équipage estimé à 68 rameurs. L'élément militaire était constitué par un éperon en bronze. En revanche, la mer n'a livré aucun navire de guerre romain. Pourtant, une certitude s'impose : contrairement à ce que beaucoup de livres racontent à la suite de Polybe, cette marine affirmait dès 264 av. J.-C. une domination incontestée en Méditerranée.



ERIC VANDEVILLE / AKG-IMAGES

Navires de guerre romains sur un bas-relief du 1^{er} siècle av. J.-C. Musée archéologique national, Naples.



AKG-IMAGES / PETER CONNOLLY

Pydna fait tomber la Macédoine

CETTE BATAILLE, célèbre par ses conséquences, a eu lieu le 4 septembre 168 av. J.-C., dans l'est de la Macédoine, sur le golfe Thermaïque. Elle a opposé le roi Persée à Paul Émile, personnage malencontreusement désigné de ce nom par la tradition, car il s'appelait en réalité Émile Paul, en latin Aemilius Paullus. Une rivière séparait les deux camps. La rencontre commença par une escarmouche entre des soldats venus pour une corvée d'eau. Des insultes, ils en passèrent aux coups, puis à une vraie bataille rangée. Pour son centre, Persée disposa ses alliés en avant (les Thraces en pointe, suivis par les autres auxiliaires), et ses phalangites à l'arrière ; les autres Macédoniens occupaient les ailes. Les Romains, disposés suivant la *triplex acies* (« trois lignes »), furent effrayés par les sarisses, puis ils trouvèrent la parade : ils écartaient les pointes, et ils n'avaient plus qu'à se glisser jusqu'aux hommes, désarmés, qu'ils tuaient. Les Macédoniens perdirent 20 000 hommes

et 6 000 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le roi Persée. Cette rencontre entre dans la catégorie que les spécialistes d'histoire militaire appellent une « bataille décisive », c'est-à-dire qu'elle mit un terme au conflit. Elle entraîna trois autres conséquences. D'abord, les vainqueurs en tirèrent un butin énorme ; les richesses ramenées à Rome atteignirent un tel montant qu'elles permirent de supprimer l'impôt. Les auteurs actuels, qui négligent, voire méprisent l'histoire militaire, ont tort, car elle explique beaucoup de phénomènes économiques. Ensuite, les intellectuels vouèrent une grande admiration au général vainqueur, qui ne demanda pour part de butin que la bibliothèque du roi vaincu ; ce choix montre l'importance de la culture grecque pour les Romains, phénomène illustré notamment par le « siècle des Scipions » (selon l'expression de Pierre Grimal). Enfin, parmi les otages exigés figuraient Polybe, grâce à qui nous connaissons cette période, un témoin direct.

▲ GLAIVES ET SARISSES

La bataille de Pydna, en 168 av. J.-C., clôt la troisième guerre macédonienne, avec la défaite de Persée face aux armées de Paul Émile. On voit, sur cette illustration, les légionnaires, glaive au poing, transpercer la ligne des phalangistes armés de sarisses (longues lances).

▼ **ANTIOCHOS III**

Le roi séleucide, qui régnait sur la Syrie, voulut étendre ses territoires en attaquant le monde grec. Il dut y affronter les armées de Rome et accepter la paix d'Apamée, en 188 av. J.-C. Portrait du II^e siècle av. J.-C. Musée du Louvre, Paris.

à grand-chose, et l'on découvrit par la suite ce qu'elle contenait : la disparition des rois et des tyrans... au profit de l'autorité des Romains.

Cinq ans plus tard, le roi de Syrie, un Macédonien du nom d'Antiochos III, décida d'entrer en guerre contre Rome. Certes, il prétendait défendre les Grecs, mais il sentait surtout que la guerre serait inévitable avec la puissance montante. Il faisait le même calcul que Philippe V, conformément au schéma de Thucydide, avec la même conclusion : il fallait détruire la menace.

Dès 197 av. J.-C., il s'empara d'Éphèse, ville située en Asie Mineure, à 800 km de ses États, et, en 192 av. J.-C., de l'Eubée, une

île alliée des Romains : c'était une provocation évidente. La réponse

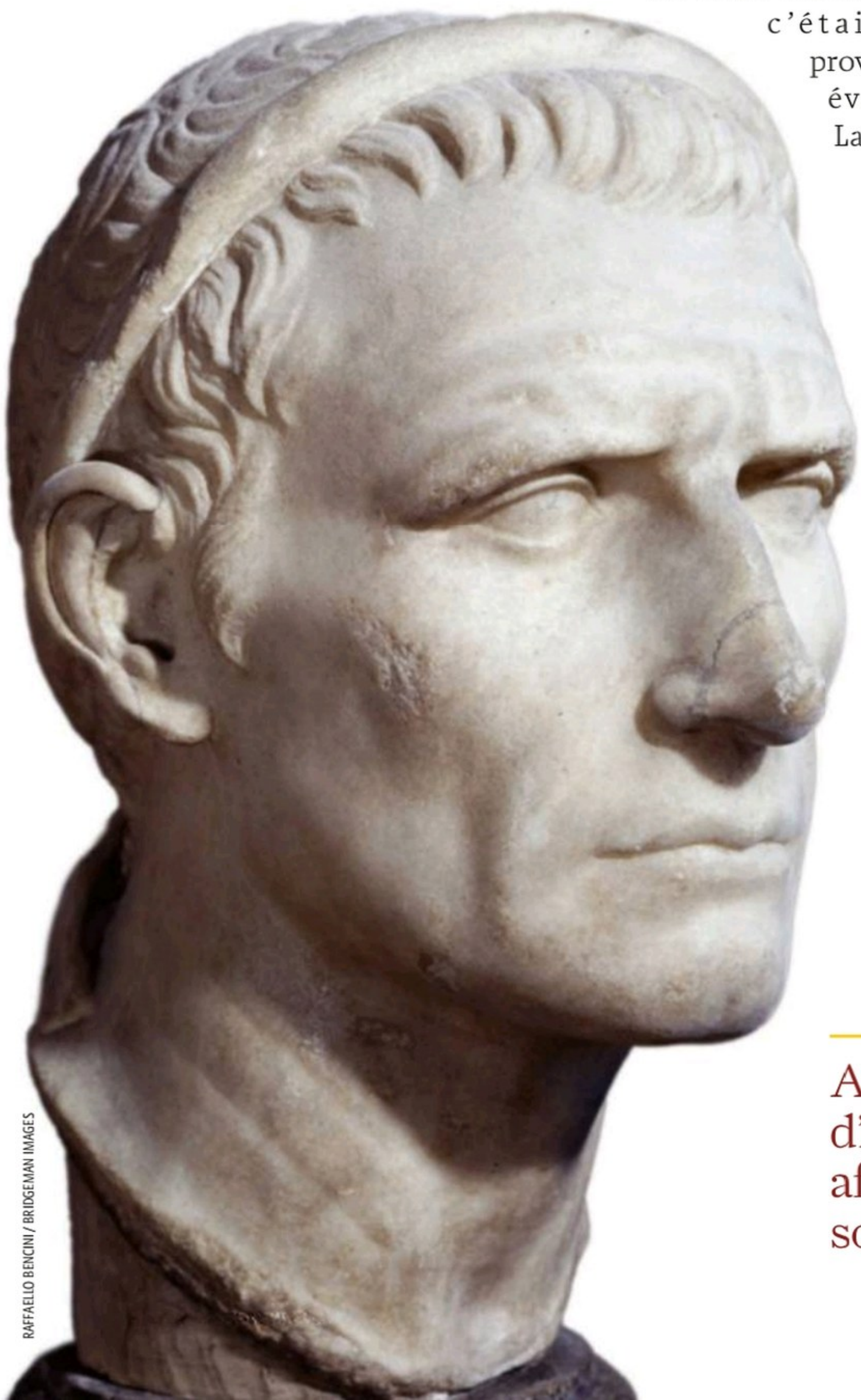
arriva très vite, et la guerre fut marquée non pas par une seule bataille, comme le disent encore trop de manuels, mais par cinq. Aux Thermopyles, lieu rendu illustre par le sacrifice en 480 av. J.-C. de 300 Spartiates, le roi fut vaincu, et il s'échappa avec seulement 500 hommes. Il reporta tous ses espoirs sur la mer, où eurent lieu trois batailles navales. La dernière, la plus connue, se déroula au large de Myonnèse (l'« île aux Rats »). Le Syrien perdit 42 navires, alors que ses ennemis ne comptèrent que 2 navires endommagés.

La Grèce réduite en province

Il fallait revenir sur terre. Là, au début de 189 av. J.-C., eut lieu la célèbre bataille de Magnésie du Sipyle. Antiochos III avait aligné ses phalangites, mêlés à des éléphants sur une seule ligne, appuyée aux ailes par des auxiliaires. En avant, il avait placé d'autres auxiliaires. En avant encore, des chars à faux et des chameliers. Au total, de son côté : au moins 50 000 soldats, peut-être 70 000. Du côté romain, Scipion l'Asiatique, le frère du grand Scipion l'Africain, disposait de 30 000 hommes. Il plaça à gauche ses légionnaires ; derrière eux, les *socii* italiens ; derrière eux encore, des peltastes ; à droite, il avait mis des cavaliers devant ses autres légionnaires. Les soldats de Scipion s'élancèrent et chassèrent les chars à faux, dont la débâcle provoqua une fuite générale. Les pertes du Syrien se montèrent à 53 000 morts.

En 188 av. J.-C., Antiochos III accepta la paix d'Apamée. Il s'engageait à retourner en Syrie, à payer une indemnité considérable et à livrer aux Romains Hannibal, qui s'était réfugié chez lui après sa défaite à Zama. Le nouveau roi de Macédoine, Persée, un homme très cultivé, poursuivit la politique de Philippe V. Mais la guerre vint des Romains, car

Après avoir mis fin aux ambitions d'Antiochos III, Rome doit encore affronter celles du nouveau souverain de Macédoine, Persée.





HERVÉ LEWANDOWSKI / RMN-GP

leur allié Eumène, roi de Pergame, se plaignit de la Macédoine. Après des manœuvres et des contre-manœuvres, les deux adversaires se rencontrèrent à Pydna le 4 septembre 168 av. J.-C. Ce fut un désastre pour la Macédoine, qui y perdit son indépendance.

En 148 av. J.-C., après divers troubles, un certain Andriskos souleva la Macédoine. Une intervention romaine en retour ramena le calme, et ce pays fut réduit en province. En 147 av. J.-C., dans le sud de la Grèce, l'Achaïe se révolta à son tour. La répression fut féroce et aboutit en 146 av. J.-C. au sac de Corinthe, contemporain du sac de Carthage ; on vit des soldats détruire des œuvres d'art par pure bêtise. L'Achaïe à son tour devint une province romaine. L'indépendance de la Grèce avait vécu. ■

▲ UNE VILLE RAVAGÉE

Le peintre Tony Robert-Fleury a représenté, sur ce tableau de 1870, le drame vécu par les Corinthiens lors du sac de leur ville par l'armée romaine, en 146 av. J.-C. Musée d'Orsay, Paris.

L'AGONIE DE CORINTHE

ASSAUT DE CORINTHE, qui dévasta l'antique cité en 146 av. J.-C., est resté de sinistre mémoire. Le pillage systématique qu'y menèrent le consul Mummius et son armée a symbolisé dès l'Antiquité la bêtise inculte. Dans son *Histoire*, Polybe, témoin de l'événement, affirme qu'il assista à une scène où des soldats romains jouaient aux dés couchés sur un tableau de valeur. Si le sac des villes était une pratique courante de la guerre, celui de Corinthe marqua les esprits pour plusieurs raisons. La cité subit une destruction dont la violence fut sans commune mesure avec la menace réelle qu'elle constituait pour Rome, contrairement à Carthage, ennemie séculaire, qui fut aussi rasée la même année. Surtout, Corinthe incarna la culture grecque meurtrie par des conquérants romains qui pâtirent, du fait de cet épisode, d'une image tenace d'ignorance fruste.

Pour en
savoir
plus

ESSAI
Histoire des guerres romaines
Y. Le Bohec, Perrin (Texte), 2021.

Le prisonnier historien

POLYBE, UN GREC ÉPRIS DE ROME

En 167 av. J.-C., cet aristocrate de la Ligue achéenne fait partie des 1 000 otages déportés en Italie après la victoire sur Persée. Contre toute attente, Polybe va sympathiser avec son vainqueur et devenir une figure phare du cercle littéraire des Scipions.

YANN LE BOHEC

HISTORIEN SPÉCIALISTE DE L'ARMÉE ROMAINE

Polybe est considéré par les historiens actuels comme une source très fiable. Il était né vers 208 av. J.-C. à Megalopolis, une petite cité de l'Arcadie, région située au centre du Péloponnèse, dans une famille aisée et proche du pouvoir. Ses compatriotes souhaitaient garder à la fois leur autonomie et l'amitié de Rome. C'est pour cette raison qu'ils entrèrent dans la Ligue achéenne, un regroupement de communes favorables à cette politique, surtout quand la Macédoine connut des difficultés.

L'historien servit comme ingénieur militaire, et il participa à plusieurs campagnes en Grèce, en Macédoine et en Anatolie. Pendant la guerre contre Persée (172-168 av. J.-C.), les dirigeants de la Ligue achéenne choisirent d'observer la neutralité. Les autorités romaines en furent fort fâchées et, après leur victoire à Pydna (168 av. J.-C.), elles prirent des otages qui furent transférés en Italie. Polybe fit partie de ces semi-captifs. Logé dans la capitale,

où il demeura pendant 13 ans, il ne tarda pas à séduire Paul Émile (Aemilius Paullus), le vainqueur de Pydna, et le jeune Scipion Émilien, tous deux sensibles à ce qu'un Grec pouvait leur apporter dans le domaine de la langue et de la culture. Devenu un des éléments les plus admirés du cercle des Scipions, il y rencontra aussi l'illustre Caton et nombre d'autres nobles romains. L'amitié fit qu'il accompagna Scipion Émilien dans la péninsule Ibérique en 151 av. J.-C., et au siège de Carthage en 147. Revenu à Megalopolis en 146, il occupa ses loisirs à écrire son *Histoire*, qui se réduisait en fait à un récit des conquêtes de Rome. Il mourut sans doute en 126 av. J.-C.

L'œuvre monumentale de Polybe était répartie sur 40 livres, dont 5 seulement nous sont parvenus entiers. Les livres I et II étaient consacrés à la première guerre punique (264-241 av. J.-C.), parce qu'ils devaient permettre de comprendre la suite des événements : ils décrivaient le moment où, pour la première



AKG-IMAGES / UIG / UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE

▲ ÉDUCATION À LA GRECQUE

En intégrant le cercle lettré du général philhellène Paul Émile, Polybe se lie d'amitié avec son fils adoptif, Scipion Émilien, futur vainqueur de Carthage en 146 av. J.-C. Gravure de 1915, figurant Polybe en précepteur de Scipion Émilien.

fois, Rome fit la guerre hors de l'Italie. Les commentateurs admettent que les livres III à XXIX formaient un tout, car ils décrivaient les années 220 à 168-167 av. J.-C. : deuxième guerre punique ou guerre d'Hannibal (218-201 av. J.-C.), première guerre de Macédoine contre Philippe V (215-205 av. J.-C.), deuxième guerre de Macédoine contre le même Philippe V (200-197 av. J.-C.), guerre contre la Syrie du roi Antiochos III (192-188 av. J.-C.) et troisième guerre de Macédoine contre Persée (172-168 av. J.-C.). Et pendant ce temps, à plusieurs reprises, des combats ont ravagé la péninsule Ibérique. Il ne reste, de tous ces écrits, que les livres I à V ; la suite est connue par des résumés et des extraits plus ou moins longs, mais qui ne se suivent pas. Les livres XXX à XXXIX conduisent le récit jusqu'à la destruction simultanée (ou à peu près simultanée) de Carthage et de Corinthe ; le récit du sac de ces deux villes était certainement très exact : Polybe avait entendu des témoins directs de l'un et de l'autre. Le dernier livre, le livre XL, récapitulait sans doute l'ensemble des textes précédents.

Les raisons d'un soutien

Cet auteur a suscité l'admiration des littéraires, pour deux raisons. D'abord, il écrivait très bien, dans une langue du II^e siècle av. J.-C. sans doute, mais une langue très élégante pour son temps ; et, malheureusement pour l'historien, certains commentateurs considèrent inconsciemment que le beau ne peut être que vrai. Or, Polybe n'était pas impartial.

Ensuite, et à plusieurs reprises, il prit à partie les écrivains qui étaient ses sources, il insistait sur leurs erreurs, leurs incohérences et leur manque d'objectivité. Ce faisant, il oubliait ses propres partis pris. Car Polybe n'était rien moins que neutre, et il se fit le chantre de la conquête romaine, toujours expliquée, justifiée, défendue.

Il nous semble qu'il faut le comparer à Flavius Josèphe, un général juif qui commanda des troupes en 66-67 apr. J.-C., au début de l'insurrection de son peuple ; un autre militaire vaincu par les Romains, donc, qui devint d'abord leur prisonnier et qui fut ensuite accueilli parmi eux avec générosité. C'est que l'un et l'autre représentaient la culture grecque que les Latins admiraient.

Le penchant philoromain de ces deux écrivains s'explique à notre avis par leur inconscient : ils étaient de bons officiers, ils avaient été vaincus, et leur échec ne pouvait s'expliquer que par l'extraordinaire supériorité des légionnaires. D'ailleurs, dans les œuvres de ces auteurs se retrouvent des descriptions des armées romaines qui prouvaient leur supériorité. De plus, ces vainqueurs s'étaient montrés magnanimes et avaient accueilli avec faveur les vaincus. Il faut utiliser Polybe, mais avec esprit critique. ■

Pour en
savoir
plus

TEXTE
Histoire
Polybe, Gallimard (Quarto), 2003.

Une fascination féconde

ROME EMBRASSE

LA CULTURE GRECQUE

Si le contact de Rome avec le monde grec était déjà ancien, il s'intensifie à la suite de la conquête. Une sensibilité particulière se développe alors, notamment au sein des élites, vis-à-vis d'un univers dont l'aura règne toujours sur les arts et les lettres.



ENTRETIEN AVEC
GERBERT-SYLVESTRE
BOUYSSOU

AGRÉGÉ D'HISTOIRE
ET MAÎTRE DE CONFÉRENCES
À L'UNIVERSITÉ DE POLYNÉSIE
FRANÇAISE

HISTOIRE & CIVILISATIONS : Les Romains semblent admirer les Grecs, qu'ils ont pourtant vaincus. Dans quel domaine avons-nous des exemples concrets de cette fascination ?

GERBERT-SYLVESTRE BOUYSSOU : Le poète latin Horace écrit dans ses *Épîtres*, au I^{er} siècle av. J.-C. : « La Grèce vaincue conquiert son farouche vainqueur, et fit pénétrer les arts dans le Latium sauvage. » En réalité, le phénomène est antérieur à la conquête. Dès le IV^e siècle av. J.-C., dans la grande famille romaine des Fabii, on apprend le grec. Au III^e siècle av. J.-C., les Romains conquièrent l'Italie du Sud, c'est-à-dire la Grande-Grèce. C'est le premier contact entre la culture grecque et les lettres romaines. Le poète Livius Andronicus (280-204 av. J.-C.), originaire de Tarente, transpose les tragédies grecques en vers latins. Le phénomène s'accélère au II^e siècle av. J.-C., au moment de la conquête de la Grèce balkanique. Les Romains s'empressent de piller les villes. À Thermos, ils s'emparent de plus de 2 000 statues. À Ambracie, ils emportent 785 statues en bronze et 230 statues en marbre. Plutarque décrit le triomphe du consul Paul Émile qui, rentrant victorieux de Grèce, défile à la tête de 250 chariots remplis de statues, de colonnes et de tableaux grecs. Ce sont des chiffres considérables. Le préteur romain Quintus Caecilius Metellus parvient même à rapporter de Macédoine un portique complet, orné de statues équestres de Lysippe, l'un des plus grands sculpteurs grecs du IV^e siècle av. J.-C.

Les riches Romains étaient-ils philhellènes ? Achetaient-ils des objets d'art aux Grecs ?

Ils l'étaient tellement que Caton l'Ancien, au II^e siècle av. J.-C., s'en inquiète, alors qu'il est lui-même pétri de cette culture. Les Romains ont du goût en particulier pour la peinture et la sculpture. Même s'il ne nous reste quasiment pas de témoins de la peinture grecque, on sait que les fresques de Pompéi s'inspirent directement de peintures hellénistiques. Au I^{er} siècle apr. J.-C., dans son *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien décrit aussi des œuvres du peintre Apelle, contemporain d'Alexandre le Grand, dont la légende dit qu'il parvenait à imiter le réel. Quatre siècles après la mort de l'artiste,

Pline en fait encore l'éloge. Mais c'est surtout la sculpture qui est admirée : des ateliers se créent pour fournir des statues aux Romains. Implantés notamment dans les Cyclades, ils se spécialisent dans les copies d'œuvres de l'époque classique. Au I^{er} siècle av. J.-C., on voit même apparaître un style qui mélange des éléments de différentes époques afin de plaire aux Romains. La Vénus de Milo en est l'exemple parfait. D'autres œuvres, comme l'Apollon de Piombino, reproduisent la statuaire grecque archaïque. Dans la villa des Papyrus, à Herculaneum, on a retrouvé énormément de statues de rois, de poètes, de philosophes grecs. Cette statuaire n'a plus de vocation évergétique, civique ou religieuse, mais doit s'intégrer dans le décor privé d'une belle demeure. C'est à la fois un objet d'apparat et un support patrimonial. Certaines statues sont même destinées à porter des lampes lors des banquets, les statues lampadophores.

En matière de littérature, le modèle des Romains se trouve également en Grèce.

À l'imitation de Livius Andronicus, que nous avons évoqué, les premières pièces latines sont directement traduites du grec. C'est le cas, au II^e siècle av. J.-C., de Térence et de Plaute, qui imitent les comédies de Ménandre. Des personnages récurrents transitent de la comédie grecque à la comédie romaine, comme le Parasite, figure grotesque qui passe son temps à se faire inviter par des puissants tout en étant humilié par eux. Dans la tragédie aussi, on observe la reprise de certains thèmes. Les Romains puisent donc directement dans le répertoire grec, qui sera progressivement adapté. Le poète Ennius (239-169 av. J.-C.), s'il est influencé par les Grecs, est le premier à écrire des textes historiques en vers, à la croisée de l'histoire et de l'épopée, tout en réutilisant l'hexamètre présent chez Homère. La statue du poète pourrait avoir orné la façade du tombeau des Scipions, la famille qui contribua à l'hellénisation de Rome au II^e siècle av. J.-C.

La culture grecque devient donc celle des élites romaines.

Être grec, c'est d'abord, dit Hérodote, « appartenir à une communauté de sang, de langue,

LA MOSAÏQUE DES AUTEURS GRECS

Découverte à Autun, en Bourgogne, elle représente plusieurs auteurs grecs (ici le philosophe Métrodore), entourés de citations écrites en grec. Elle témoigne de la pénétration culturelle grecque au cœur des provinces occidentales. Musée Rolin, Autun.

▼ DANSEUSE D'HERCULANUM

Les riches Romains raffolaient d'œuvres imitant les anciens styles grecs. Cette statue en bronze du I^{er} siècle av. J.-C., qui ornait avec d'autres le péristyle de la villa des Papyrus, s'inspire du style sévère, en vogue au début du V^e siècle av. J.-C. Musée archéologique national, Naples.



PRISMA ARCHIVO / ALAMY STOCK PHOTO

de culte et d'usages ». Mais on peut le devenir, comme le Barbare scythe Anacharsis, qui se rend en Grèce pour se muer en un Grec accompli. Peu à peu, l'appartenance linguistique l'emporte. Au IV^e siècle av. J.-C., Aristote opposait de façon irréconciliable le Grec au Barbare, mais Isocrate (436-338 av. J.-C.) suggéra plutôt d'« employer le nom des Grecs non plus comme celui de la race, mais celui de la culture, et qu'on appelle Grecs plutôt les gens qui participent à notre éducation que ceux qui ont la même origine que nous ». À la fin de la période républicaine, de riches Romains envoient leurs fils à Athènes pour y accomplir un service militaire et civique appelé l'éphébie. D'autres vont à Rhodes pour apprendre la rhétorique : l'orateur Molon, originaire d'Asie et installé à Rhodes, influence Cicéron ; son fils forme Jules César. À l'époque impériale, le rhéteur Favorinus d'Arles (80-160) est fier d'avoir appris le grec, tout en revendiquant ses origines gauloises. À Autun, on a retrouvé une superbe mosaïque, datée du II-III^e siècles, qui ornait une salle de banquet et sur laquelle sont représentés des philosophes surmontés de citations d'Épicure en grec.

En matière religieuse, quelle est la filiation entre la religion grecque et les croyances romaines ? Comment le culte impérial s'arrange-t-il de cette mythologie ?

Être romain, ce n'est pas parler latin. C'est avant tout respecter la coutume des ancêtres, et particulièrement les dieux. Si bien que toute intrusion d'une autre culture dans la leur peut être perçue par les Romains comme un risque d'oubli de ces traditions. Même si leur polythéisme hérité des Étrusques est intégrateur, il n'accepte pas toutes les nouveautés. Pendant la deuxième guerre punique (218-201 av. J.-C.), on assiste à un véritable conflit religieux : d'un côté, on intègre le culte de Cybèle dans les croyances existantes ; de l'autre, on fait la chasse aux superstitions, en particulier à ceux que l'on appelle les « astrologues », des Grecs et des Chaldéens. Le rejet des cultes d'origine grecque culmine avec l'affaire des Bacchanales, en 186 av. J.-C. Si peu à peu apparaissent des phénomènes d'équivalence entre mythologie romaine

et mythologie grecque, des différences notables persistent : par exemple, Jupiter s'inscrit dans une triade, ce qui n'a jamais été le cas de Zeus. Quant au culte impérial, dans l'*Urbs* même (Rome), il n'est pas question d'honorer un homme comme un dieu de son vivant. À partir d'Auguste, le culte est rendu à son *genius*, c'est-à-dire sa capacité agissante, son talent et ses vertus. Une fois mort, on peut le considérer comme un dieu après l'apothéose décidée par le sénat, alors que les Grecs ont l'habitude d'honorer les souverains vivants depuis l'époque hellénistique, et prolongent cette coutume après la conquête.

Quelles cités grecques conservent une importance majeure à l'échelle de l'Empire romain ?

Athènes, dont le prestige symbolique est considérable, est d'abord alliée de Rome au II^e siècle av. J.-C. Puis elle rejoint en 89-88 av. J.-C. le camp de Mithridate VI, qui tente de fédérer les Grecs contre Rome. Sylla, qui détient alors le pouvoir à Rome, attaque la cité et y détruit des monuments, ce qui va entraîner ensuite des reconstructions sous Auguste, puis sous Hadrien aux deux premiers siècles de notre ère, afin que la cité retrouve sa place centrale, notamment avec la fondation du Panhellenion, une confédération religieuse et culturelle dont Athènes est le siège. Autre exemple : Alexandrie d'Égypte, fondée par Alexandre le Grand au début de son expédition, bénéficie également d'un statut exceptionnel, malgré le caractère turbulent de sa population à l'égard du pouvoir central. C'est le deuxième centre de l'hellénisme, du fait de l'existence de la fameuse bibliothèque, dont les membres sont non seulement des savants, mais peuvent aussi être nommés à titre honorifique parmi des militaires ou des citoyens qui ont bien servi l'Empire. Le tombeau d'Alexandre en fait aussi un haut lieu, puisque, pour les Romains, le conquérant est un précurseur de l'empire universel qu'ils sont en train de bâtir. En Asie Mineure, Antioche, Éphèse ou Pergame bénéficient d'investissements importants. À Pergame se trouve un sanctuaire thérapeutique du dieu Asclépios, autour duquel le médecin grec Galien

développe des soins, ce qui multiplie les voyages à but médical des Romains vers cette destination. On peut enfin citer le cas de Sparte, dont la légendaire austérité fascine Rome : vers 250 apr. J.-C., un amphithéâtre y est édifié pour accueillir des visiteurs venus de tout le monde romain. Ils assistent à la flagellation des jeunes gens sur l'autel d'Artémis Orthia, en laquelle ils croient retrouver la quintessence de l'esprit spartiate : la résistance à la douleur et le mépris de la mort.

Pourquoi Constantinople finit-elle par concurrencer Rome comme capitale de l'Empire ?

À partir du III^e siècle, certains empereurs se rapprochent du théâtre des opérations militaires sur les frontières de l'Empire pour faire face aux Barbares. D'autres capitales apparaissent, comme Thessalonique ou Nicomédie (aujourd'hui Izmit, en Turquie), choisie par Dioclétien. Trèves (aujourd'hui en Allemagne) est la résidence de Constantin avant qu'il ne fonde Constantinople. Milan et Ravenne ont également été capitales. Après 476, quand l'Empire byzantin finit par être l'unique Empire romain survivant, les Byzantins, qui sont des chrétiens, se définissent dans un premier temps comme des Romains, car pour eux les Grecs sont des païens polythéistes. Après le VIII^e siècle, on observe toutefois un regain d'intérêt pour la civilisation grecque à Byzance, et on y recopie des manuscrits grecs anciens. Du reste, l'éducation grecque, la *paideia* adoptée jadis par les Romains, perdure à Byzance, où elle permet la transmission d'une culture profane, notamment homérique.

Êtes-vous d'accord avec Paul Veyne, qui parlait d'empire « gréco-romain » ?

Cette expression est intéressante, car elle a permis de décroiser les études grecques et romaines. Cependant, elle suppose une résistance des Grecs aux Romains à travers la culture. Or, il semble plutôt que les élites grecques faisaient partie des meilleurs relais du pouvoir impérial. L'influence grecque à Rome s'apparente à une fusion progressive. D'ailleurs, dans le domaine de l'urbanisme, les Romains l'emportent sur les Grecs, comme



AKG-IMAGES / ERIC LESSING

on le voit à Éphèse ou à Antioche, en Asie Mineure. Les rues sont pavées, certains bâtiments sont issus des basiliques romaines (elles-mêmes inspirées, il est vrai, des portiques hellénistiques), il y a des latrines et des thermes. Les Grecs empruntent aussi aux Romains leur goût des combats de gladiateurs : on modifie le théâtre de Dionysos à Athènes, afin qu'il puisse accueillir ces spectacles. L'historien Kostas Vlassopoulos a parlé d'une première globalisation à l'époque hellénistique, une approche que l'on peut reprendre pour l'époque impériale. Progressivement se développa une civilisation qui engloba de plus en plus de peuples dans un imaginaire commun, dont la culture grecque constituait le substrat. Les Romains finirent ainsi par participer aux compétitions olympiques, tandis que se développaient dans la partie occidentale de l'Empire des concours « à la grecque », voués aux empereurs et à Rome. Il y eut même des concours à la grecque à Nîmes, connus par des inscriptions découvertes au XVIII^e siècle, lors de l'aménagement des jardins de la Fontaine : des textes rédigés en grec, et non en latin. ■

▲ LE SUCCÈS DES TROIS GRÂCES

Retrouvée à Pompéi, cette fresque du I^{er} siècle témoigne, comme beaucoup d'autres, du succès de motifs peints ou sculptés d'origine grecque. Ici, ce sont les Trois Grâces, dont la pose est devenue canonique. Musée archéologique national, Naples.

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Grèce hellénistique et romaine. D'Alexandre à Hadrien

C. Grandjean (dir.), Belin, 2024.

Rome et l'hellénisme.

III^e-I^{er} siècle av. J.-C.

D. Roman, Y. Roman, Ellipses, 2005.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CLAIRE L'HOËR,
JOURNALISTE
ET HISTORIENNE

LA PASSION DE L'ART

Dépassant la simple copie, les Romains s'emparent de l'art grec pour donner naissance à des œuvres originales.

« Je n'entends que trop de gens vanter et admirer les chefs-d'œuvre de Corinthe et d'Athènes, et se moquer des dieux d'argile qu'on voit devant nos temples. » Voici, selon Tite-Live (*Histoire romaine*, XXXIV, 4), ce qu'affirme Caton l'Ancien lors d'un discours resté célèbre pour sa défense du *mos maiorum*, l'austère tradition ancestrale romaine. Nous sommes en 195 av. J.-C., et Rome a déjà eu l'occasion de voir défiler en ses murs des chars de généraux vainqueurs portant en triomphe le butin pris aux cités grecques. N'en déplaise à Caton, les archéologues savent aujourd'hui que ces « dieux d'argile » dont il se revendique sont aussi d'influence grecque, par l'intermédiaire des Étrusques notamment. Mais quelque chose a changé, en ce début du II^e siècle av. J.-C., qui dépasse les phénomènes antérieurs : le contact avec la Grèce est désormais direct, par les yeux des armées qui ont admiré sur place ses trésors, et par l'arrivée massive d'œuvres qui envahissent les édifices publics et les riches demeures privées. L'« hellénisation » de Rome a changé d'échelle. Cependant, contrairement à une idée trop longtemps diffusée, il ne s'agit pas de l'assimilation sans nuance d'un art béatement admiré. Rome n'a pas copié la Grèce ; elle l'a « digérée » au cours d'un lent processus d'où émerge peu à peu, à la fin de la République et au début de l'Empire, un art romain singulier.

► UN MILITAIRE ROMAIN AU CORPS DE DIEU GREC

Voici une cohabitation pour le moins étonnante : une tête d'homme vieillissant surmonte un corps jeune et musclé, digne d'un dieu grec. Pourtant, ni ego mal placé, ni mauvais goût. Cette statue combine de manière intentionnelle le « nu héroïque », utilisé dans la représentation des dirigeants hellénistiques depuis Alexandre, et un portrait de tradition réaliste. Pour les Romains, en effet, corps et tête ne formaient pas un tout indissociable – n'oublions pas que c'est à Rome que naît le principe du buste. Le corps idéalisé à la mode grecque se substitue donc sans difficulté à la toge romaine pour créer ce modèle statuaire, écho de l'hellénisation de l'élite romaine, qui remporte un grand succès à la fin de la République.



Le « Général de Tivoli ». Statue en marbre grandeur nature, découverte à Tivoli (Italie). I^{er} siècle av. J.-C. Musée national romain, Rome.



Ara Pacis (autel de la Paix), 13-9 av. J.-C. Musée de l'Ara Pacis, Rome.

◀ UN CLASSICISME À LA GLOIRE D'AUGUSTE

À la fin du I^{er} siècle av. J.-C., l'empereur Auguste conçoit pour le Champ de Mars un vaste projet architectural, auquel appartient cet autel en marbre. Sa monumentalité et sa structure – l'autel proprement dit, accessible par des escaliers, est entouré d'un mur cloisonnant l'espace sacré – sont une référence incontestable au grand autel de Pergame, chef-d'œuvre de l'art hellénistique, tout comme la disposition du décor. C'est pourtant sur l'Ara Pacis que se déploie la forme la plus accomplie du classicisme augustéen, émancipé de l'art grec – tout comme se déploiera à Versailles le classicisme de Louis XIV, émancipé de l'art italien. S'y développent des motifs déjà connus dans l'art

grec, comme la frise d'acanthe en partie basse extérieure, mais dont la disposition élégante et rigoureuse reflète la politique de retour à l'ordre voulue par l'empereur. Enfin, sur les deux longs côtés extérieurs s'avance un cortège figurant la famille impériale et les principaux personnages de l'État. Si la procession évoque le souvenir de celle des Panathénées, sur le Parthénon d'Athènes, citoyens en toge et matrones célèbrent ici non plus une divinité, mais un homme : Auguste lui-même.

ÉMILIE FORMOSO,
JOURNALISTE

▼ LE MARCHÉ DE L'ART S'ENFLAMME

Cicéron a pu critiquer Verrès, ce gouverneur corrompu qui vola en Sicile de nombreuses œuvres d'art durant son mandat, l'orateur n'en était pas moins lui-même un collectionneur avide, capable d'envoyer son ami Atticus jusqu'en Grèce pour acquérir ce qu'il désirait. La richesse de Cicéron en fait un cas particulier, mais ce tableau d'Ettore Forti reflète, au-delà de son caractère pittoresque, la passion qui s'empara de Rome pour l'achat de toutes sortes d'œuvres. Une passion si forte que, lorsque les œuvres originales vinrent à manquer, des ateliers grecs produisirent des œuvres nouvelles et spécifiquement destinées au goût romain. Le tableau illustre également un autre aspect essentiel du contact de Rome avec l'art grec : des œuvres appartenant à différents styles et époques arrivent au même moment par le biais des butins et du marché de l'art. Face à ces œuvres hétéroclites qui s'offrent ensemble à leur regard, les Romains ont conçu un goût pour l'éclectisme, dont on trouve par exemple l'écho dans l'épave de Mahdia, navire grec échoué au large des côtes tunisiennes vers 80 av. J.-C., et dont la cargaison de sculptures de styles et de matériaux variés n'arriva jamais en Italie.



Chez l'antiquaire, par Ettore Forti, fin du XIX^e siècle.



L'empereur grec de cœur

HADRIEN

LE GRAECULUS

Hadrien est l'un des rares empereurs romains à avoir sillonné la quasi-totalité des territoires qu'il gouvernait. Cependant, une région a reçu ses faveurs particulières : le monde grec, qui connut sous son règne un regain de splendeur.

JEAN-MICHEL RODDAZ
HISTORIEN, SPÉCIALISTE DE LA ROME ANTIQUE

◀ UN SOUVERAIN PHILHELLÈNE

Cette statue figure Hadrien à la grecque, à demi-nu, avec un déhanché inspiré des œuvres des sculpteurs classiques. Il tient dans la main un globe, symbole de son pouvoir universel. Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.

L'empereur Hadrien (117-138 apr. J.-C.) est né le 24 janvier 76. Les origines lointaines de sa famille sont ibériques, plus précisément de la cité d'Italica, fondée par Scipion dans le sud de l'Espagne à la fin du II^e siècle av. J.-C.

Le jeune Publius Aelius Hadrianus reçut à Rome, sous la surveillance de son parent, l'empereur Trajan, une éducation tant intellectuelle que militaire, toute empreinte d'éclectisme et d'une recherche de l'universalité des connaissances, qui en firent un souverain dont les intérêts n'avaient pas de limites. Les sources insistent d'ailleurs sur l'insatiable curiosité de cet empereur, qui occupa une grande partie de son règne à parcourir l'Empire ; avec lui le voyage fut érigé en art de vivre autant que de gouverner. Lors

de ses voyages, l'empereur privilégia le monde oriental, et tout particulièrement la Grèce, où il multiplia les séjours.

Hadrien fut attiré par l'hellénisme dès son plus jeune âge, et son éducation fut notamment marquée par un rhéteur, Quintus Terentius Scaurus, l'un des maîtres des études grecques, qui lui en insuffla la passion ; cela valut très tôt à son élève le sobriquet quelque peu méprisant de *graeculus*, c'est-à-dire « le petit Grec ». Par la suite, épris de philosophie et fasciné par ce pays, il n'hésita pas lors de ses séjours à Athènes à engager des discussions serrées avec des intellectuels de tous bords, notamment avec certains des représentants de ce que l'orateur Philostrate d'Athènes appelle la seconde sophistique, ce courant littéraire qui connut alors une

grande fortune et qui invitait poètes, philosophes et rhéteurs à discourir sur les sujets les plus divers et les plus futiles, non point dans le langage de l'époque, mais dans le dialecte utilisé à l'époque classique. Les controverses nées de ces échanges ont rempli les chroniques, d'autant que le prince n'hésitait pas à imposer ses goûts et ses préférences, au demeurant parfois discutables.

À Athènes, Hadrien pouvait véritablement être un Grec : s'exprimer en grec, notamment lors de ses « dialogues » avec les philosophes, mais aussi vivre comme un Grec et se vêtir comme un Grec. Comme Auguste avant lui, il se fit initier aux mystères de Déméter, la déesse nourricière ; il se rendit pour cela en son temple d'Éleusis, situé sur la côte à une vingtaine de kilomètres d'Athènes, et centre d'un culte agraire rendu à la déesse depuis l'époque créto-mycénienne, puis de cérémonies d'initiation appelées mystères. Ces rites secrets de nature ésotérique duraient une semaine entière, avec bain rituel dans la mer et grande procession des initiés portant couronne de myrte et s'éclairant la nuit avec des torches. Le terme des cérémonies des mystères assurait à l'âme de l'initié le bonheur dans l'au-delà. L'initiation comportait plusieurs grades auxquels Hadrien accéda.

Athènes, objet de toute l'attention

Hadrien voulut surtout rendre son prestige à Athènes, qu'il traita comme une autre capitale de l'Empire. Il y fit plusieurs séjours, lors de ses différents voyages, d'abord en 112-113, lorsqu'il fut envoyé par Trajan, puis en 124-125, enfin en 131-132 ; et, chaque fois, il s'attarda longuement dans la cité de l'Attique. Il profita surtout de ces différentes visites pour donner une impulsion décisive à l'ambitieux programme urbanistique et architectural qui transforma la cité, et qui s'inscrit dans un projet cohérent et réfléchi. Celui-ci nous est connu par les textes, par des inscriptions, mais aussi par les vestiges archéologiques. Différents travaux d'entretien ou de réalisation furent lancés sous son règne sur l'agora romaine ou dans le théâtre de Dionysos, et un important aqueduc, dont le réservoir se trouvait sur les flancs du

Lycabette, fut entrepris pour n'être achevé qu'après sa mort.

Mais les réalisations les plus notables concernaient plus particulièrement deux secteurs de la ville. Au nord de l'Acropole, entre le portique (stoa) d'Attale et celui d'Auguste, il fit construire une basilique encore mal connue et, au nord-est de celle-ci, une importante bibliothèque sur une surface de 8 000 m² ; son plan reproduisait celui du forum de Vespasien à Rome, avec une cour centrale, entourée d'un quadriportique donnant accès de chaque côté à des exèdres, et, au fond, à un ensemble de salles qui devaient abriter livres et archives. Au sein de cet édifice luxueux devaient se mêler activités administratives et culturelles, mais aussi probablement cultuelles, dans la mesure où l'empereur y était certainement honoré.

Au sud-est de la cité, près de l'Ilissos, Hadrien entreprit la restauration de l'Olympiion. À proximité, un arc à deux niveaux, dit « porte d'Hadrien », marquait une limite spatiale entre une « ancienne Athènes », celle du fondateur mythique Thésée, et une « nouvelle Athènes », celle d'Hadrien, Hadriano-polis, qui demeura à l'état de projet. Pausanias, l'auteur d'une *Description de la Grèce*, lui attribue de nombreux monuments qui restent à identifier, sinon à découvrir. La cité tout entière se couvrit de statues de l'empereur, comme nulle part ailleurs, et jusqu'au Parthénon, où l'une d'elle côtoya celle d'Athéna, la déesse de la cité.

Hadrien promut aussi Athènes au rang de capitale du monde grec, susceptible de rassembler et de fédérer tous les Grecs. Avec la création, en 132, du Panhellenion, ligue destinée à réunir tous les quatre ans, pour célébrer les Panhellenia, les délégués des cités qui se réclamaient de l'hellénisme, et dont le siège était installé dans le téménos de l'Olympiion, Hadrien réaffirmait la primauté d'Athènes, civilisatrice et bienfaitrice de l'humanité. Par là même, il fédérait les Grecs pour mieux les attacher à l'Empire, et donc à sa personne ; l'idéal de liberté auquel ces communautés étaient très attachées se confondait avec l'affirmation de la figure centrale de l'empereur. Les activités de la nouvelle ligue se trouvaient centrées sur le culte impérial et son



AKG-IMAGES / RAINER HACKENBERG

▲ L'OLYMPIÉION EST ACHÉVÉ

La construction de ce temple dédié à Zeus olympien sur l'Acropole d'Athènes débuta au VI^e siècle av. J.-C., mais ne fut achevée que grâce à l'intervention d'Hadrien, en 131. Ci-dessus, vue des seules colonnes d'origine préservées.



UN ROMAN IMPÉRIAL

LA PUBLICATION des *Mémoires d'Hadrien* en 1951 connut un immense succès, mais c'est en visitant la Villa Hadriana de Tivoli, 27 ans plus tôt, que Marguerite Yourcenar eut l'idée d'écrire ce roman historique, qui devait lui valoir la célébrité et devenir un chef-d'œuvre de la littérature mondiale. Il s'agit d'une méditation adressée sous forme de lettre par l'empereur, au soir de sa vie, à son petit-fils adoptif, le futur empereur Marc Aurèle. L'autrice s'est livrée à un long travail d'érudition pour présenter à travers ce roman écrit dans un style dense le testament d'un prince soucieux de faire la narration de sa vie « pour trouver un sens à son existence et à sa mort ». L'ouvrage a été considéré depuis comme le modèle du roman historique, tout en invitant à réfléchir sur le rapport entre fiction et histoire.

principal corollaire, l'organisation de jeux et de concours sacrés, tous destinés à exalter la figure de l'empereur et à rappeler la fidélité des Grecs à l'Empire.

Mais Hadrien ne se contenta pas d'honorer la capitale de l'Attique. Ses bienfaits concernèrent l'ensemble du monde hellénophone ; il parcourut les provinces orientales de l'Empire, s'arrêtant dans les cités, parfois à plusieurs reprises, discutant des arts et des lettres, relevant temples et monuments, et fut salué en retour comme une véritable divinité. En Asie Mineure, à Cyzique, il restaura le temple ; il construisit un nouveau port à Trapezos et agrandit celui d'Éphèse, tout en accordant à la cité nombre de privilèges ; il restaura les villes d'Asie et de Bithynie, victimes d'un terrible tremblement de terre, et fonda partout en Asie Mineure plusieurs cités qui portèrent son nom. Il accorda aussi le droit d'émettre des monnaies à plus d'une dizaine de communautés, qui l'associèrent à cette occasion à leur divinité protectrice, comme Artémis à Éphèse ou Asclépios à Pergame.

Ses pérégrinations furent aussi l'occasion de visites sur les lieux d'histoire pour honorer les héros du monde hellénique et parfois restaurer leur tombe — celle d'Ajax à Troie, celle d'Alcibiade à Mélissé, celle d'Épaminondas, le général thébain, à Mantinée — ou remonter le colosse de Rhodes, merveille du monde laissée à l'abandon. Pour Hadrien, l'attrait de l'hellénisme passait par le souci de rendre à ces communautés chargées d'histoire leur grandeur passée. Mais ces marques de déférence étaient aussi la revendication de leur appartenance à ce monde qui était, aux yeux des Grecs, la seule référence littéraire, artistique et architecturale. ■

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

Hadrien

J. Schmidt, Perrin, 2014.

Hadrien, l'empereur virtuose

Y. Roman, Payot, 2008.

ROMAN

Mémoires d'Hadrien

M. Yourcenar, Folio, 2019.

Un dialogue par-delà les siècles

ROME À L'HEURE AMÉRICAINE

À bien y regarder, les liens de Rome avec la Grèce ne furent pas si éloignés de ceux noués par les États-Unis avec l'Europe. Une comparaison fructueuse, qui éclaire autant l'histoire antique que l'histoire contemporaine.

PHILIPPE FABRY
HISTORIEN

La Grèce antique et Rome, l'Europe moderne et l'Amérique partagent de nombreuses et profondes similitudes, s'agissant de leurs liens historiques et de l'évolution de leurs rapports au cours du temps.

Tout comme Rome est née en marge du monde hellénique et a tôt subi l'influence grecque — l'un de ses rois, Tarquin l'Ancien, était le fils d'un Grec, Démarate de Corinthe —, l'Amérique est un surgeon d'Europe. Tout comme Rome alla chercher en Grèce les principes de l'isonomie pour rédiger sa loi des Douze Tables, c'est en imitation du *Bill of Rights* britannique de 1688 qu'elle rédigea sa propre Déclaration des droits.

Très tôt, Grecs et Romains se reconnurent implicitement comme appartenant à une sorte de civilisation commune, par opposition aux Barbares qui composaient le reste du monde connu, sorte d'équivalent antique

de notre concept moderne d'Occident. Et cela en dépit de fréquents affrontements à mesure que la puissance romaine s'affirma et chercha à dominer seule l'espace italien, de la même manière que les États-Unis, de la guerre de 1812 à la guerre hispano-américaine de 1898, mirent en œuvre leur fameuse doctrine Monroe, visant à purger les Amériques de toute ingérence européenne.

Entre Grecs et Romains, le rapport de force historique acheva de s'inverser au début du II^e siècle av. J.-C. Déjà, depuis un siècle et demi, les grandes cités de la Grèce classique (Athènes, Sparte, Thèbes, Corinthe...) avaient perdu leur éclat au profit du royaume de Macédoine, hégémonique sur la péninsule hellénique dès le règne de Philippe II, père d'Alexandre le Grand. Mais à l'issue des deux premières guerres macédoniennes, les Romains refoulèrent le royaume de Macédoine hors d'une Grèce aussitôt déclarée libre par le



MGM / EVERETT / AURIMAGES

consul victorieux Flamininus, qui, plutôt que de réduire le pays en province, comme les Romains avaient fait partout ailleurs, en retira toutes les forces romaines, laissant aux Grecs leur indépendance ; attitude qui rappelle irrésistiblement le retrait américain d'Europe, par deux fois : après la libération du continent en 1945, puis avec la diminution quasi constante des effectifs américains sur le Vieux Continent après la dislocation de l'URSS.

Interventionnisme romain

À ce stade, l'ordre dominant en Grèce n'était plus celui des cités-États indépendantes, mais celui des ligues : étolienne, et surtout achéenne, cette confédération des nombreuses cités du nord du Péloponnèse qui, longtemps terrain de luttes d'influence entre les grandes cités de la Grèce classique, devinrent ensemble le moteur d'un nouveau projet d'unification du cœur historique du monde grec — de façon très similaire à notre construction européenne moderne, centrée sur l'espace rhénan et le Benelux, qui durant des siècles avaient

été la triple frontière des influences française, britannique et allemande.

Alliée de Rome contre les Macédoniens lors de la deuxième guerre macédonienne (200 à 197 av. J.-C.), la Ligue achéenne fut la principale bénéficiaire du reflux macédonien et du retrait romain, puisqu'elle étendit son contrôle à la quasi-totalité du Péloponnèse et à l'isthme de Corinthe ; tout comme, là encore, l'Union européenne profita du reflux de la puissance soviétique.

Mais la Macédoine humiliée n'avait pas renoncé à sa puissance perdue, et son nouveau roi, Persée, prépara sa revanche. En 172, étant impliqué dans un attentat contre un allié de Rome, celle-ci lui déclara la guerre, pour venir une nouvelle fois au secours de la Grèce. Mais les Grecs ne se montrèrent pas empressés de faire la guerre, préférant laisser les Romains les débarrasser de la menace macédonienne — pour laquelle certains prirent même parti. Il en résulta une guerre bien plus difficile que prévu pour les Romains, qui en conçurent une profonde méfiance pour leurs cousins d'outre-Adriatique. Dès lors, bien que Rome finît par triompher une nouvelle fois de la Macédoine, qui cette fois fut démembrée pour éviter tout nouveau retour de flamme impérialiste, un climat de défiance s'installa entre Grecs et Romains, et s'aggrava progressivement dans les décennies suivantes lorsque les Grecs, débarrassés de la menace macédonienne, commencèrent à trouver encombrante la tutelle romaine. Aussi, lorsque la cité de Sparte souhaita se détacher de la Ligue achéenne — un *Spexit*, en somme —, Rome prit-elle aussitôt son parti afin de conjurer le danger stratégique d'une Grèce unie... et écrasa militairement, en quelques mois, la Ligue achéenne, avant de la dissoudre et de transformer la Grèce en province, gouvernée par un proconsul romain, comme n'importe quelle contrée conquise. ■

▼ LE GOÛT DES PÉPLUMS

Photogramme tiré du film *Ben Hur* (1959), de William Wyler. L'impérialisme américain n'est pas sans évoquer celui de Rome, dont l'histoire fascine Hollywood depuis toujours.



Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

Histoire du siècle à venir.

Où va le monde selon les cycles des civilisations ?

P. Fabry, Éditions Jean-Cyrille Godefroy, 2015.

Rome. Du libéralisme au socialisme.

Leçon antique pour notre temps.

P. Fabry, Éditions Jean-Cyrille Godefroy, 2014.

UN REGARD PERÇANT

La plupart des gens qui ont approché Raspoutine soulignaient le caractère particulièrement frappant de son regard hypnotique. Photographie de 1916.

MARY EVANS / AGE FOTOSTOCK





RASPOUTINE

UNE MORT TÉNÉBREUSE

Que s'est-il exactement passé dans la nuit
du 16 au 17 décembre 1917 dans le palais Youssoupov,
à Petrograd ? Quelles raisons ont donc poussé un prince
et un grand-duc à comploter contre le guérisseur mystique,
puissant protégé du tsar, et à risquer leur honneur ?

HELEN RAPPAPORT

HISTORIENNE, SPÉCIALISTE DE LA RUSSIE RÉVOLUTIONNAIRE



ALAMY / ACI

▲ DANS L'INTIMITÉ IMPÉRIALE

Prise vers 1909 au palais, cette photographie montre Raspoutine en compagnie de la tsarine Alexandra, avec ses quatre filles et le petit Alexis, dont la nourrice, Maria Vishnyakova, souriante, est assise.

★ **NOTE :** LES DATES INDIQUÉES CORRESPONDENT AU CALENDRIER JULIEN EN VIGUEUR EN RUSSIE À L'ÉPOQUE DES ÉVÉNEMENTS, AVEC UN ÉCART DE 13 JOURS PAR RAPPORT AU CALENDRIER GRÉGORIEN ACTUEL.

La nuit du 16 au 17 décembre* 1916, dans l'un des palais les plus majestueux de Petrograd, un assassinat ébranle la noblesse tsariste, alors que la Russie s'achemine inexorablement vers la révolution. Ce crime est le point d'orgue d'une campagne orchestrée pour diaboliser tant la victime que les souverains impériaux. Plus d'un siècle après, le récit sensationnaliste de l'assassinat de Grigori Raspoutine, longtemps présenté à tort comme un moine fou, déforme encore la réalité de son lien étroit avec les derniers tsars de Russie, Nicolas et Alexandra Romanov.

Comment un humble paysan et ancien marchand de chevaux de Pokrovskoïe, un village perdu dans l'Ouest sibérien, à 2 500 km de la capitale russe, a-t-il réussi à gagner la confiance de l'une des familles royales les plus hermétiques, et à en devenir l'ami intime ?

Né en 1869, Raspoutine quitte son village en 1897, après une révélation mystique. Il séjourne pendant trois mois dans un monastère, mais sans jamais être ordonné prêtre, puis il vagabonde plusieurs années en Russie en quête d'une illumination, dans la grande tradition des moines itinérants russes. On le retrouve en 1905, installé comme guide spirituel et guérisseur dans la capitale russe, Saint-Petersbourg (renommée Petrograd en 1914), à une époque où les médecines alternatives et l'occultisme sont en vogue. Il a autour de lui une coterie d'adorateurs, principalement des femmes, des adeptes qui voient en

FINE ART / ALBUM



1905

CHRONOLOGIE

UN FAVORI IMPORTUN

Le couple impérial noue un lien étroit avec Raspoutine, un **paysan sibérien** à la réputation de mystique et de guérisseur.

Bijou impérial avec le portrait de Nicolas II et Alexandra. 1913.



D. BAYES / BRIDGEMAN / ACI

1912

Nicolas II et Alexandra sont reconnaissants à Raspoutine de soulager les crises de leur fils Alexis, qui souffre d'**hémophilie** et subit de graves hémorragies.



LA CRISE FAMILIALE DÉGÉNÈRE

DEUX FEMMES OFFENSÉES

En 1916, la famille impériale juge que l'ascendant de Raspoutine sur Alexandra, et par ricochet sur Nicolas II, est **néfaste pour le pays**. Le 3 décembre, la grande-duchesse Elizaveta Fiodorovna, sœur d'Alexandra, rend visite au couple impérial. « Je déclarai que Raspoutine menait la dynastie au désastre », raconta-t-elle, mais ils répondirent que « Raspoutine était un **grand homme de prière** et me demandèrent de ne plus aborder le sujet ». Puis elle leur demanda s'il était préférable qu'elle ne vienne plus les voir, et la tsarine s'exclama : « Exactement. » « Elle me chassa **comme si j'étais un chien** », relata Elizaveta à son amie, la princesse Zinaïda Youssoupova, également humiliée par Alexandra pour avoir blâmé Raspoutine en sa présence. Les deux femmes auraient approuvé l'assassinat : « Les méthodes pacifiques ne changeront rien », aurait dit Zinaïda à son fils, Félix Youssoupov, artisan de la mort de Raspoutine.

lui un homme de Dieu et le vénèrent comme tel. Cependant, des rumeurs concernant son comportement d'ivrogne et de prédateur sexuel commencent rapidement à circuler. Car Raspoutine mène une double vie : s'il se présente à ses admirateurs comme quelqu'un de sobre et de sage, prônant avec ferveur la pureté du corps et de l'esprit, il peut sombrer, loin des regards, dans une débauche irrépressible d'alcool et de sexe. Renvoyer en permanence l'image d'un saint était intenable, et Raspoutine était intimement déchiré entre des croyances religieuses profondes et une forte pulsion pour le péché.

▲ RÉTICENCES

La tsarine rejetait vigoureusement les critiques de la princesse Zinaïda Youssoupova (à gauche) et de la grande-duchesse Elizaveta Fiodorovna, sa propre sœur, à l'encontre de Raspoutine.

L'opinion publique russe commence à se méfier de Raspoutine lorsque, après avoir rencontré le tsar et la tsarine en 1905, il obtient une place importante grâce à sa capacité à soulager les crises et les hémorragies dont souffre leur fils hémophile, le tsarévitch Alexis. Or, Raspoutine ne peut s'empêcher de prodiguer des conseils politiques au couple impérial, se faisant ainsi rapidement des ennemis au sein de l'aristocratie et du gouvernement russes, au point que la tsarine elle-même ne peut protéger



Le seul monument dédié à Raspoutine se trouve à Tioumen, où il fut soigné après avoir été victime d'un attentat en 1914.

1915

Après le départ au front de Nicolas II, **l'influence** de Raspoutine auprès d'Alexandra ne cesse de grandir. L'idée qu'il contrôle le gouvernement et la tsarine se répand.

1916

Raspoutine est assassiné dans la nuit du 16 au 17 décembre. Le complot est ourdi par le prince **Félix Youssoupov** et le grand-duc **Dimitri Pavlovitch**, cousin du tsar, y participe.

1917

La tombe de Raspoutine est découverte après la révolution de février. Son cadavre est exhumé, puis **incinéré** à l'Institut polytechnique de Petrograd.

Nicolas II et Alexandra vivaient au palais Alexandre, à Tsarskoïe Selo, à 30 km de la capitale, Petrograd.



AGE FOTOSTOCK

▼ DES PANTINS AU POUVOIR

Cette caricature décorant une assiette en porcelaine met en scène Raspoutine comme le véritable souverain de Russie, manipulant Nicolas et son épouse comme des marionnettes.

son cher « père Grigori » de l'hostilité de sa propre famille : les Romanov méprisent Raspoutine, qu'ils considèrent comme un charlatan et un escroc.

En 1914, surmontant ses réticences dues à la crainte d'une effusion de sang, Nicolas II déclare la guerre à l'Allemagne. Raspoutine lui avait conseillé, ainsi qu'à Alexandra, de ne pas participer à la guerre, car il était convaincu que le pays en sortirait ruiné : « Un terrible danger de tourmente plane sur la Russie. Il n'y a pas de mots, juste une horreur indescriptible. » En 1915, confronté à des revers militaires, Nicolas II décide de prendre lui-même le commandement et part s'installer sur le front ; son épouse, née en Allemagne, se trouve de fait placée à la tête du pays.

Rumeurs sordides

Alexandra a de plus en plus souvent recours à Raspoutine pour des conseils non seulement personnels, mais aussi politiques. Les rumeurs commencent à se propager : la tsarine et le moine sont accusés de conspirer pour faire et défaire les ministres du gouvernement ; pis, ce serait des traîtres, des espions allemands s'employant à saper l'effort de guerre russe. Des accusations germent, selon



FINE-ART / ALBUM

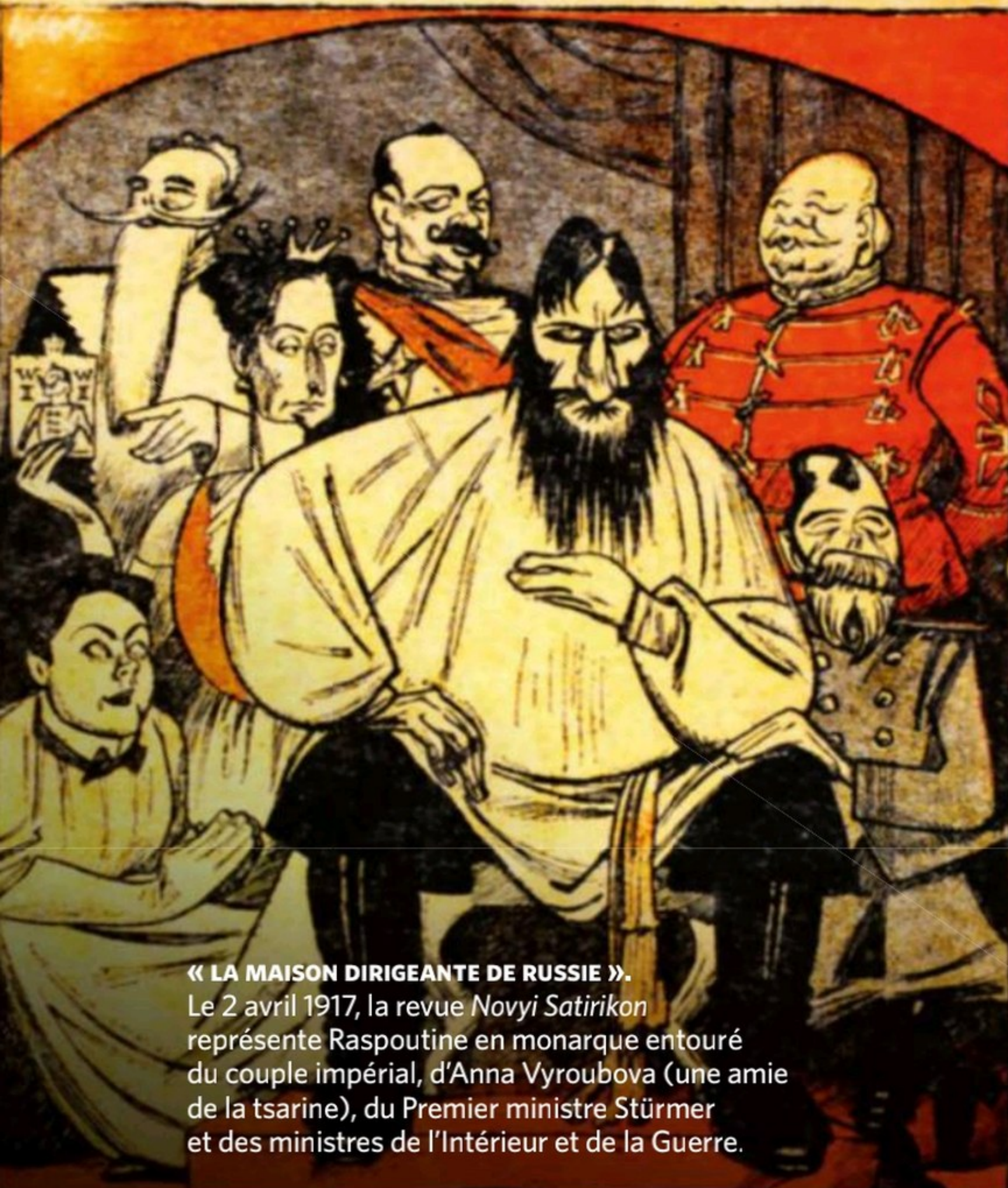


FOTOS: ACI

APRÈS LA RÉVOLUTION de février 1917 et la chute des tsars, de nombreuses caricatures sont publiées, comme les dessins ci-contre. Sur celui ci-dessus, Raspoutine est figuré en démon ivre, en compagnie de la tsarine Alexandra.

lesquelles Raspoutine et Alexandra seraient des « forces de l'ombre » œuvrant contre les intérêts nationaux russes. Ces rumeurs, bien qu'infondées, ont grandement contribué à la nécessité d'éliminer Raspoutine et d'envoyer Alexandra dans un monastère.

Pourtant, l'impératrice continue à passer toujours plus de temps en compagnie de Raspoutine, de sorte que les médisances à propos de leur relation enflent démesurément. Il est vrai que Raspoutine dispose d'un chauffeur particulier pour se rendre à Tsarskoïe Selo, au palais Alexandre, pour prier en privé avec la tsarine. Des rumeurs sordides commencent à courir sur la nature sexuelle du lien entre l'impératrice et le mystique, tandis que des images pornographiques à leur effigie circulent dans Petrograd. Chez les Romanov, on se préoccupe du discrédit que les agissements d'Alexandra peuvent entraîner pour la famille, et la crainte grandit également que l'immixtion de Raspoutine en politique, par l'intermédiaire de la tsarine, ne ruine la monarchie et le pays.



« LA MAISON DIRIGEANTE DE RUSSIE ».

Le 2 avril 1917, la revue *Novyi Satirikon* représente Raspoutine en monarque entouré du couple impérial, d'Anna Vyroubova (une amie de la tsarine), du Premier ministre Stürmer et des ministres de l'Intérieur et de la Guerre.



„Самодержавіе.”

CETTE CARICATURE ÉROTIQUE de Raspoutine et de la tsarine joue sur le mot russe *samoderzhaviye*, « autocratie », qui signifie littéralement « tenir dans ses propres mains » : le contrôle qu'exerce Raspoutine sur Alexandra ferait de lui le véritable dirigeant de la Russie.

LES « FORCES DE L'OMBRE »

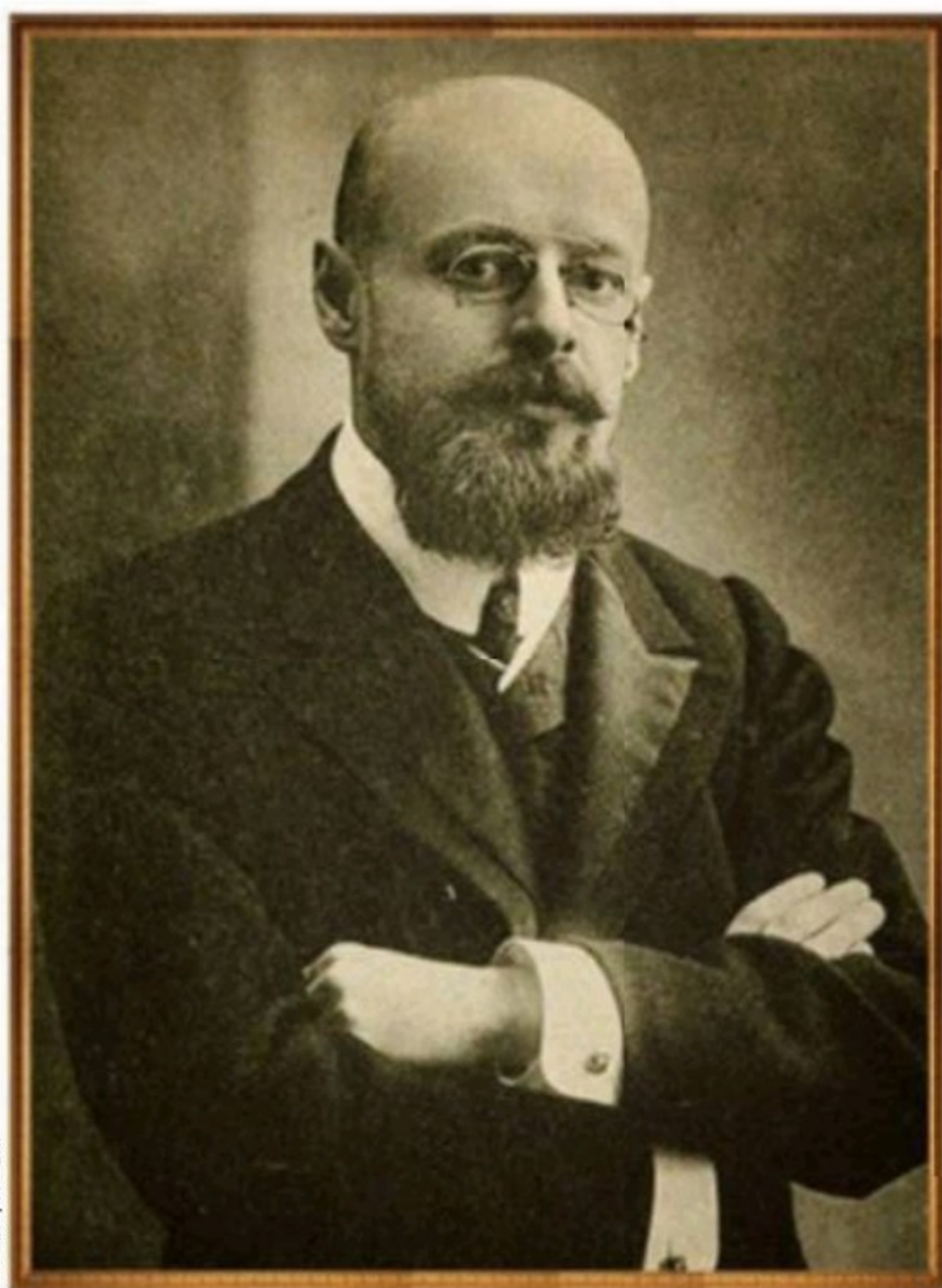
ANNA, L'AUTRE AMIE DU MOINE

La meilleure amie de l'impératrice Alexandra était **Anna Vyroubova**, de 12 ans sa cadette, aussi dévouée à la tsarine qu'à Raspoutine. Alexandra, isolée à Tsarskoïe Selo, loin d'une cour qui la rejette, **angoissée** par la mauvaise santé de son fils et en proie à des maux physiques et psychosomatiques (sciatique, migraines, douleurs dans le dos et dans la poitrine...), trouve en ces deux personnages un soutien pour gouverner le pays quand Nicolas II part au front en 1915. La nomination de ministres aussi incompetents que Khvostov ou Protopopov, tous deux à l'Intérieur, est due à **l'influence de Raspoutine** sur Alexandra, dont la confiance était renforcée par celle qu'Ana nourrissait elle-même pour le moine.



La tsarine Alexandra (à gauche) à côté de son amie, Anna Vyroubova.

GETTY IMAGES



◀ LE DÉPUTÉ EXTRÉMISTE

Pourichkevitch, député d'extrême droite, monarchiste et antisémite, voyait en Raspoutine une menace pour la Russie.

▶ L'ARISTOCRATE CONSPIRATEUR

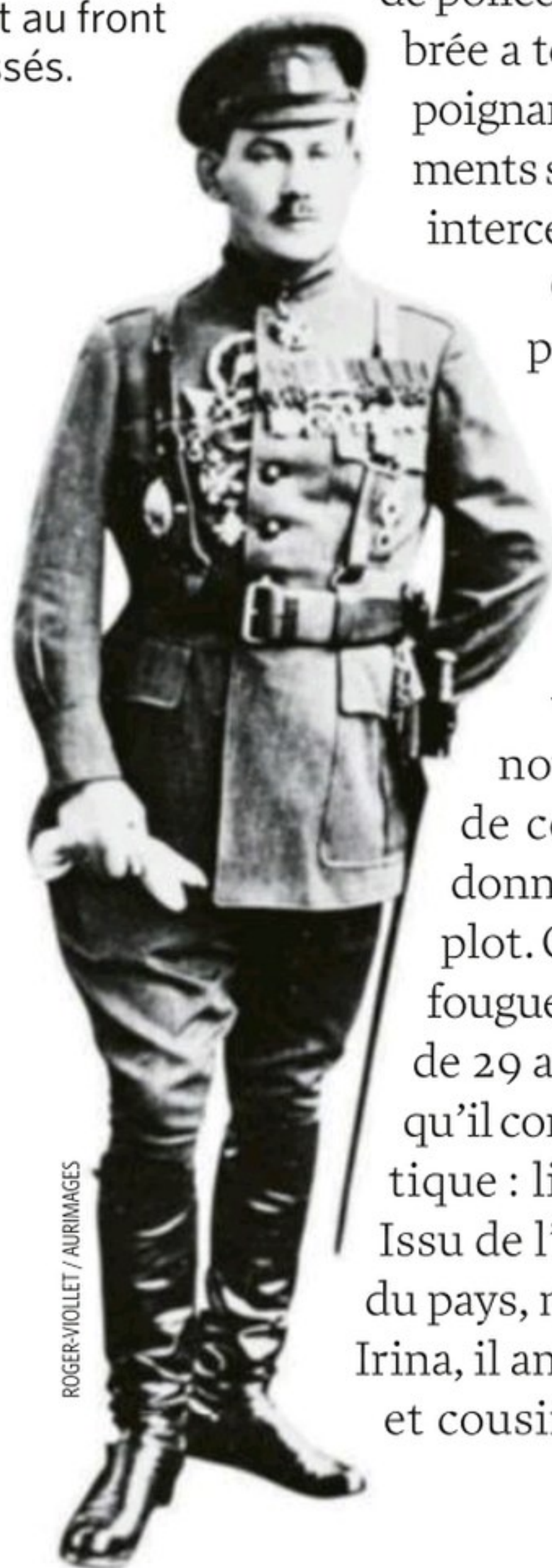
Félix Youssoupov pose aux côtés de son épouse, Irina, et de leur fille unique, également prénommée Irina, née en mars 1915.

▼ LE MÉDECIN POLONAIS

Le député Pourichkevitch associe à la conspiration Stanislas Lazovet, un médecin qui soignait au front les blessés.

Les appels pressants pour éloigner Raspoutine du cercle impérial se multiplient, quels que soient les moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. Le moine recevait depuis longtemps des menaces de mort, et il ne se déplace plus qu'escorté par des agents de police, après qu'une femme déséquilibrée a tenté de le tuer en juin 1914 en le poignardant au ventre. Tous ses mouvements sont surveillés, et son courrier est intercepté et lu.

Certains conspirent pour le tuer par strangulation ou par empoisonnement, mais personne ne réussit à l'approcher suffisamment en raison de cette surveillance constante. De sorte que les membres les plus vénérables de la famille Romanov, qui n'ont pas suffisamment de courage pour agir eux-mêmes, donnent leur accord tacite à un complot. C'est le prince Félix Youssoupov, fougueux jeune homme inexpérimenté de 29 ans, qui se charge de cette tâche, qu'il considère comme un devoir patriotique : libérer la Russie de Raspoutine. Issu de l'une des familles les plus riches du pays, marié avec la nièce de Nicolas II, Irina, il amadoue en octobre 1916 son ami et cousin du tsar, le grand-duc Dimitri



ROGER-VOLLET / AURIMAGES



ANG / ALBUM

Pavlovitch, âgé de 25 ans, pour qu'il s'implique dans l'assassinat. À la fin du mois de novembre, Vladimir Pourichkevitch, un député de la Douma qui s'était déjà montré critique à l'encontre de Raspoutine, se joint volontairement au complot. Deux autres collaborateurs les rejoignent : Sergueï Soukhotine, officier de la Garde impériale, et le médecin polonais Stanislas Lazovet, qui sera chargé d'administrer à Raspoutine le poison — des cristaux de cyanure de potassium — fourni par Youssoupov.

Des biscuits au cyanure

Le lieu choisi pour commettre l'assassinat est le vaste palais que possède la famille Youssoupov à Petrograd, près de la rivière Moïka. Le prince connaît Raspoutine, qu'il a parfois consulté au cours des semaines précédentes pour d'hypothétiques problèmes de santé. Son épouse, la séduisante princesse Irina, devrait constituer l'appât. Raspoutine est invité à rencontrer Irina au palais de la Moïka dans la nuit du 16 au 17 décembre, à une heure



LE RÔLE D'IRINA YOUSSEPOVA

L'APPÂT DU COMLOT

La famille de Félix Youssoupov haïssait Raspoutine : son père ne tolérait pas que l'on prononce ce nom en sa présence, et les critiques que Zinaïda, sa mère, adressaient au mystique avaient définitivement empoisonné sa relation avec l'impératrice Alexandra. Cela étant, Félix fit en sorte de gagner la confiance de Raspoutine, qui se rendit au palais des Youssoupov la nuit de l'assassinat ; Félix lui avait dit que son épouse, Irina, une **ravissante jeune femme de 21 ans** dont Raspoutine souhaitait faire la connaissance, serait présente. Félix a informé son épouse du complot en comptant sur sa collaboration. « Le plan est presque au point », écrit-il le 25 novembre, « il ne manque que la touche finale, et pour cela nous attendons ton arrivée [...] **Tu seras l'appât.** Comprends-tu ? Plus vite tu viendras, mieux ce sera. » Mais Irina reste en Crimée, où se trouve également Zinaïda, qui connaît les intentions de son fils et les approuve.

très tardive, afin de dissimuler la visite et de faire croire aux gardes de Raspoutine que ce dernier dort chez lui. Mais Irina, qui se trouve en Crimée dans la maison de campagne familiale, refuse de participer au complot.

Chez lui, la nuit même des événements, Raspoutine semble de bonne humeur, même si sa famille le trouve soucieux, comme s'il pressentait un danger. Dans le palais Youssoupov, les comploteurs ont préparé une salle à manger au sous-sol, qu'éclairent faiblement des lampes colorées et que réchauffe un feu crépitant dans la cheminée. La table est dressée avec un samovar pour le thé, des biscuits et les gâteaux dont Youssoupov sait qu'ils sont appréciés de son invité. Avant l'arrivée de Raspoutine, l'officier Soukhoutine a broyé en poudre les cristaux de cyanure de potassium, que le docteur Lazovert a saupoudré sur les gâteaux à la crème. Youssoupov a également fourni des ampoules de poison à Pavlovitch et à Pourichkevitch, pour qu'ils le versent au dernier moment dans le verre de vin de Raspoutine.

Peu après minuit, Youssoupov arrive en voiture devant le n° 64 de la rue Gorokhovaïa, où se trouve l'appartement de Raspoutine ; déguisé en chauffeur, Lazovert est au volant. Raspoutine a prévenu sa famille qu'il se rendrait en visite au palais Youssoupov dans la nuit, et il s'est apprêté pour l'occasion : il porte une chemise en soie bleu cyan offerte par la tsarine, un pantalon en satin et des bottes hautes vernies. Il s'est lavé et a peigné ses cheveux et, selon les termes de Youssoupov, il sent le savon bon marché.

Quand les trois hommes pénètrent dans le palais par une entrée latérale, Pavlovitch et Pourichkevitch, qui les attendaient, font jouer la chanson *Yankee Doodle* sur le phonographe de l'étage supérieur, où sont arrivées deux dames, afin de faire croire à Raspoutine qu'une fête est en cours. Ils lui annoncent également qu'Irina descendra au sous-sol pour le rencontrer.

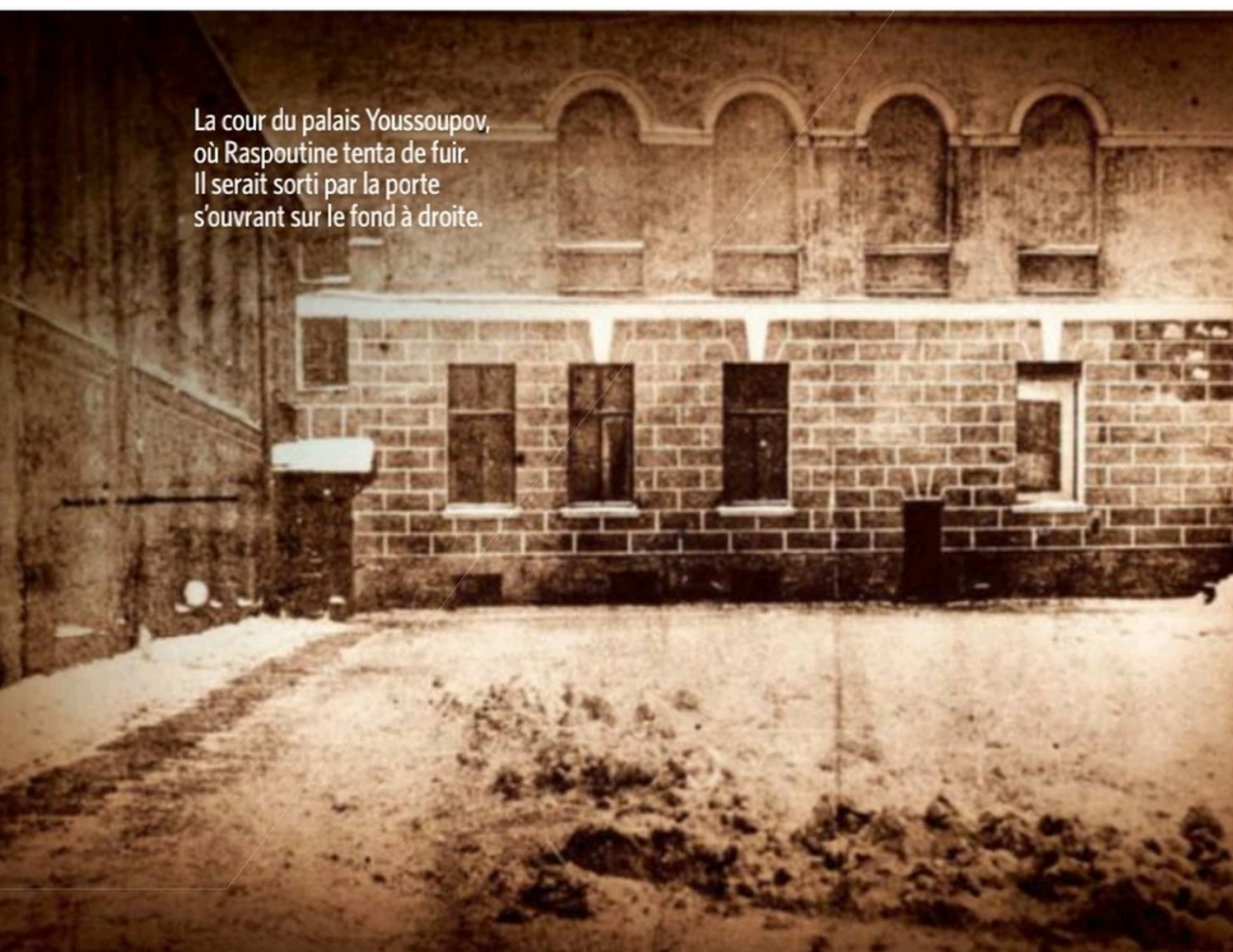
▼ UN ROMANOV EST IMPLIQUÉ

Le tsar avait une grande affection pour Dimitri Pavlovitch, dont la participation à l'assassinat de Raspoutine fut un coup dur pour le souverain.



ALBUM

La cour du palais Youssoupov, où Raspoutine tenta de fuir. Il serait sorti par la porte s'ouvrant sur le fond à droite.



BRIDGEMAN / AGF

▼ LES ARMES DU CRIME

Selon les récits des conjurés, Youssoupov aurait tiré sur Raspoutine avec un Browning, et Pourichkevitch avec un Savage. Ci-dessous, un pistolet semi-automatique Savage de 1907.



ALAMY / AGF

Youssoupov lui offre des gâteaux. Dans un premier temps, Raspoutine refuse, mais il finit par en accepter un par politesse. Puis un second. Rien ne se passe. Youssoupov ne comprend pas pourquoi le poison ne fait pas effet. Il persuade son invité de goûter un vin de Madère issu de ses propres vignobles de Crimée, après avoir discrètement versé le poison dans le verre. Raspoutine goûte le vin « en connaisseur » et en boit un second verre. Mais le poison reste toujours sans effet.

La situation dure ainsi un petit moment. Raspoutine insiste pour que Youssoupov lui joue de la guitare. Après avoir bu du thé, le moine somnole, et ses yeux se ferment ;

il se sent fatigué. Cependant, deux heures plus tard, le poison n'a toujours pas agi. Pendant ce temps, les complices de Youssoupov attendent et s'impatientent à l'étage. Fébrile, Youssoupov se résout à aller leur demander conseil, en leur expliquant que « le seul effet du poison a été de le faire roter et baver sans cesse ». Le trio en conclut qu'il n'y a pas d'autre solution que de tirer sur Raspoutine.

Youssoupov prend alors un Browning dans son secrétaire et retourne au sous-sol, où il constate que Raspoutine respire difficilement et se plaint de maux de tête et de brûlures d'estomac. Quand il se lève, Youssoupov lui

tire dessus et le blesse au flanc. Pavlovitch et Pourichkevitch se précipitent au sous-sol, où ils découvrent Raspoutine allongé sur le tapis en peau d'ours de la pièce. Le docteur Lazovet le déclare mort, et les comploteurs remontent à l'étage.

Une force surhumaine

Mais Youssoupov est inquiet, et il redescend jeter un coup d'œil au cadavre. Alors qu'il approche, Raspoutine ouvre brusquement les yeux, « des yeux verts de vipère me regardant avec une haine diabolique », écrira-il. Soudain, dans un effort surhumain, Raspoutine, la bouche écumante, se relève et se jette sur Youssoupov avec un rugissement de fauve, en tentant de le saisir à la gorge. En dépit du poison et du coup de pistolet reçu à la poitrine, il semble doté d'une force surhumaine, mais il retombe vite au sol sur le dos.

À ce stade, le récit de Youssoupov perd en crédibilité, en attribuant des pouvoirs démoniaques au blessé. Terrorisé et pris de nausées, le prince remonte les escaliers en



ANG / ALBUM



◀ UNE SCÈNE DE CRIME RAFFINÉE

En prévision de l'assassinat, Félix Youssoupov aménage cette pièce du sous-sol de son palais avec soin et fait préparer des mets appréciés de sa victime.

DERNIERS INSTANTS EN FAMILLE

EN ROUTE VERS LA MORT

Raspoutine vivait avec ses deux filles, Maria et Varvara, âgées respectivement de 18 et 16 ans. Ce 16 décembre, les jeunes filles sont inquiètes des **rumeurs de menaces** qui pèsent sur leur père. Quand elles le voient s'habiller pour sortir, elles tentent ingénument de l'en empêcher en cachant ses galoches. Youssoupov doit venir chercher Raspoutine après minuit, heure à laquelle les **policiers** qui gardent l'immeuble s'en vont jusqu'au lendemain matin. Raspoutine finit par trouver ses bottes et part, une **chaîne en or ornée d'une croix** au cou, et un bracelet en or et platine avec l'aigle bicéphale des Romanov, offert par l'impératrice, au poignet.



Raspoutine loge au n° 64 de la rue Gorokhovaïa. Sur cette photographie, l'une de ses admiratrices est assise à sa gauche. Près d'elle se tient Maria, la fille aînée de Raspoutine.

GETTY IMAGES



Des soldats russes sont assis sur la tombe de Raspoutine, vide après l'exhumation du cercueil en mars 1917.

BRIDGEMAN / ACI

▼ EFFACER TOUTES LES TRACES

Après la révolution de février 1917, le gouvernement provisoire ordonne l'incinération du corps de Raspoutine dans ce document daté du 11 mars, quelques jours après la découverte de la tombe.



GETTY IMAGES

courant pour demander de l'aide. Pourichkevitch prend le contrôle de la situation, sort son pistolet Savage et descend au sous-sol. Il découvre que Raspoutine, vacillant et agonisant, a réussi à s'enfuir par une porte latérale, qui donne sur la cour enneigée. Il tire et manque sa cible. Dans la rue, il tire de nouveau et le manque encore. En dépit de son état, Raspoutine a pu se traîner jusqu'à la porte de la cour. Mais Pourichkevitch tire une troisième fois, l'atteignant dans le dos. Un quatrième coup de feu touche Raspoutine au front.

Devant l'agitation inefficace du prince, Pavlovitch, Soukhotine et Lazovert se chargent de se débarrasser du corps, qu'ils enveloppent dans une toile et attachent avec des cordes. Ils le traînent jusqu'à la voiture de Pavlovitch, se rendent jusqu'au pont Petrovski, sur la Neva, et jettent le corps à travers la glace, avant de revenir au palais au petit jour.

Le récit de Youssoupov a constitué la source traditionnelle sur l'assassinat de Raspoutine durant plus d'un siècle, bien que de sérieuses réserves aient été émises quant à sa véracité, notamment à propos des gâteaux empoisonnés. En effet, peu de temps avant de mourir, le médecin Lazovert expliquait avoir hésité



GETTY IMAGES

et avoir remplacé le cyanure par une substance inoffensive. Plus récemment, il a été avancé qu'Oswald Rayner, un agent secret britannique résidant à Petrograd, aurait tiré le coup de feu fatal. Les Britanniques avaient de bonnes raisons d'en finir avec Raspoutine (ils le croyaient opposé à la guerre et craignaient que son influence sur le couple impérial incite la Russie à battre en retraite), et Youssoupov était ami avec Rayner depuis leurs études à l'université d'Oxford. Il est cependant extrêmement improbable que Rayner ait joué un rôle autre que celui de simple observateur, si tant est qu'il ait été présent cette nuit-là.

Une inhumation secrète

Les rumeurs concernant la disparition et l'assassinat probable de Raspoutine se répandent comme une traînée de poudre à Petrograd. La tsarine attend des nouvelles avec impatience, tandis que la police commence à enquêter. Le 19 décembre, on trouve le cadavre à proximité de l'île Krestovski, les mains gelées et levées



au-dessus de la tête en un geste lugubre d'autodéfense. Quand la nouvelle se diffuse, certains la fêtent dans les rues, d'autres prient ou allument des bougies au pied des icônes en signe de remerciement. Youssoupov et Pavlovitch deviennent des héros nationaux.

Pendant ce temps, le cadavre est transporté dans un fourgon de la Croix-Rouge réservé aux vétérans de l'armée. Vers 22 h, le docteur Dimitri Kossorotov réalise l'autopsie du corps encore gelé sur ordre direct de Nicolas II. Il déclare que Raspoutine porte les traces de trois impacts de balles provenant de plusieurs armes de calibres différents : une balle sur le flanc gauche de la poitrine, une autre dans le dos, et un coup mortel tiré à bout portant sur le front. Mais il ne trouve aucune trace de poison dans le corps, uniquement de l'alcool.

On raconte que la tsarine Alexandra aurait conservé comme un talisman la chemise en satin que portait Raspoutine. Le corps est remis à une religieuse, qui le lave et l'enveloppe dans un linceul, et place une icône de la famille impériale sur sa poitrine. Le

21 décembre, à minuit, le cercueil en zinc de Raspoutine est transféré à Tsarskoïe Selo ; il est enseveli secrètement, en présence du couple impérial et d'une poignée de participants, dans les fondations d'une nouvelle chapelle en cours de construction.

Mais Raspoutine ne repose pas en paix très longtemps. Quelques jours après le déclenchement de la révolution de février 1917, on découvre la tombe, et le cercueil est exhumé. Ne voulant pas que le cadavre devienne une relique, le nouveau gouvernement provisoire ordonne sa destruction. Le cercueil est emporté à l'Institut polytechnique de Petrograd, où il est brûlé dans la salle des chaudières. Pour l'opinion publique russe, qui éprouvait une haine viscérale pour Raspoutine, cette fin était appropriée : « Une mort de chien pour un chien. » ■

▲ REPÊCHÉ DANS LA GLACE

Photographie du corps gelé de Raspoutine, peu de temps après avoir été sorti de l'eau. Enveloppé dans une toile, le corps a été jeté dans le fleuve. Le tissu est encore enroulé autour des jambes et lié avec une corde.

Pour en
savoir
plus

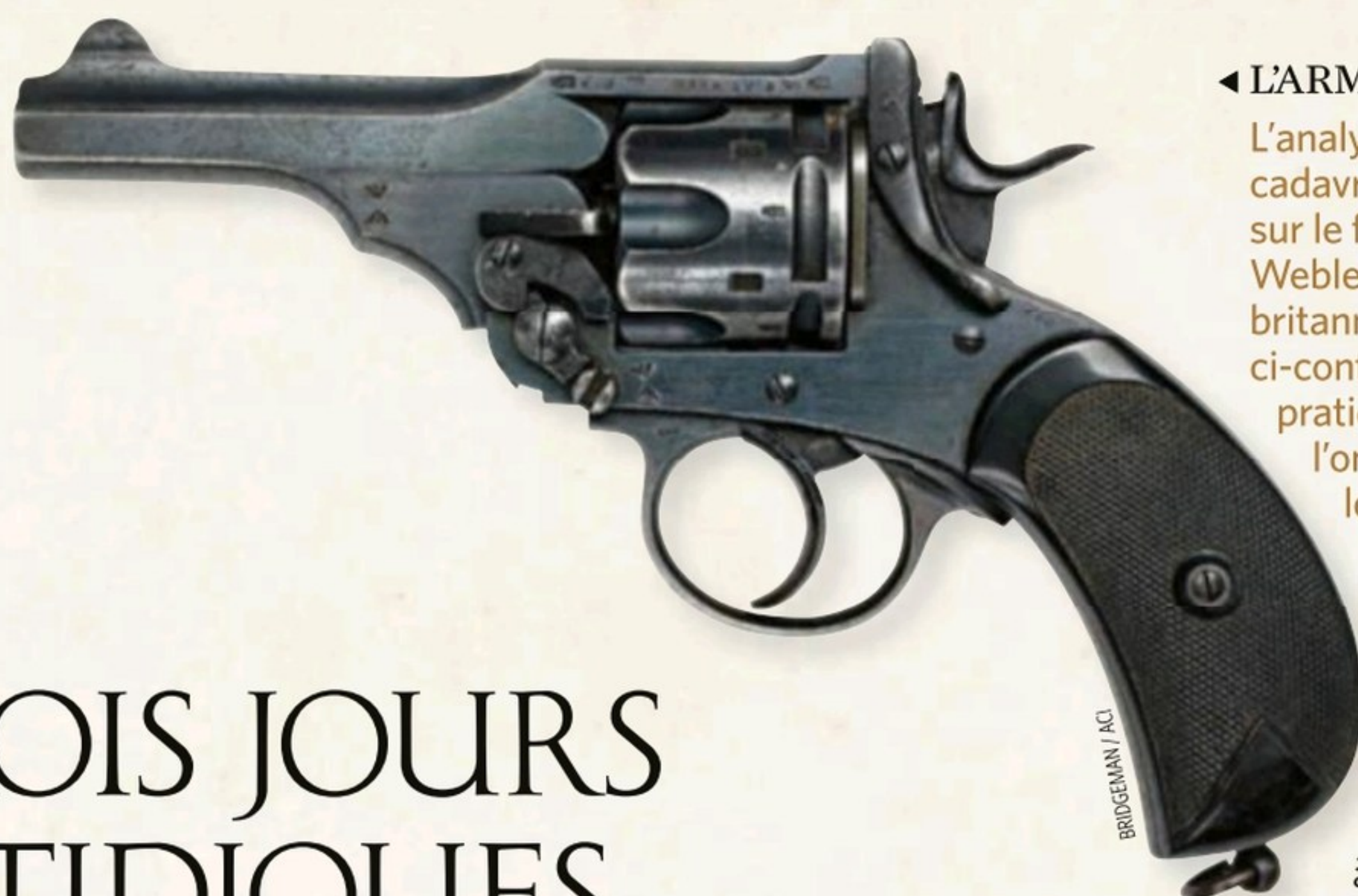
ESSAI
Raspoutine
A. Sumpf, Perrin, 2016

TROIS JOURS FATIDIQUES

Après avoir tué Raspoutine aux premières heures du samedi 17 décembre, ses assassins font preuve d'une étonnante maladresse lorsqu'il s'agit de dissimuler les preuves pouvant les incriminer.

Les comploteurs se débarrassent du cadavre en l'enveloppant dans une toile ligotée par une corde. Pourichkevitch, Pavlovitch, Lazovert et Soukhotine le hissent dans une voiture, traversent la ville jusqu'au pont Petrovski et le jettent dans un trou de la glace, mais en oubliant de

l'attacher à des poids et des chaînes pour entraîner le corps au fond de l'eau. Ils comptent sur le courant pour l'emporter jusqu'au golfe de Finlande. Puis ils s'aperçoivent que l'une des bottes de Raspoutine est tombée. Ils la lancent dans l'eau, mais elle reste coincée contre l'une des piles du pont.



◀ L'ARME FATALE ?

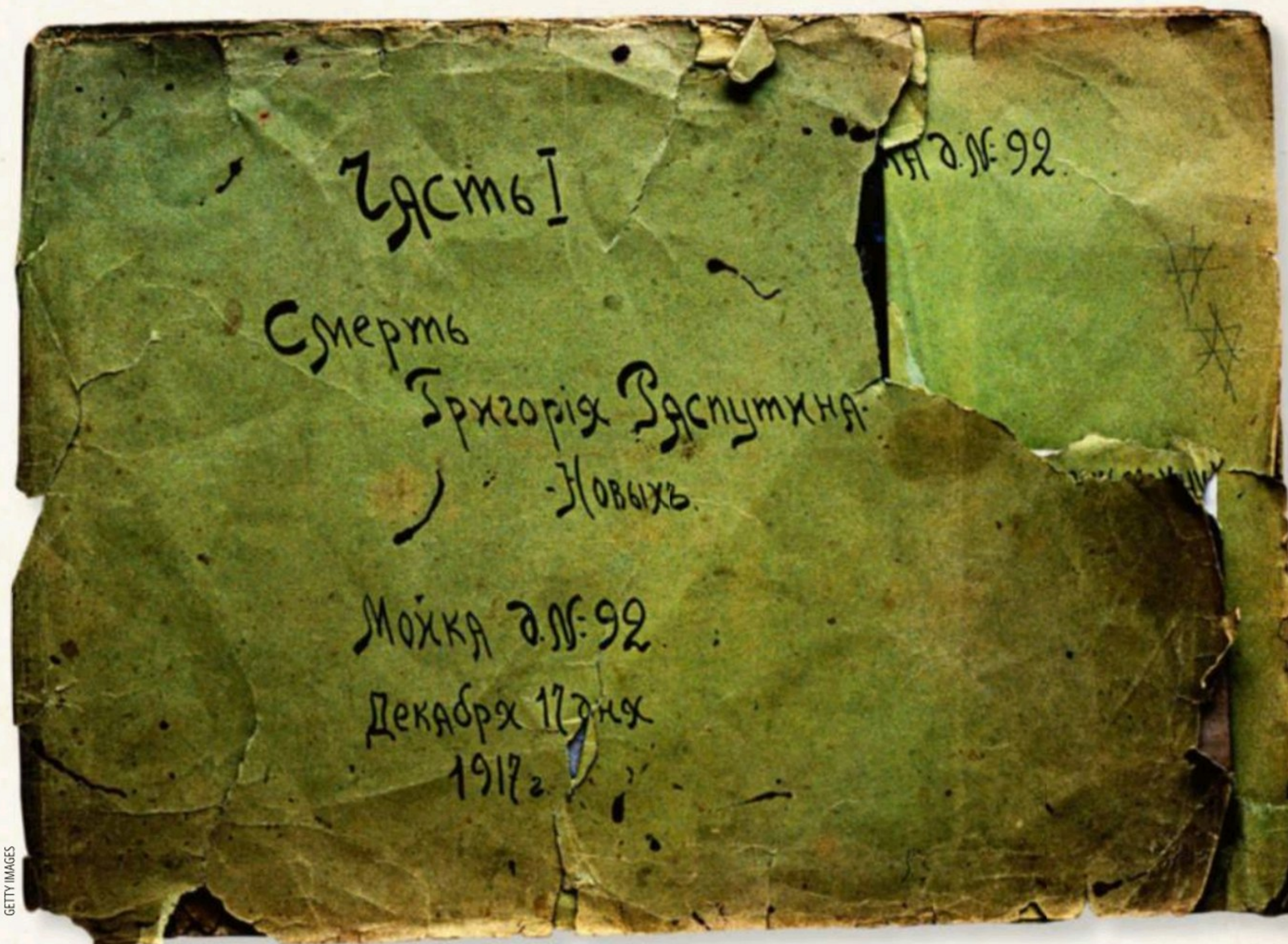
L'analyse des photographies du cadavre laisse supposer que le tir sur le front provenait d'un revolver Webley, utilisé par les militaires britanniques, comme celui ci-contre. Mais le légiste ayant pratiqué l'autopsie affirmait que l'on ne pouvait déterminer ni le calibre ni les armes utilisés.

Au retour, Pourichkevitch ne résiste pas à la tentation de s'adresser aux deux soldats de garde à l'entrée principale du palais en leur annonçant qu'il a tué Raspoutine. L'un des hommes l'embrasse, tandis que l'autre s'écrie : « Gloire à Dieu ! Cela aurait dû être fait il y a bien longtemps ! » Tous deux s'engagent à garder le silence, comme le leur demande Pourichkevitch.

Vers 4 h du matin, Stepan Vlasouk, un policier alerté par les coups de feu, se présente au palais. Youssoupov sort dans la cour, accompagné de son majordome Bouzhinsky, et tous deux déclarent n'avoir rien entendu. Le policier retourne à son poste, mais Bouzhinsky sort le chercher pour qu'il revienne au palais. Là, Pourichkevitch, qui se trouve avec Youssoupov, demande à Vlasouk s'il est un Russe loyal et un chrétien orthodoxe. Ce dernier ayant affirmé que oui, Pourichkevitch lui avoue

◀ TROIS BLESSURES

L'autopsie établit que Raspoutine a reçu trois balles. La première, tirée de face, lui perce l'estomac et le foie. Une deuxième balle, tirée dans le dos, détruit le rein droit. Puis, alors qu'il est à terre sur le dos, une troisième balle est tirée dans le front, comme le montre cette photo, à environ 20 cm de distance, laissant des résidus de poudre à l'entrée de l'orifice.



GETTY IMAGES

qu'ils ont tué Raspoutine et lui demande de n'en parler à personne. Mais, à peine revenu à son poste, Vlasyouk en informe ses supérieurs. La police est désormais au courant du crime.

Le corps du délit

Les enquêteurs se rendent au palais Youssouпов vers 9 h du matin et remarquent une trace de sang sur la neige dans la cour, mais ils n'ont pas le droit d'entrer. Ils prélèvent cependant un échantillon ; le laboratoire confirme qu'il s'agit de sang humain, contredisant ainsi l'idée qu'il s'agirait du sang d'un chien sur lequel aurait tiré Pavlovitch, comme le prétend Youssouпов.

La police se rend alors au palais du beau-père de Youssouпов, où ce

DES PREUVES PERDUES

Le résultat de l'autopsie réalisée par le docteur Dimitri Kossorotov a disparu. On en connaît cependant l'essentiel grâce à une interview du médecin publiée dans *Russkaïa Volia* en 1917. Les photos du corps de Raspoutine sont conservées dans ce dossier de l'enquête de police.

dernier s'est réfugié et affirme n'avoir pas vu Raspoutine. Plus tard, il déclare qu'il donnait une fête dans son palais et que Raspoutine l'avait appelé pour aller voir un spectacle tzigane, mais qu'il avait décliné l'invitation. Il ajoute que Pourichkevitch était ivre quand il affirmait que Raspoutine était mort. De son côté, Pourichkevitch monte dans un

train-hôpital à destination du front, se soustrayant ainsi à la justice. En revanche, quand Youssouпов tente lui aussi de prendre un train dans la nuit du dimanche pour retrouver sa famille en Crimée, il est arrêté et assigné à résidence sur ordre de la tsarine. Le même jour, les plongeurs de la police ont creusé la glace de la rivière à la recherche du corps, près du pont Petrovski, là où, le matin du 17 décembre, des ouvriers ont remarqué des traces de sang et découvert la botte. Le matin du 19 décembre, un bout de tissu gelé dépassant de la glace est aperçu à 200 m du pont. Les plongeurs cherchent le cadavre sous la glace et finissent par localiser le corps. Un grappin arrache Raspoutine à l'étreinte glaciale de la Neva. ■

DES ASSASSINS LAISSÉS EN LIBERTÉ

L'assassinat de Raspoutine aura peu de conséquences pour ses deux principaux auteurs, Félix Youssoupov et Dimitri Pavlovitch. Tous deux exilés après la révolution, ils mèneront une vie mondaine jusqu'à leur disparition.

L'officier Soukhotine se marie en 1921 avec Sofia, la petite-fille du romancier Léon Tolstoï, mais ils divorcent rapidement. En 1926, il tombe malade. Malgré le traitement médical dont il bénéficie à Paris grâce à Youssoupov, il décède peu de temps après. Le docteur Lazovert fuit la Russie et meurt en France. Quant à Pourichkevitch, il meurt du typhus en 1920, alors qu'il a rejoint les armées contre-révolutionnaires.

Mais les histoires les plus singulières sont incontestablement celles du grand-duc Dimitri Pavlovitch et du prince Youssoupov, les deux comploteurs principaux. Si Nicolas II les châtie rapidement, les sanctions sont légères. Félix Youssoupov est relégué dans l'une des maisons de campagne de sa famille, un châtimement hautement symbolique. Le tsar fait montre de plus de rigueur avec son cousin Dimitri, qu'il envoie à l'armée sur le front de Perse, en dépit des protestations vigoureuses de la famille Romanov. Ironie du sort, cette décision sauva probablement la vie de Dimitri, puisqu'il se trouve loin de Petrograd quand éclate la révolution

en février 1917, et que l'autocratie tsariste chute.

Le grand-duc et le prince

En 1918, Dimitri quitte la Perse et part à Londres, où sa tante lui remet les fonds provenant de la vente de son palais de Petrograd. Puis, en 1920, il suit sa sœur Maria quand elle quitte Londres pour s'installer à Paris. C'est dans la capitale française qu'il prête son visage à une marque de champagne (ses économies ont fondu) et devient l'amant de la légendaire couturière Coco Chanel. C'est elle qui le présente au parfumeur Ernest Beaux, futur créateur de Chanel N° 5, le parfum le plus célèbre de la créatrice.

Durant son exil, Dimitri s'immisce dans la politique russe et



▲ LA COUTURIÈRE ET L'ARISTOCRATE

Ci-dessus, Coco Chanel et Dimitri Pavlovitch durant leur liaison, au début des années 1920. Dimitri présente sa maîtresse au comte Sergueï Koutouzov, ancien gouverneur de Crimée, qu'elle engage comme chef de réception. La sœur de Dimitri, Maria, crée une entreprise de broderie travaillant aussi pour Chanel.

soutient la succession de son cousin Cyrille Vladimirovitch au trône de Russie. En 1926, il épouse Audrey Emery, héritière d'un multimillionnaire américain de Cincinnati, avec laquelle il a un fils. Mais le couple divorce en 1937, et le grand-duc retourne en France. Il meurt de tuberculose à Davos, en

LE PRIX DU CRIME ►

Félix Youssoupov et son épouse, Irina, prennent le thé dans le bureau de leur avocat en 1934, après avoir gagné le procès intenté contre les studios MGM pour le film *Raspoutine et l'impératrice*. Le couple regarde les photogrammes de la scène qui est l'objet de leur requête.





◀ ATTRACTION MORBIDE

Le film *Raspoutine et l'impératrice*, contre lequel Félix Youssoupov intente un procès, cumulait tous les clichés relatifs au mystique russe, présenté comme un être maléfique, dirigeant la Russie en coulisse et recourant à l'hypnose pour parvenir à ses fins.

intitulé *Raspoutine* (*Rasputin, Dämon der Frauen*) le pousse à intenter un procès contre les producteurs. Deux ans plus tard, il poursuit en diffamation la production américaine de la Metro-Goldwyn-Mayer, car, dans le film *Raspoutine et l'impératrice* mettant en scène les frères Barrymore, le mystique séduisait une princesse dénommée Natasha, un personnage clairement inspiré par Irina, l'épouse de Youssoupov. Le couple gagne le procès et reçoit 25 000 livres sterling, une somme colossale pour l'époque. C'est depuis ce procès que l'on peut lire au début de chaque film américain la fameuse mention : « Toute ressemblance avec des faits ou des

Suisse, en 1942. Il ne parlait jamais de son rôle dans l'assassinat, et fut horrifié quand Youssoupov révéla sa participation au crime. Comme il l'écrivait en 1920, cette mort resterait toujours « une tache sur sa conscience », car « un assassinat est un assassinat et le sera toujours ».

Contrairement à Dimitri, Youssoupov, qui s'installe à Paris avec

sa famille, ne manifestera jamais le moindre remords. Bien au contraire. Quand, en 1927, il commence à manquer d'argent en raison de son train de vie et de l'aide généreuse qu'il accorde à ses compatriotes exilés, il publie un livre, *La Fin de Raspoutine*, dans lequel il relate le crime. En 1932, le portrait qui est donné de lui dans le film allemand

personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite. » Youssoupov a moins de chance en 1965, lorsqu'il assigne CBS en justice à propos d'un programme de télévision consacré à l'assassinat de Raspoutine : le tribunal rejette sa requête. Il meurt à Paris en 1967. Irina disparaît trois ans plus tard, elle aussi à Paris. ■

Bestiaire du Moyen Âge

L'UNIVERS MERVEILLEUX
DU NATURALISME MÉDIÉVAL

Les bestiaires furent parmi les livres les plus populaires du Moyen Âge. Héritiers des traités naturalistes antiques, ils décrivaient des créatures familières ou fantastiques, protagonistes de récits à la vocation morale, qui firent le bonheur des enlumineurs et des sculpteurs.

MÓNICA WALKER VADILLO
DOCTEURE EN HISTOIRE DE L'ART



UNE FAUNE MERVEILLEUSE

Édifié au début du xvi^e siècle, le cloître du monastère des Hiéronymites, à Lisbonne, est orné d'un riche décor typique du style manuelin. Ci-contre un molosse est surmonté d'un dragon, dont on aperçoit la queue.

ALESSANDRO CRISTIANO / AGE FOTOSTOCK



Miniature représentant un pélican se blessant pour nourrir ses petits avec son sang.
XIII^e siècle. British Library, Londres.

UNE COPIE CAROLINGIENNE

Ce folio, issu du *Codex Bongarsianus* (une traduction latine du *Physiologos* sans doute copiée à Reims vers 830), montre une panthère entourée d'animaux. Il s'agit de la plus ancienne version illustrée connue du *Physiologos*.
Burgerbibliothek, Berne.

AURIMAGES

Au II^e ou III^e siècle apr. J.-C., un auteur anonyme compose à Alexandrie un livre intitulé *Physiologos* (le « naturaliste » en grec ancien). L'œuvre, qui a très vite fait l'objet de nombreuses copies, comprend 48 ou 49 chapitres. Chacun d'entre eux est dédié à un animal et inclut un dessin de ce dernier, une description de ses caractéristiques et, enfin, une anecdote plus ou moins imaginaire sur son comportement. Par exemple, il est dit que les lionceaux naissent morts et sont veillés par leur mère jusqu'à l'arrivée du lion, le roi des animaux, qui souffle sur leur visage pour les ramener à la vie. Ces

histoires donnent lieu à une interprétation allégorique chrétienne, car l'auteur du *Physiologos* est un adepte de cette religion. Le lionceau réanimé devient ainsi un symbole de la résurrection du Christ.

Alors que le lion incarne une valeur positive, il existe des animaux qui sont associés à des dangers et des menaces. Le *Physiologos* affirme ainsi à propos du hérisson qu'il grimpe sur la vigne, la secoue pour faire tomber les grains de raisin, puis les fixe sur ses piquants pour les ramener à ses petits. Selon cet ouvrage, l'histoire sert à mettre en garde les hommes contre ce qui pourrait s'attaquer à leur vigne, c'est-à-dire à la

pureté de leur âme. « Toi aussi, chrétien, reste près du rameau spirituel de la vigne de vérité [...] et ne laisse pas le hérisson, l'esprit du mal, grimper jusque dans ton cœur, c'est-à-dire les puissances adverses, car sinon il te laissera privé de tout, comme le rameau, et n'ayant plus en toi la moindre brindille. »

Comme on le voit dans ces exemples, l'intention de l'auteur du *Physiologos* est d'utiliser le monde animal comme un miroir moral où se reflètent les passions, les vices et les vertus de l'être humain, tout en enseignant la doctrine du christianisme naissant. Tout cela se fonde sur la conviction que Dieu a créé les animaux au commencement des temps pour qu'ils soient une source d'enseignement pour l'humanité.

Durant les IV^e et V^e siècles, le texte grec du *Physiologos* est traduit en latin et dans différentes langues orientales. Puis il est enrichi à partir d'autres œuvres, telles que les *Étymologies* d'Isidore de Séville, l'*Hexaéméron* d'Ambroise de Milan, et quelques textes classiques sur le monde naturel, comme ceux d'Aristote, d'Hérodote ou de Pline l'Ancien notamment. Au Moyen Âge, le livre est diffusé dans tous les pays d'Occident sous le nom de *Liber Bestiarium* ou *Bestiaire*. Entre le XIII^e et le XIV^e siècle, il est traduit dans les différentes langues vernaculaires. La plupart des versions sont généralement illustrées avec des miniatures, parfois de grande finesse, représentant les différents animaux.

LA CRÉATION DES ANIMAUX ►

Sur ce folio du *Bestiaire d'Ashmole*, manuscrit du premier quart du XIII^e siècle, Dieu donne vie à tous les animaux de la Création, selon le récit biblique de la Genèse. Bibliothèque Bodléienne, Oxford.

herodi: diaboli sic ut & die uel pili. & incant
eifamcorum. Captenobis uulpes exterminari
resuineam d'equa uinea dauid dixit.



DE ANIMALE QUIDICI PANHER
Propheta sic dicit factus sum sicut panther in domo
effrem. Physiologus sic testificat de panthero quod talis
est naturae ut omnium animalium sit amicus
Inimicus autem est draconis. Varium enim aspectus
habet sicut ionia ioseph & cum & totus varius est.
Tactur enim animal & mansuetus ualde. Si uero
manducauerit & tactus fuerit dormit in sua spe
lunca & cetera die exurgit de somno & cum hunc re
xit de locustis & foris exierit uociferat uocem magna.



Exit
 quoq;
 deus,
 prod
 ucat
 t̃raaia
 iuen
 tem
 inge
 nere

suo. iumenta ⁊ reptalia ⁊ bestias t̃re. secundum
 species suas. factumq; est ita. Et fecit deus bestias
 terre iuxta species suas ⁊ iumenta. ⁊ omne repti
 le t̃re ingenie suo ; ~~~

Les artistes, qui n'ont jamais vu de leurs yeux les animaux habitant les terres lointaines d'Afrique ou d'Asie, s'inspirent de descriptions littéraires ou d'illustrations déjà existantes.

Parallèlement, les images des bestiaires manuscrits se transportent sur d'autres supports artistiques, comme les façades des églises et des cathédrales et les chapiteaux des cloîtres monastiques. On retrouve même des motifs du bestiaire dans les résidences laïques et les palais. Le plafond de deux pièces d'une maison du XIII^e siècle à Metz est décoré avec un bestiaire complet, qui peut encore être admiré de nos jours au musée de la Cour d'Or.

Même si le bestiaire n'est jamais devenu un traité zoologique au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il reflète les connaissances accumulées sur le monde animal à cette époque. De nombreux animaux représentés font partie de la réalité quotidienne des gens du Moyen Âge. Ainsi, les entrées sur les chevaux ou les chiens sont les plus fournies, avec des histoires évoquant par exemple l'intelligence des chevaux d'Alexandre le Grand ou de Jules César, qui ne permettaient à personne d'autres que leur maître de les monter, ou celle sur la loyauté du chien du roi Lysimaque de Thrace, qui s'est immolé sur le bûcher funéraire de son maître. Certains chapitres sont également consacrés aux animaux sauvages courants de l'Europe médiévale, tels le loup ou le renard.

Fourmilion et licorne

Des animaux exotiques figurent également dans les bestiaires, à l'image des lions, des éléphants, des singes ou des autruches, qui se rencontrent uniquement sous les latitudes lointaines d'Afrique ou d'Asie. Comme les artistes ne les ont jamais vus directement, leurs représentations s'appuient sur les descriptions littéraires ou sont de simples copies d'illustrations déjà existantes.

Enfin, un grand nombre de créatures purement fantastiques, d'animaux ou de monstres vivant prétendument sur des terres lointaines et dont l'existence était attestée par des auteurs antiques ou par la Bible, sont présents dans les bestiaires. Un exemple est le fourmilion (mermecolion), un animal dont on

croyait qu'il était le résultat de l'accouplement entre un lion et une fourmi. Il s'agit en réalité d'une mauvaise traduction grecque (*murmekoleon*) du mot hébreu *layish* (« lion »), tel qu'il apparaît dans la Septante (Job, IV 11). La figure de la licorne, une sorte de capridé pourvu d'une corne sur le front que l'on pouvait capturer uniquement en utilisant une vierge comme appât, provient également de la Bible – notamment du psaume 92, 11 « Tu élèves ma corne comme celle d'une licorne », lui aussi mal traduit de l'hébreu (*re'em*, une sorte de buffle) en grec (*monokeros*) puis en latin (*unicornis*). D'autres animaux fantastiques du bestiaire proviennent de la tradition classique, comme les sirènes (des créatures hybrides de femmes à la queue de poisson ou au corps d'oiseau) ou le phénix (un oiseau qui, arrivé à un certain âge, construit un nid d'aromates où il s'immole, et qui renaît de ses cendres au troisième jour).

De notre point de vue, tous ces animaux sont de purs produits de l'imagination. Or, il faut tenir compte du fait que les connaissances de l'Europe médiévale sur la faune africaine ou asiatique reposaient sur des références littéraires, et non sur l'observation directe. En outre, mettre en doute la réalité ou non d'un animal ne faisait pas partie de la démarche intellectuelle des lecteurs de bestiaires médiévaux. Le bestiaire n'est pas une œuvre zoologique et n'a jamais eu l'intention de l'être. Réels ou imaginaires, avec une morale ou non, ces animaux représentent le pouvoir créatif de Dieu au commencement des temps et font partie du grand livre de la nature conçu pour instruire l'humanité de ses vérités. ■

Pour
en
savoir
plus

TEXTE
Physiologos. Le bestiaire des bestiaires
Anonyme, Éditions Jérôme Millon, 2004.

ESSAI
Bestiaires du Moyen Âge
M. Pastoreau, Points, 2020.

La porte de la chapelle basse du château de Tirolo (Haut-Adige, Italie) est ornée d'animaux fantastiques du bestiaire médiéval sculptés dans la pierre. XIII^e siècle.





Un phénix renaît de ses cendres, sur une miniature d'un manuscrit conservé à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford.

Des oiseaux fantastiques

Le phénix, qui renaît de ses cendres après s'être immolé dans un feu purificateur, le redoutable basilic ou le caladrius, qui se pose sur les palais des rois, sont quelques-uns des oiseaux étranges ornant les pages des bestiaires médiévaux.





◀ LE CALADRIUS

Cet oiseau immaculé vivait prétendument dans les palais royaux, car le caladrius possède un don précieux : lorsqu'il se trouve en présence d'un malade, il peut soit le regarder – ce qui assure la guérison du malade –, soit détourner le regard – ce qui signifie que le malade mourra. Le caladrius a donc le pouvoir de guérir en absorbant la maladie, puis en volant vers le Soleil afin de se purifier. Il symbolise ainsi le Christ, qui s'écarte des pécheurs qui ne se repentent pas, et qui sauve ceux qui ont placé leur foi en lui.

◀ Un caladrius regarde fixement un malade. Miniature d'un bestiaire du XIII^e siècle. *British Library, Londres.*

◀ LE BASILIC

Le basilic est une créature née d'un œuf incubé par un crapaud. Dans les bestiaires, il est généralement décrit comme un serpent avec une crête, ou comme un coq avec une queue de serpent dont la crête dentelée rappelle une couronne. Son nom vient du grec *basileus*, « roi », raison pour laquelle il est considéré comme le roi des serpents. Son regard comme son souffle sont mortels, à moins qu'ils ne soient interceptés par un miroir, qui lui renvoie son venin. Ce dernier récit évoque le Christ qui a évité le regard venimeux du roi des démons, Satan, en s'incarnant dans la Vierge Marie, dont la pureté agit comme un miroir.

◀ Bestiaire du XIII^e siècle, où est représenté le basilic. *British Library, Londres.*



▲ Le terrible griffon, autre oiseau fantastique mi-aigle mi-lion, dévore un homme sur une miniature tirée d'une copie du manuscrit *Liber Floridus*, de Lambert de Saint-Omer. École flamande. 1448. *Musée Condé, Chantilly.*

La leucrote ►
est figurée dans
un bestiaire du
XIII^e siècle conservé
à la British Library,
à Londres.



BRIDGEMAN / ACI

▲ LA LEUCROTE

Cet animal effrayant, originaire d'Inde, est aussi connu sous le nom de lucrote et de crocotta. Selon les bestiaires, c'est l'une des bêtes les plus rapides que l'on connaisse : grande comme un âne, elle est pourvue d'une tête de cheval, d'un buste de lion et de pattes de cerf aux sabots fendus. Certaines sources indiquent qu'elle serait le résultat de l'accouplement d'une lionne et d'une hyène. Elle possède une bouche extrêmement large, fendue d'une oreille à l'autre, et où les dents sont remplacées par des os acérés. Les récits racontent que la leucrote peut émettre des sons ressemblant au langage des hommes, afin de les attirer pour les dévorer, ce qui en fait un animal redoutable et mortel.

LE BONNACON ►

Certains bestiaires expliquent qu'il existe en Asie une créature appelée bonnacou, présentant une tête et un corps de taureau, la crinière d'un cheval et des cornes tournées vers l'intérieur. Comme celles-ci sont inutiles pour se défendre, la nature lui a fourni une alternative : lorsqu'il fuit, ses excréments et ses gaz produisent une odeur répugnante, et leur chaleur brûle tout ce qui les touche sur une grande distance. Grâce à ces excréments explosifs, le bonnacou peut maintenir à distance tous ses poursuivants. Lorsque les récits sont accompagnés d'une morale, ils rappellent au lecteur que Dieu procure au chrétien différentes manières de défendre la foi, au-delà des solutions évidentes.

Des cervidés fabuleux

Pour les personnes du Moyen Âge, l'Asie est le foyer d'animaux aux caractéristiques étranges tels que la leucrote, le bonnacon ou la licorne. Ces êtres sont représentés à profusion dans les bestiaires médiévaux.



◀ Chasse à la licorne, identifiable grâce à la longue corne sur son front. Bibliothèque Bodléienne, Oxford.

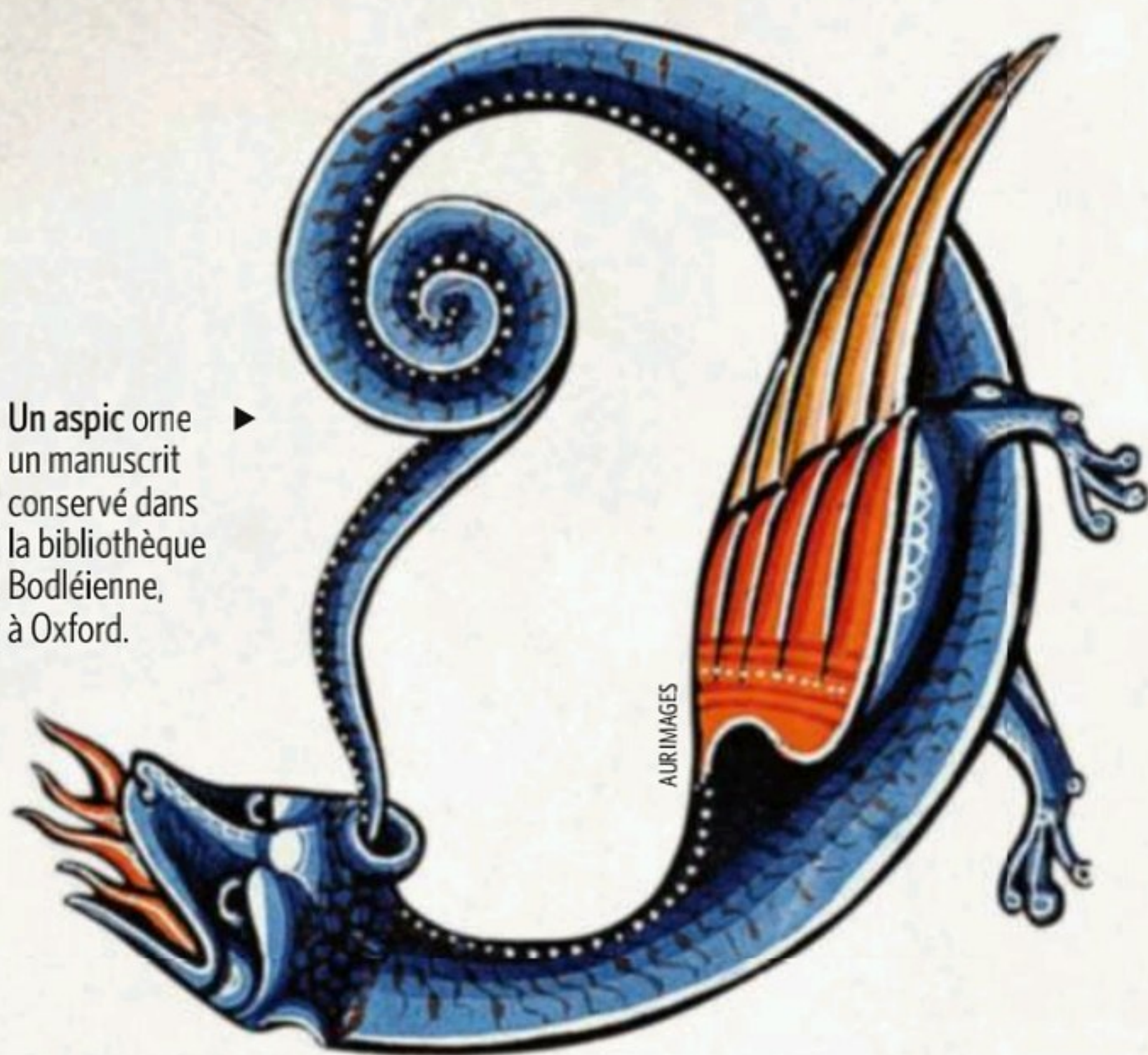
▼ Un bonnacon est transpercé par une lance. Bibliothèque Bodléienne, Oxford.

fularum modo clauditur.



H asia animal nascitur qd bonnacon dr.

Un aspic orne
un manuscrit
conservé dans
la bibliothèque
Bodléienne,
à Oxford.



AURIMAGES

Dragons & reptiles

Les serpents et les dragons ont envahi
l'imaginaire collectif chrétien comme
des représentations du mal et du démon.
Quelques-uns de ces êtres fantastiques
sont représentés dans ces pages,
à l'image de l'amphisbène, qui combine
les propriétés des deux reptiles.



Un dragon ►
se cache derrière
ce peridexion,
un arbre mythique
d'Inde. Bestiaire
du XIII^e siècle. *British
Library, Londres.*

BRITISH LIBRARY / ALBUM

▲ Un amphisbène
dans un bestiaire
anglais du XIII^e siècle.





Un amphispène
en train de se mordre
la queue, dans un
bestiaire de la New York
Public Library.



▲ Représentation typique
d'un dragon avec des
ailes et crachant du feu
par sa gueule. Bestiaire
du XIII^e siècle. *British
Library, Londres.*

◀ L'AMPHISBÈNE

L'amphispène est un serpent à deux têtes, l'une à sa place ordinaire et l'autre à l'extrémité de sa queue. Pour certains auteurs antiques, comme Pline l'Ancien, cette double tête s'explique « comme si ce n'était pas assez d'une seule gueule pour répandre le venin ». L'amphispène avance en faisant des cercles avec chaque tête tirant à son extrémité – son nom signifie en grec ancien « qui marche dans les deux sens ». Il est habituellement représenté avec une tête plus grande que l'autre et qui se mord la queue. C'est au Moyen Âge qu'il est pourvu de deux pattes de volatile.



Une sirène entraîne un homme à la mer, tandis qu'un centaure tire à l'arc. Bestiaire du XIII^e siècle. British Library, Londres.



BRITISH LIBRARY / AURIMAGES

De sirenis et onocentauris ita dicit ysaïas propheta. Sirene et demonia saltabunt in domibus eorum. cuius figuram phisiologus ita differuit. Sirene inquit animalia sunt mortifera. que a capite usque ad umbilicum figuram humanam habent. Extrema pars usque ad



AURIMAGES

Deux créatures fantastiques, mi-animales mi-humaines, illustrent l'une des pages d'un bestiaire de la British Library (Londres).

Mi-animaux mi-humains

Parmi les créatures hybrides qui peuplent les bestiaires médiévaux se trouvent notamment la manticore, la sirène et le centaure, inspirés des descriptions de la Bible et des auteurs antiques.

Mantichora.

▼ LA MANTICORE

Certains bestiaires réservent un chapitre à un animal étrange appelé manticore, décrit par des auteurs tels qu'Aristote ou Pline l'Ancien. Ses traits sont des plus étranges. Elle a un corps de lion, dont la peau est parfois rouge. Sa queue se termine par un dard de scorpion. Elle a une tête humaine avec trois rangées de dents, des yeux gris et une voix sifflante « semblable aux notes d'une flûte », selon un bestiaire anglais du XII^e siècle. En outre, elle pouvait sauter de grandes distances et manger de la chair humaine. Certains auteurs ont suggéré que cet animal fantastique s'inspirait du tigre indien, qui pouvait attaquer les hommes.



Une manticore est figurée dans un bestiaire du XVII^e siècle. British Library, Londres.

LA NAISSANCE D'UNE DISCIPLINE ARCHÉOLOGIQUE

La Préhistoire, une drôle d'histoire !

Il existe une histoire de la Préhistoire, qui débute dans un XIX^e siècle en plein questionnement sur l'origine de l'humanité. Souvent cocasse à nos yeux, la vision que nos prédécesseurs avaient de l'homme « antédiluvien » relativise les fondements de nos propres certitudes.

Une partie des silex taillés des collections du musée d'Archéologie nationale, à Saint-Germain-en-Laye, seraient-ils des faux ? En apprenant que les morceaux de silex que l'on trouvait en grande quantité dans les champs aux alentours d'Abbeville étaient achetés à prix d'or par le savant Jacques Boucher de Perthes (1788-1868), les paysans en découvrirent comme par miracle des quantités phénoménales. Il était

devenu plus rentable de tailler le silex que de cultiver un champ de blé... Il faut dire que l'idée du scientifique était hardie :

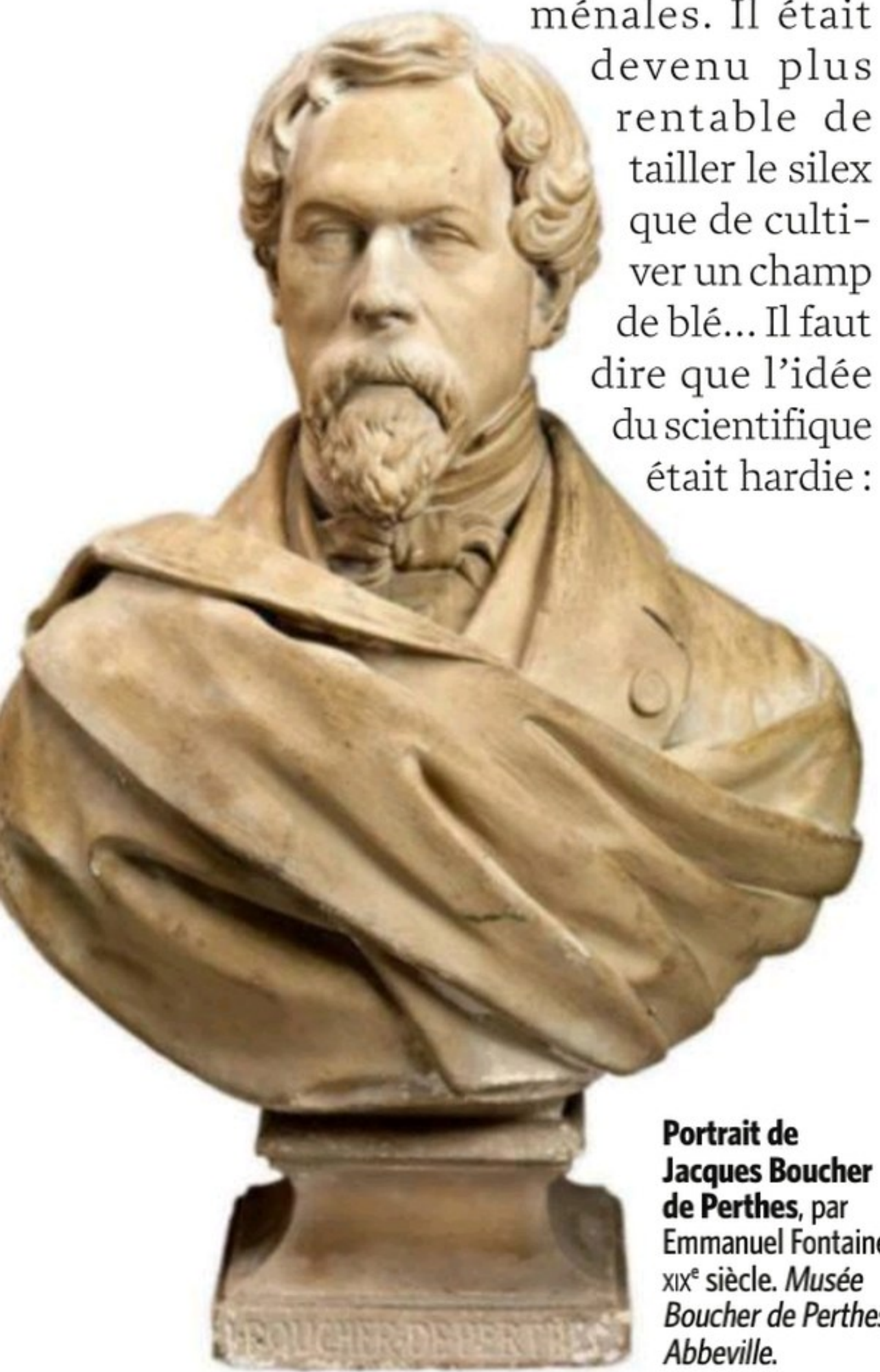
considérer que ces objets n'étaient pas de vulgaires cailloux cassés, mais des outils taillés par la main de l'homme et pompeusement rebaptisés « bifaces », n'allait pas de soi.

Boucher de Perthes n'a d'abord provoqué que l'incrédulité. L'homme, lettré et amateur d'« antiquités » comme on disait à l'époque, profite de sa nomination de directeur des douanes d'Abbeville, dans la Somme, en 1825, pour s'adonner à sa passion. Président de la société d'émulation de la ville, il correspond avec des scientifiques comme l'Amiénois Casimir Picard, qui observe avec minutie ce que l'on appelle encore des « antiquités

celtiques », des objets que l'on rattache à la civilisation celtique pré-romaine et préchrétienne, sans pouvoir les dater avec précision.

Engouement pour les Celtes

La « celtomanie » est alors à son comble dans les cercles provinciaux d'érudits locaux, qui forment des clubs où l'on se retrouve pour discuter entre hommes de sujets sérieux tout en fumant le cigare. On fait fouiller des marais, on arpente les champs, on achète des objets plus ou moins douteux pour les placer dans les vitrines des cabinets de curiosités, on suppute, on envisage, on rêve. Dans des tourbières, on découvre



Portrait de Jacques Boucher de Perthes, par Emmanuel Fontaine. XIX^e siècle. Musée Boucher de Perthes, Abbeville.

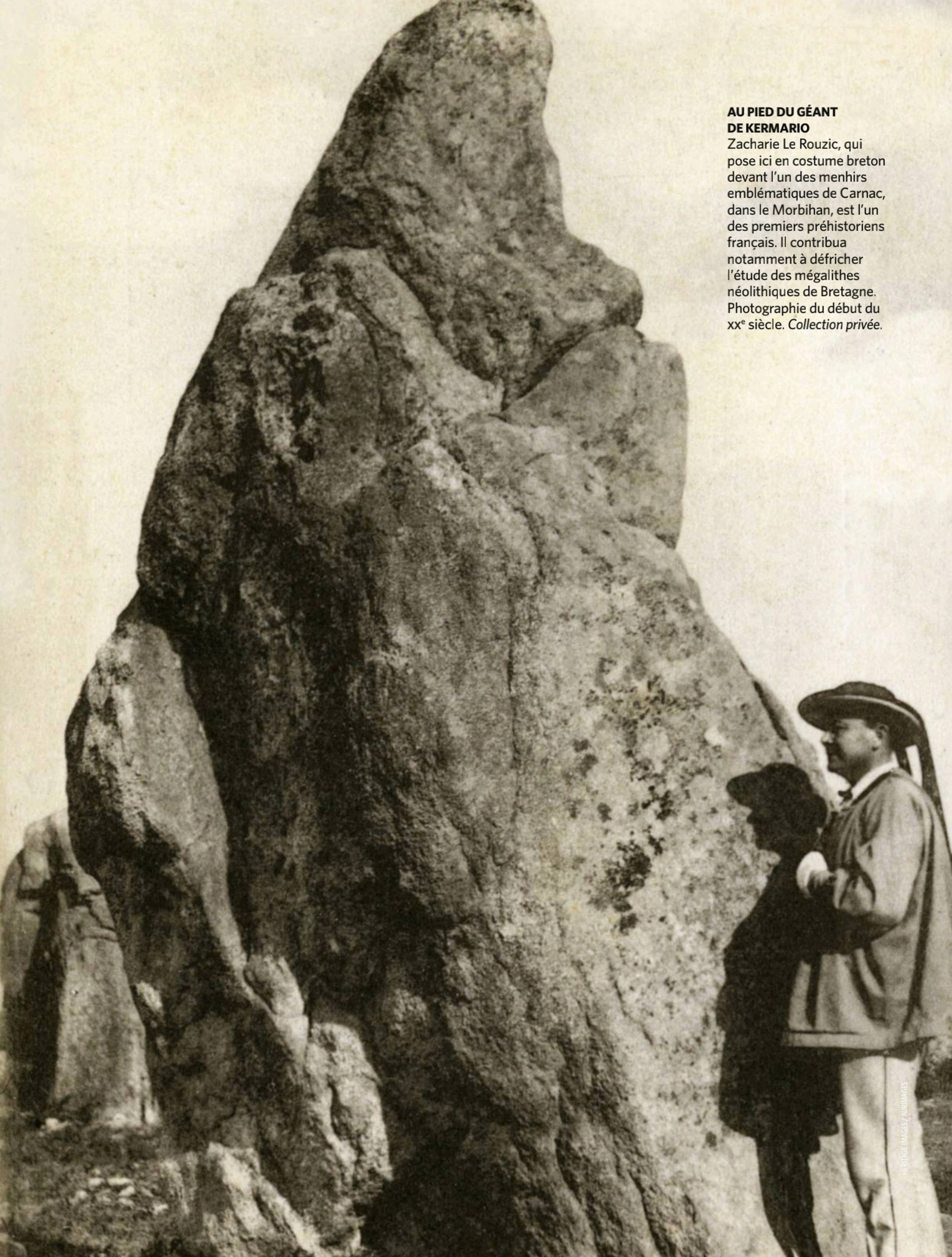
PHILIPPE FUZEAU / RMN-GP

CHRONOLOGIE

- 1859** Parution de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin.
- 1860** Discours de Jacques Boucher de Perthes *De l'homme antédiluvien et de ses œuvres*.
- 1862** Ouverture du musée des Antiquités celtiques et gallo-romaines à Saint-Germain-en-Laye.
- 1879** Découverte des peintures de la grotte d'Altamira (Espagne).
- 1882** Création du premier musée de la préhistoire à Carnac (Morbihan) à la suite du legs de l'archéologue écossais James Miln. Zacharie Le Rouzic est son conservateur.
- 1911** Parution du roman *La Guerre du feu*, de Joseph-Henri Rosny aîné, chez Fasquelle.
- 1928** Fouilles de l'île de Téviec (Morbihan) par les époux Péquart.
- 1940** Découverte de la grotte de Lascaux.
- 1963** Fermeture au public de la grotte de Lascaux.
- 2013** Projet de candidature des mégalithes de Carnac à l'Unesco.

**AU PIED DU GÉANT
DE KERMARIO**

Zacharie Le Rouzic, qui pose ici en costume breton devant l'un des menhirs emblématiques de Carnac, dans le Morbihan, est l'un des premiers préhistoriens français. Il contribua notamment à défricher l'étude des mégalithes néolithiques de Bretagne. Photographie du début du xx^e siècle. *Collection privée.*



des ossements fossiles d'hommes et d'animaux, que l'on cherche à dater en fonction des couches de sol que l'on peut identifier grâce à leur couleur et à leur texture, empilées les unes sur les autres comme un millefeuille.

Boucher de Perthes émet l'hypothèse un peu folle que des hommes ont vécu à l'époque des mammoths, puisque des outils, des os de mammoth et des restes humains cohabitent dans les mêmes strates. Il prétend également que les climats du passé ont été différents du climat actuel, arguant que des restes d'éléphants et d'hippopotames sont conservés dans la vallée de la Somme. À sa mort en 1868, le père de la Préhistoire a réussi à convaincre une bonne partie de la communauté scientifique internationale de la justesse de ses convictions et lègue sa magnifique collection d'artefacts au musée de Saint-Germain-en-Laye, alors dénommé « musée des Antiquités celtiques et gallo-romaines », créé en 1862, sous le règne de Napoléon III.

Le sujet passionne les savants. En 1864, dans l'abri de la Madeleine, en Dordogne, Édouard Lartet met la main sur des défenses de mammoth, qui confirment les hypothèses de Boucher de Perthes. Les

gravures qui en ornent la surface n'ont pu être réalisées que par la main de l'homme, qui est donc bien le contemporain de ces animaux. Pendant ce temps, de l'autre côté de la Manche, Charles Darwin (1809-1882) publie un livre qui fait grand bruit, *L'Origine des espèces*. Il estime que toutes les espèces animales, y compris l'homme, se modifient au fil du temps, afin de s'adapter à leur environnement. Cette théorie de l'évolution, si elle va d'abord heurter les croyances religieuses qui faisaient remonter l'humanité à la création d'Adam par Dieu, va peu à peu l'emporter dans les esprits en s'appuyant sur les découvertes des archéologues et des naturalistes.

Un « homme antédiluvien »

La théorie de l'évolution va s'affiner parallèlement à la capacité à imaginer un homme ayant existé avant l'Histoire, ce qui signifie avant l'invention de l'écriture. En référence à la Bible, on parle d'abord d'« homme antédiluvien », c'est-à-dire d'avant le Déluge. Pour cerner cet homme, que l'on imagine proche du singe, il faut s'appuyer sur des indices difficiles à interpréter. Sans écriture, pas de traces compréhensibles, pas de textes sur les croyances religieuses, pas de livres de comptes ou de catalogues,

pas de littérature, seulement des indices qu'il faut interpréter à force d'hypothèses parfois saugrenues. En 1911, Joseph-Henri Rosny aîné, qui s'est sérieusement documenté, publie chez Fasquelle le premier roman préhistorique. *La Guerre du feu* est un succès qui connaîtra de nombreuses adaptations en bande dessinée et au cinéma. La Préhistoire vient de faire son entrée dans le champ de la culture populaire.

Mais les scientifiques ont d'autres préoccupations : comment distinguer un simple éclat de silex accidentel d'une délicate pointe de flèche taillée ? Dans la continuité du travail de Casimir Picard, les bifaces sont classés en fonction de leur utilité : grattoirs, racloirs, lames pour couper... On reconnaît donc implicitement à l'homme préhistorique la capacité de réfléchir à l'usage de ses outils, conçus comme un prolongement de sa main. La pierre taillée est séparée de la pierre polie. On commence à distinguer différents âges de la Préhistoire : Paléolithique, Mésolithique, Néolithique. Les scientifiques vont également s'intéresser à d'autres vestiges, plus ou moins parlants.

Dans le sud de la Bretagne, on connaît depuis longtemps l'existence de pierres gigantesques : les

LES DÉFUNTS DE L'ÎLE DE TÉVIEC ONT-ILS ÉTÉ SACRIFIÉS ?

EN 1928, un couple d'archéologues amateurs, Saint-Just et Marthe Péquart, découvre des tombes datant de 7 400 ans au large de la presqu'île de Quiberon (Morbihan), sur l'île de Téviec. À l'époque des inhumations, le niveau de la mer était 12 m plus bas, et l'île était un promontoire rattaché au continent. L'une des sépultures contient deux squelettes. L'un est un garçon de 15 à 19 ans, et l'autre une femme âgée de 18 à 23 ans. Ils sont entourés de colliers de coquillages, d'os gravés et parsemés de poudre d'ocre. Leur crâne comporte de nombreuses fractures, si bien que des médecins légistes ont d'abord

cru en 2012 à des sacrifices humains. Cependant, l'anthropologue Bruno Boulestin pense qu'il faut plutôt s'orienter vers la piste de la mort naturelle. Il émet l'hypothèse que les contusions sont dues à l'effondrement de la pierre tombale de 80 kilos sur des individus déjà morts, car les marques ne semblent pas avoir été faites sur de l'os encore vivant. « Chez un individu vivant, ou juste après sa mort, l'os frais a des propriétés biomécaniques particulières. Quand cet os devient sec, ses propriétés sont modifiées [...] et l'os ne casse plus de la même manière », explique-t-il. Le mystère s'éclaircit !

mégalithes. Levées vers le ciel, elles sont désignées par le terme breton de « menhirs » (pierres levées). Posées à plat sur des pierres plus petites, elles prennent le nom de « dolmens » (tables de pierre). Ces derniers sont réputés être des tombeaux de temps perdus dans les profondeurs de l'Histoire. D'ailleurs, dans le langage courant, les Bretons continuent à cette époque à qualifier de « dolmens » les pierres tombales des cimetières. En s'appuyant sur un recensement réalisé au ^{xvi}^e siècle par le chanoine Moreau, on estime que 90 à 95 % de ces mégalithes ont disparu, servant de carrières de pierre à ciel ouvert pour la construction de maisons et de granges. En 1835, Prosper Mérimée les a déjà mentionnés dans ses notes de voyage en qualité de jeune inspecteur des Monuments historiques. Plusieurs mégalithes sont protégés à partir de 1889. À Carnac, il en reste plusieurs milliers, organisés en lignes de plus de 1 km de long, qui ne peuvent rien devoir au hasard.

Mégalithes bretons

Reste à comprendre ce que signifient ces vestiges d'un temps alors impossible à dater. C'est à cette tâche que s'attelle Zacharie Le Rouzic (1864-1939). À l'âge de 10 ans, cet enfant pauvre issu d'une famille nombreuse est choisi comme collaborateur par l'archéologue écossais James Miln, venu étudier le site de Carnac. Devenu le conservateur du musée municipal qui porte aujourd'hui son nom, Le Rouzic prolonge le travail de son maître. C'est grâce à lui que le cairn (« amas de pierre », selon la même racine que Carnac) de Gavrinis, un dolmen aux parois intérieures ornées de gravures rappelant des empreintes digitales géantes et situé sur une île du golfe du Morbihan, est classé à l'inventaire des Monuments historiques. À proximité, des cercles de pierres levées, les cromlechs, sont visibles à marée basse, tendant à prouver que le niveau des eaux a



monté depuis leur édification. Afin de faire imprimer des cartes postales, Le Rouzic prend des photographies de sites aujourd'hui disparus, nous léguant ainsi une documentation précieuse.

Intéressés par ses recherches et passionnés d'archéologie, un couple de quincailliers vosgiens le contacte afin de participer à ses chantiers tout en les finançant. Saint-Just Péquart et son épouse, Marthe, se rendent trois mois par an en Bretagne de 1915

à 1934. Ils vont œuvrer avec méthode sur de nombreux sites archéologiques du Morbihan. Conscients qu'on ne découvre qu'une fois une sépulture, ils prennent des photographies, ils réalisent des croquis, ils donnent aux archéologues de l'avenir un maximum d'informations pour comprendre dans quelles circonstances ils ont découvert les objets qu'ils accumulent. Leur réputation sera cependant entachée par la décision de Saint-Just Péquart

L'examen des pierres, taillées ou polies, permet de commencer à distinguer différentes époques dans la Préhistoire.

La dame de Brassempouy est-elle une femme ?



C'EST UN MINUSCULE MORCEAU D'IVOIRE de mammoth de 3,65 cm que des archéologues ont la chance de trouver en 1894 dans la grotte du Pape, à Brassempouy, dans les Landes. Édouard Piette, juge de son état et passionné d'archéologie, a été envoyé par son médecin prendre les eaux non loin de là, à Bagnères-de-Luchon. Au milieu de nombreux fragments d'ivoire, il découvre plusieurs figurines. La plupart sans visage ont des attributs sexuels hypertrophiés qui ne trompent pas : ce sont des statuettes féminines. Mais l'une d'entre elles attire le regard : il s'agit d'une tête finement sculptée aux yeux en amande, aux pupilles creusées, aux arcades sourcilières nettes. Sur le crâne, un quadrillage figure peut-être une perruque ou bien des cheveux tressés. Elle est si différente des autres découvertes que l'on soupçonne un temps un faux imité des antiquités égyptiennes. Si son authenticité ne fait aujourd'hui plus de doute, rien ne prouve pour autant qu'il s'agit bien d'une femme.

GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

de rejoindre la milice pendant la Seconde Guerre mondiale, et par son exécution par des résistants en septembre 1944.

Parallèlement aux recherches menées en Bretagne, un abbé savant s'active en France et en Espagne. Henri Breuil (1877-1961) s'intéresse tout particulièrement aux grottes qui comportent des ornements peints ou sculptés. Car les découvertes se multiplient dans ce domaine. En 1879, l'archéologue amateur Marcelino Sanz de Sautuola, qui fouillait les strates d'une grotte à Altamira, en Cantabrique, avait eu la bonne idée de demander à sa fille de 8 ans, Maria, de l'accompagner. Lasse d'attendre son père qui gardait le nez collé au sol, l'enfant se promenait dans la grotte en levant la tête.

C'est elle qui signala le troupeau de bisons décorant les parois hautes du site. Cette fresque laissa d'abord les historiens incrédules, chacun croyant à des graffitis réalisés par quelque pâtre désœuvré. Cependant, la mise au jour de peintures similaires aux Eyzies (Dordogne) – grottes de la Vache, des Combarelles, de Font-de-Gaume – et à Brassempouy (Landes) – grotte du Pape – va entraîner le plus farouche adversaire de l'authenticité d'Altamira, Émile Cartailhac, à écrire dans la revue *L'Anthropologie* en 1902 un article intitulé : « La grotte d'Altamira [...]. "Mea culpa" d'un sceptique ».

L'abbé Henri Breuil se met dès lors à étudier méthodiquement ces vestiges disparates et devient le spécialiste reconnu de l'art pariétal. C'est

tout naturellement que l'on fait appel à lui en 1940, au moment où le chien d'un autre enfant tombe dans un trou qui surplombe la grotte de Lascaux, en Dordogne. L'émerveillement est au rendez-vous. Ouvertes au public en 1948, ses cavités connaissent une affluence qui prouve l'intérêt que le public porte aux temps d'avant l'écriture. Mais, en 1963, la détérioration des vestiges contraint André Malraux, alors ministre de la Culture, à les fermer aux visiteurs non scientifiques. Leur réplique se justifie par leur qualité de « Versailles de la Préhistoire ». L'art pariétal de ces sites, accueillant plus de



100 000 visiteurs par an, apporte la preuve des préoccupations esthétiques et des capacités d'abstraction de nos ancêtres.

Un nouvel imaginaire

Notre imaginaire sur l'homme préhistorique change : il s'éloigne du singe. Les témoignages qu'il nous a laissés permettent d'envisager une filiation continue depuis les anciens hominidés jusqu'à nous, puisque certains éléments de culture des époques anciennes n'ont jamais disparu jusqu'à aujourd'hui.

La Préhistoire a pris toute sa place dans le passé de l'humanité.

Au ^{xx} siècle, le paléontologue Yves Coppens (1934-2022), originaire du Morbihan, terre exceptionnellement riche en vestiges préhistoriques, a découvert en 1974 sur le continent africain le plus ancien fossile de bipède connu. Baptisé Lucy, le squelette est probablement vieux de 3,2 millions d'années. Professeur au Collège de France, Yves Coppens a porté avant son décès un projet d'envergure : celui de faire classer au patrimoine mondial de l'Unesco 540 des milliers de mégalithes du Morbihan répertoriées sur 27 communes, dont la plus célèbre reste Carnac. Leur préservation et leur mise en

valeur pèseront lourd dans le dossier que le président de la République devrait présenter en 2024. Les éléments sur les politiques d'urbanisation du département seront observés à la loupe, avant la décision finale, qui sera révélée en 2025. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Pour
en
savoir
plus

ESSAIS

La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie

A. Schnapp, Éditions Dominique Carré, 2020.

La Préhistoire en 100 questions

J.-P. Demoule, Tallandier (Texte), 2023.

Qu'est-ce que la Préhistoire ?

S. A. de Beaune, Folio, 2016.



VISITE DE LASCAUX

Henri Breuil
(le 3^e en partant
de la droite),
qui a authentifié
la découverte,
fait visiter la salle
des Taureaux à
des archéologues,
en présence de
Jacques Marsal et
de Marcel Ravidat
(assis), deux des
quatre découvreurs
de la grotte en 1940.

MÉDITERRANÉE ANTIQUE

Les métamorphoses de la Grèce



LA GRÈCE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE. D'ALEXANDRE À HADRIEN

Catherine Grandjean (dir.)

Belin, 2024, 816 p., 51 €



Retrouvez le dossier sur Rome et la Grèce en p. 30.

Quinzisième volume d'une série dirigée par Joël Cornette, cette somme n'a rien à envier à celles qui l'ont précédée. De la mort d'Alexandre le Grand, le 11 juin 323 av. J.-C., à celle d'Hadrien, en 138 apr. J.-C., voilà près d'un demi-millénaire d'une civilisation double, en pleine osmose. Mais, pour qu'elle s'épanouisse vraiment, il a fallu que les royaumes fondés par les généraux du conquérant finissent par dépérir, ce qui leur a pris près de deux siècles. Car

Rome avait fort à faire en Méditerranée occidentale, occupée à rayer de la carte Carthage et son empire marchand. Chose faite en 146 av. J.-C. Avec la défaite d'Antoine et de Cléopâtre à Actium en 31 av. J.-C., puis leur suicide, se clôt l'histoire des royaumes hellénistiques. Peu à peu, le vainqueur se laisse subjuguer par les vaincus. Culturellement parlant. En 2005, Paul Veyne choisit de parler d'un empire gréco-romain, « le creuset d'un processus de globalisation à l'origine d'une culture commune ». Reste à entrer dans le détail,

mais tout est ici. Des sections éclairées par des cartes multiples, une iconographie en prise directe, des encadrés qui vont aux sources. Deux « ateliers de l'historien », les découvertes archéologiques, les nouveaux champs de recherche. Tout le plaisir de découvrir un livre à la fois savant et plaisant. Et quelques clins d'œil presque facétieux, notamment à Elizabeth Taylor, Cléopâtre kitsch qui nous rappelle que nos racines sont fortement gréco-latines. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

ARCHÉOLOGIE

Guilaine raconte sa Préhistoire



L'AUBE DES MOISSONNEURS. DU NÉOLITHIQUE EN PARTICULIER ET DE L'ARCHÉOLOGIE EN GÉNÉRAL

Jean Guilaine

Verdier, 2023, 192 p., 21 €

UN DÉSIR D'HISTOIRE. L'ENFANCE D'UN ARCHÉOLOGUE

Odile Jacob, 2023, 256 p., 23,90 €

Les origines du monde rural sont le cœur de l'œuvre de l'historien-archéologue Jean Guilaine (né en 1936) et — conséquence — les sociétés néolithiques, le domaine d'élection dont il a renouvelé l'étude. Ces sociétés connaissent à la fois la naissance de l'agriculture et celle de la sédentarisation. La thèse de Guilaine, longtemps éclipsée par la fascination des origines ou le prestige de l'Antiquité : « la vraie césure n'est pas l'écriture mais l'agriculture ». Cet homme discret publie deux livres presque

simultanément : l'un, autobiographique, qui retrace son enfance, près de Carcassonne, et la naissance de sa vocation dans un milieu rural et une famille d'artisans et de paysans où l'on parle l'occitan comme le français ; l'autre, un livre d'entretiens qui récapitule l'enseignement tiré de ses études sur le Néolithique (et des chantiers menés dans l'Aude, territoire exemplaire des premières sociétés néolithiques). En 1980, Fernand Braudel qualifiait Guilaine de « prince de la recherche historique française ». Du CNRS (1963) à

l'EHESS (avec Daniel Fabre, il fonde en 1978 le Centre d'anthropologie des sociétés rurales) jusqu'au Collège de France (1994-2007, il introduit le Néolithique comme nouveau champ de recherche) et son élection à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (2011) — tout conspire à saluer la clairvoyance de Braudel : le prince est devenu un roi. Le Néolithique a succédé au Paléolithique : la nature a cessé d'être maîtresse du jeu, l'homme est entré... en jeu — le savant Guilaine l'a suivi. Passionnant. ■

FRANÇOIS KASBI

La vie sur scène est un... Romans



**LE MYSTÈRE DE ROMANS.
1509, UNE CITÉ EN
SPECTACLE**

Marie Bouhaïk-Gironès
Éditions de l'EHESS, 2023,
240 p., 18€

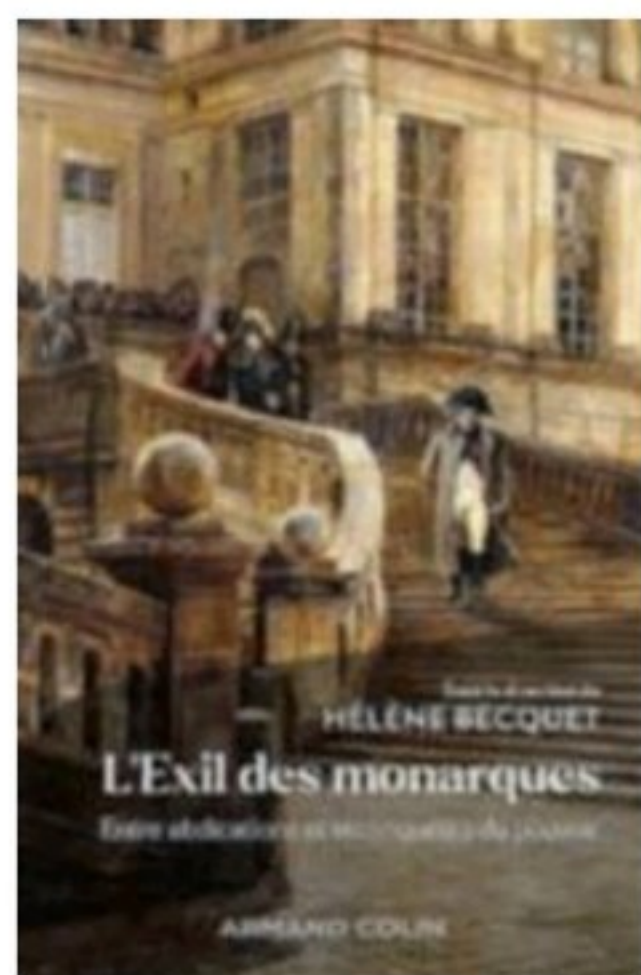
Après une sécheresse et une peste, pour remercier Dieu de leur avoir permis d'échapper, les habitants de la ville de Romans-sur-Isère décident, à l'été 1508, de monter un spectacle. Intitulé *Le Mystère des trois doms* (les saints patrons de la ville : Séverin, Exupère et Félicien), celui-ci se joue à la Pentecôte 1509 dans la cour du couvent franciscain, du 27 au 29 mai. Sur cet événement, on dispose d'un dossier documentaire exceptionnel, composé de la comptabilité de la manifestation (dépenses, recettes,

salaires des ouvriers et des acteurs) tenue par un marchand, du texte du mystère (plus de 11 000 vers écrits en ancien français par un chanoine), de contrats notariés et de délibérations consulaires. En auscultant finement la production et la conservation de ce corpus, Marie Bouhaïk-Gironès reconstitue avec brio la manière dont Romans a vécu au rythme de la préparation du spectacle, de juillet 1508 à mai 1509 : le financement, le travail des charpentiers qui fabriquent les décors, la confection des costumes, les différentes

étapes de l'écriture de la pièce, les répétitions, la mise en scène, le jeu des 23 acteurs (dont beaucoup de notables et quelques femmes) qui jouent 95 personnages, et la perception des 12 000 spectateurs venus assister aux trois représentations. On recommande vivement la lecture de ce livre, qui prend au sérieux les acteurs et leurs expériences, et qui prouve, contrairement à une idée reçue, que le théâtre a joué un rôle central dans les sociétés chrétiennes de la fin du Moyen Âge. ■

DIDIER LETT

Destins de rois sans trônes



**L'EXIL DES
MONARQUES.
ENTRE ABDICATIONS
ET RECONQUÊTES
DU POUVOIR**

Hélène Becquet (dir.)
Armand Colin, 2024,
240 p., 23 €

De 1791 à la levée de la dernière loi d'exil en 1950, 15 monarques devenus prétendants ont vécu une partie de leur vie en exil. Des Bourbons, des Orléans, des Napoléonides. Des bannissements plus longs que leur règne effectif dans bien des cas, tel le comte de Provence, futur Louis XVIII, qui cumule 23 ans d'exil pour seulement 10 ans de règne.

Ce travail collectif insiste moins sur les pérégrinations des exilés que sur leur action politique hors de France. Avec des moyens

réduits et le soutien très variable des pays qui les ont recueillis. Mais plusieurs sont arrivés à leurs fins, comme les deux frères de Louis XVI, leur cousin le duc d'Orléans, et Louis-Napoléon, le neveu de l'empereur. Mais toutes ces restaurations ont mal fini.

Et puis il y a des cas tragiques — celui de Napoléon II, un enfant otage, prince autrichien sans l'avoir voulu et qui découvre tard, par bribes, son ascendance. Des rivalités qui voient les deux parties perdantes, comme celle entre le petit-fils de Louis-Philippe

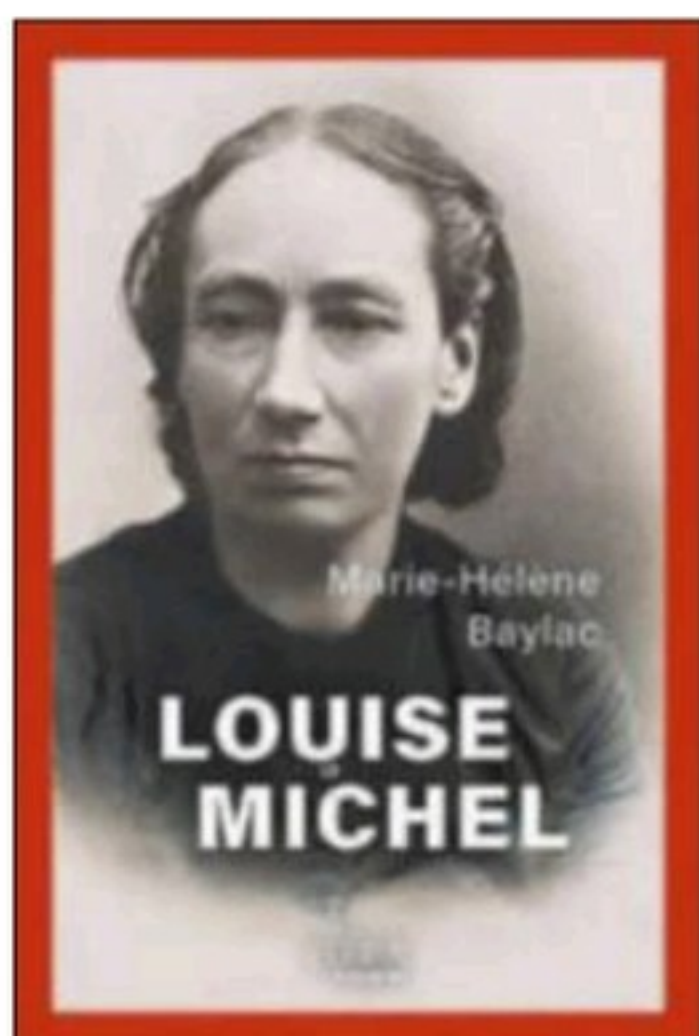
et le comte de Chambord (l'enfant du miracle, né quelques mois après l'assassinat de son père, le duc de Berry, en 1820). Quant au fils de Napoléon III, il meurt face aux Zoulous en 1879.

On voit bien qu'au fil du XIX^e siècle la prétention à rétablir la monarchie ou l'empire s'épuise. Les ultimes péripéties au siècle suivant sont plutôt dérisoires — le comte de Paris, disparu en 1999. Hélène Becquet a su conduire des exposés concis, puisant aux meilleures sources. Une excellente synthèse. ■

J.-J. B.

XIX^E SIÈCLE

Louise Michel, l'ange libertaire



LOUISE MICHEL
Marie-Hélène Baylac
Perrin, 2024,
432 p., 23,50 €

Louise Michel est une femme aussi célèbre que méconnue, et quelquefois travestie. Loin d'être une figure du communisme version II^e Internationale, elle fut avant tout une militante libertaire et féministe à tous crins. Née d'amours illégitimes, Louise Michel prit sa vie en mains très jeune. Institutrice « libre », elle enseigne pour les filles et les femmes privées d'instruction. Jusqu'à la chute du Second Empire, elle participe à l'agitation d'extrême gauche.

La Commune de Paris lui donne encore plus d'ardeur. Mais le « nain Foutriquet » (Adolphe Thiers) brise ses espérances. Ce sera la déportation en Nouvelle-Calédonie, la découverte de la culture kanak, qu'elle étudie.

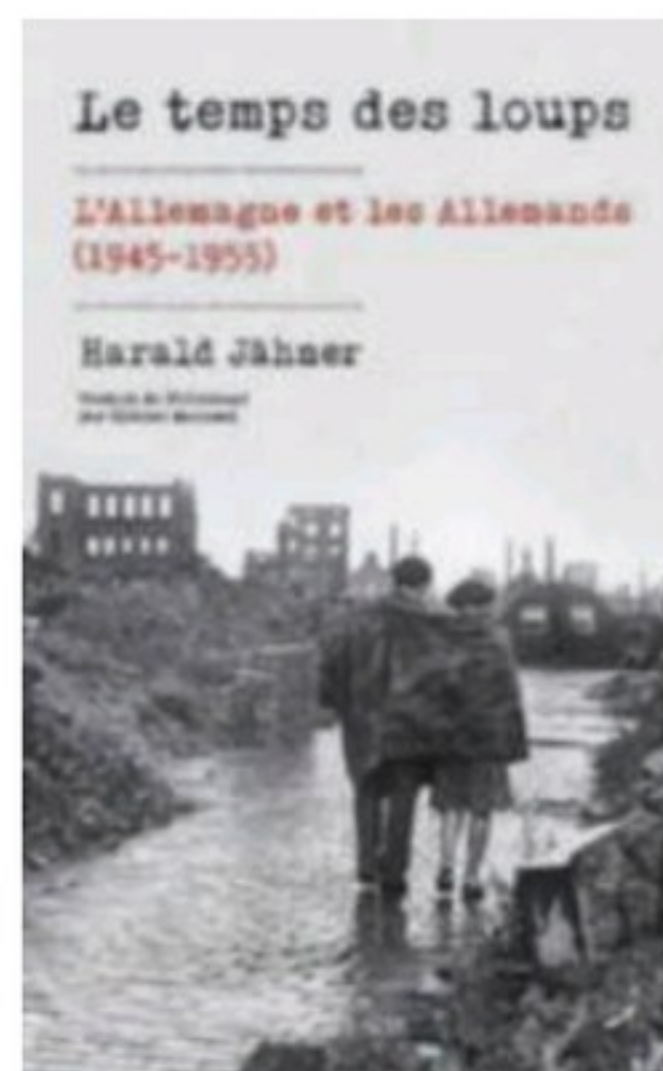
Sept années comme une longue parenthèse. Car, à son retour en France, ses amis la saluent comme une héroïne. Elle devient la « Jeanne d'Arc du drapeau noir ». Victor Hugo la voit comme un « ange » à « la majesté farouche ». La droite persiste à la

tenir pour une « pétroleuse », insiste sur ses traits ingrats, faute d'arguments, sans doute. Jusqu'à sa mort en 1905, à 74 ans, Louise Michel se démène pour ses idées. Elle retrouve la prison, l'exil, mais revient toujours aussi déterminée. Ses idées ? Un socialisme libertaire attrape-tout, non de l'idéologie mais du sentiment, de la douleur. Son combat féministe est surtout à retenir, car il est exemplaire. Marie-Hélène Baylac conduit parfaitement son parcours. ■

J.-J. B.

XX^E SIÈCLE

L'Allemagne en purgatoire



LE TEMPS DES LOUPS.
L'ALLEMAGNE
ET LES ALLEMANDS
(1945-1955)
Harald Jähner

Actes Sud, 2024,
368 p., 24,80 €

Le caractère novateur du *Temps des loups* de Harald Jähner, émérite directeur des pages Culture du *Berliner Zeitung*, est de sonder une période méconnue : les années 1945-1955 en Allemagne, « temps mort pour l'historiographie » selon lui, mais aussi « époque [dangereuse] de privation et de misère ». Jusqu'aux années 1950, on parla de « temps des loups », mais pas de « société », à propos des 75 millions de personnes sur le sol allemand en 1945 : 9 millions de citoyens évacués à la campagne,

14 millions de réfugiés-expulsés des territoires de l'Est, 10 millions de travailleurs forcés et de détenus libérés, plusieurs autres millions de prisonniers de guerre de retour, etc. Comment cette « masse », totalement désorganisée, avec des familles éparpillées, est redevenue « citoyenne » : c'est le propos du livre. Qui, au fil de chapitres thématiques et chronologiques, évoque les reconstructions (45 % des habitations ont été détruites), le rôle des « femmes des ruines », l'alimentation (rationnement, pillage, marché

noir, troc), la vie amoureuse (aventurisme sexuel, divorces multipliés), le rôle des loisirs, de l'art, de la Coccinelle (fierté nationale des années 50) et celui de... la CIA — pour « refaire société ». Jähner insiste aussi sur le rôle mineur de la Shoah dans la conscience de la plupart des Allemands d'alors : « l'instinct de survie élimine les sentiments de culpabilité ». Et s'interroge sur l'énigme de deux « sociétés » (RFA et RDA), qui se sont établies « sur la base du refoulement et de l'altération des faits ». ■

F.K.

Trouver l'âme sœur avant Internet



PAS SÉRIEUX S'ABSTENIR. HISTOIRE DU MARCHÉ DE LA RENCONTRE. XIX^E-XX^E SIÈCLES

Claire-Lise Gaillard

CNRS éditions, 2024,
376 p., 25€

« J'ai 25 ans, je ne suis pas jolie, cependant je ne suis pas mal. J'ai de la taille, [...] de beaux cheveux et pas trop d'embonpoint. Quant au moral, je suis douce comme un mouton. » Cette annonce de 1791 est parue dans *Le Courrier de l'hymen*, concurrent de *L'Indicateur des mariages* (qui revendique 1 200 inscriptions et des succursales hors de Paris). Ces deux premières feuilles matrimoniales échouent à démocratiser leur modèle, mais en annoncent d'autres, surtout à partir du XIX^e siècle,

où « l'intermédiation matrimoniale », comme la désigne Claire-Lise Gaillard, se constitue en marché : « Sur 20 mariages parisiens dans les classes moyennes et hautes, 5 se font par des agences. » En 1886, on en compte une centaine à Paris. Elles assurent « célérité et discrétion » (comme les agences de détectives – ce sont parfois les mêmes), de sorte que leur étude est délicate, *a fortiori* parce que ceux qui y ont recours ne s'en vantent pas. Claire-Lise Gaillard a puisé dans la presse de l'époque, dans

les romans et les pièces de théâtre (Flaubert, Feydeau, Labiche, etc.), dans la publicité, dans les dossiers de correctionnelle (escroqueries au mariage) pour analyser ce monde occulte, occulté, diffus de la rencontre. Elle s'intéresse d'abord aux marieurs et marieuses ; puis aux stratégies mises en œuvre pour que la rencontre ait lieu (agences ou journaux) ; enfin, au type de « clientes » concernées et à leurs attentes. Cette thèse a été lauréate du prix Dominique Kalifa 2022. ■

F.K.

ET AUSSI



LE JARDIN DES PLANTES OU DE L'HORRIBLE DANGER DE LA PROMENADE
Elvire de Brissac
Grasset, 2024, 304 p., 22 €

EN CRÉANT UN JARDIN des plantes médicinales à Paris, Louis XIII ignorait que celui-ci deviendrait une vénérable institution scientifique. Elvire de Brissac nous entraîne dans le labyrinthe de ses curiosités inépuisables... et une stimulante promenade.



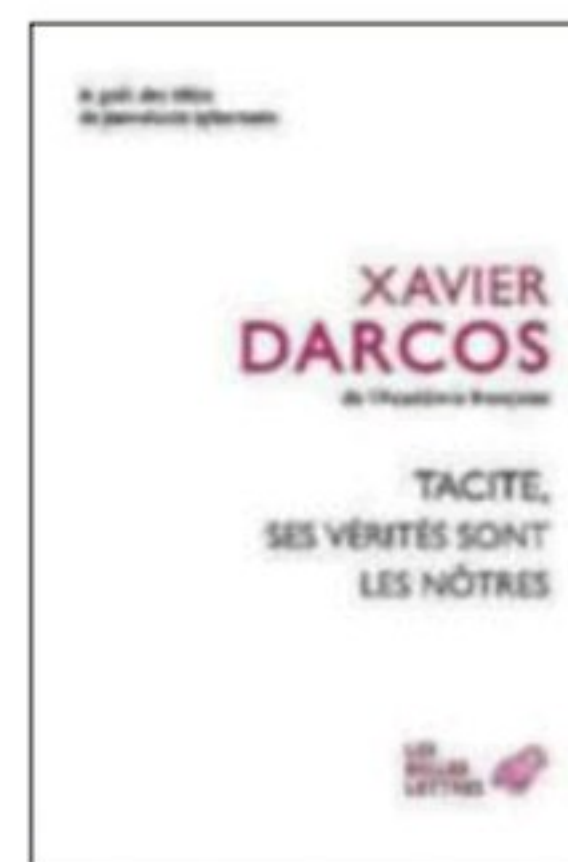
LETTRE D'AMOUR AU MINOTAURE
Sandra Labastie
Art 3, 2023, 98 p., 13 €

LES MYTHES ne sont pas des langues mortes : la preuve en est donnée avec ce court roman qui raconte, dans un manuscrit antique exhumé sur une île de Méditerranée, la lettre d'amour qu'Ariane adresse au Minotaure. Une singulière étrangeté.



LE CABINET DES ANTIQUES. LES ORIGINES DE LA DÉMOCRATIE CONTEMPORAINE
Michel De Jaeghere
Tempus, 2024, 640 p., 12,50 €

SOMMES-NOUS, autant que nous le pensons, les héritiers d'Athènes et de sa démocratie ? Voici un ouvrage tout de subtilité et d'érudition, qui remet en cause nos certitudes de modernes tout en instillant dans notre esprit, l'air de rien, des vérités inattendues.



TACITE, SES VÉRITÉS SONT LES NÔTRES
Xavier Darcos
Les Belles Lettres, 2024, 240 p., 14,50 €

VERS LA FIN DU I^{ER} SIÈCLE, l'idéal républicain était déjà une cause perdue... Les déplorations de l'historien latin Tacite sont les nôtres, nous convainc Xavier Darcos dans un ouvrage d'une grande clarté. Miroir universel ou illusion d'optique ?

SECONDE GUERRE MONDIALE

Manouchian, le combat d'une vie

Avec ses camarades de lutte, Missak Manouchian, entré au Panthéon le 21 février dernier, est l'objet d'une exposition dans le monument, consacrée à son parcours en Résistance.

Bien sûr, il y a Léo Ferré et sa voix chantant, par les mots d'Aragon, « l'affiche qui semblait une tache de sang ». Au sous-sol du Panthéon, l'exposition « Vivre à en mourir. Missak Manouchian et ses camarades de Résistance au Panthéon » a été montée pour leur entrée, le 21 février

dernier, dans ce temple des grands personnages de la Nation. Dans les salles voûtées de la crypte, non loin du caveau où repose le couple formé par Missak et son épouse, Mélinée, des alcôves éclairées de lumières rouges racontent des étapes de la vie et du combat de Manouchian et de ses amis, avec des

documents originaux, des reproductions d'archives, les dernières lettres des condamnés, dont celles de Missak à Mélinée. Trois des carnets manuscrits de Missak ont été prêtés par le musée d'Art et de Littérature Yéghiché Tcharents, à Erevan (Arménie).

Partisan engagé

Rescapé du génocide des Arméniens de 1915 et orphelin, Missak Manouchian est arrivé en France en 1924. Poète et militant, il a rejoint le Parti communiste en 1934, puis les FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans de la main-d'œuvre immigrée) en 1943. Engagé dans la lutte armée contre les nazis, il a dirigé un groupe parisien, décimé à l'automne 1943 : 22 hommes et une femme furent condamnés à mort en février 1944 par les Allemands, qui placardèrent partout la fameuse « Affiche rouge » antisémite et anticomuniste. Les 22 hommes seront fusillés le 21 février 1944 au mont Valérien, et la seule femme du procès, Golda Bancic, sera guillotinée le 10 mai en Allemagne.

Particulièrement frappantes, trois grandes photos montrent l'exécution du résistant au mont Valérien. Elles ont été prises clandestinement par un



Entrée de l'exposition.
Ci-contre, dernière lettre de Missak Manouchian à son épouse, Mélinée.

sous-officier allemand, et remises en 1985 au comité des Amis de Franz Stock, association portant le nom de l'aumônier présent ce jour-là, que l'on voit de dos sur l'une des photos. Les poètes Paul Éluard et Louis Aragon contribueront à faire entrer Manouchian et ses camarades dans la mémoire collective des Français, avec notamment le poème d'Aragon, *L'Affiche rouge*, mis en chanson par Léo Ferré, que l'on peut entendre dans l'exposition. ■

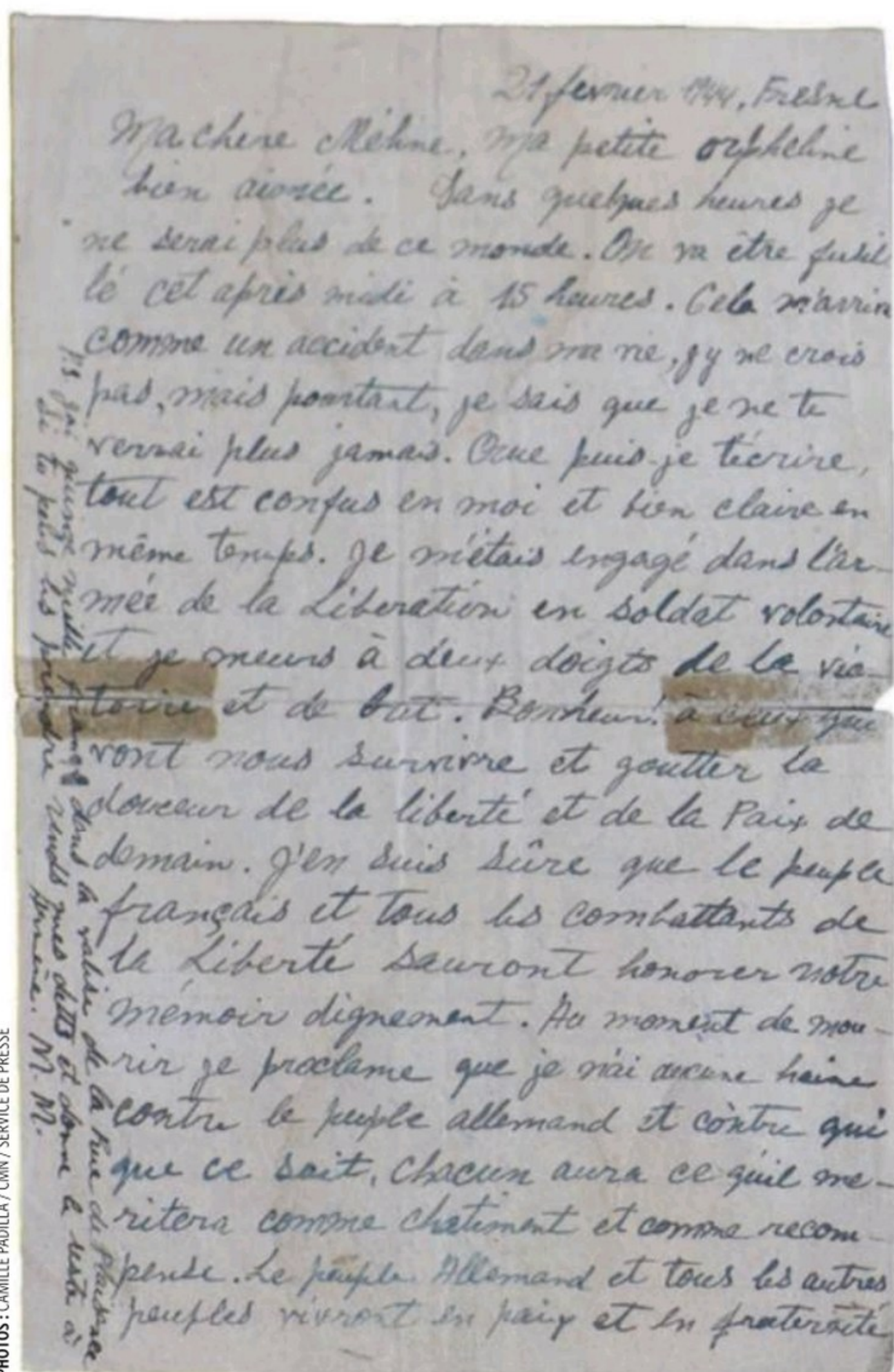
Vivre à en mourir

Missak Manouchian et ses camarades de Résistance au Panthéon

LIEU Panthéon, 75005 Paris

WEB paris-pantheon.fr

DATE Jusqu'au 8 septembre.



LES SECRETS DU III^E REICH

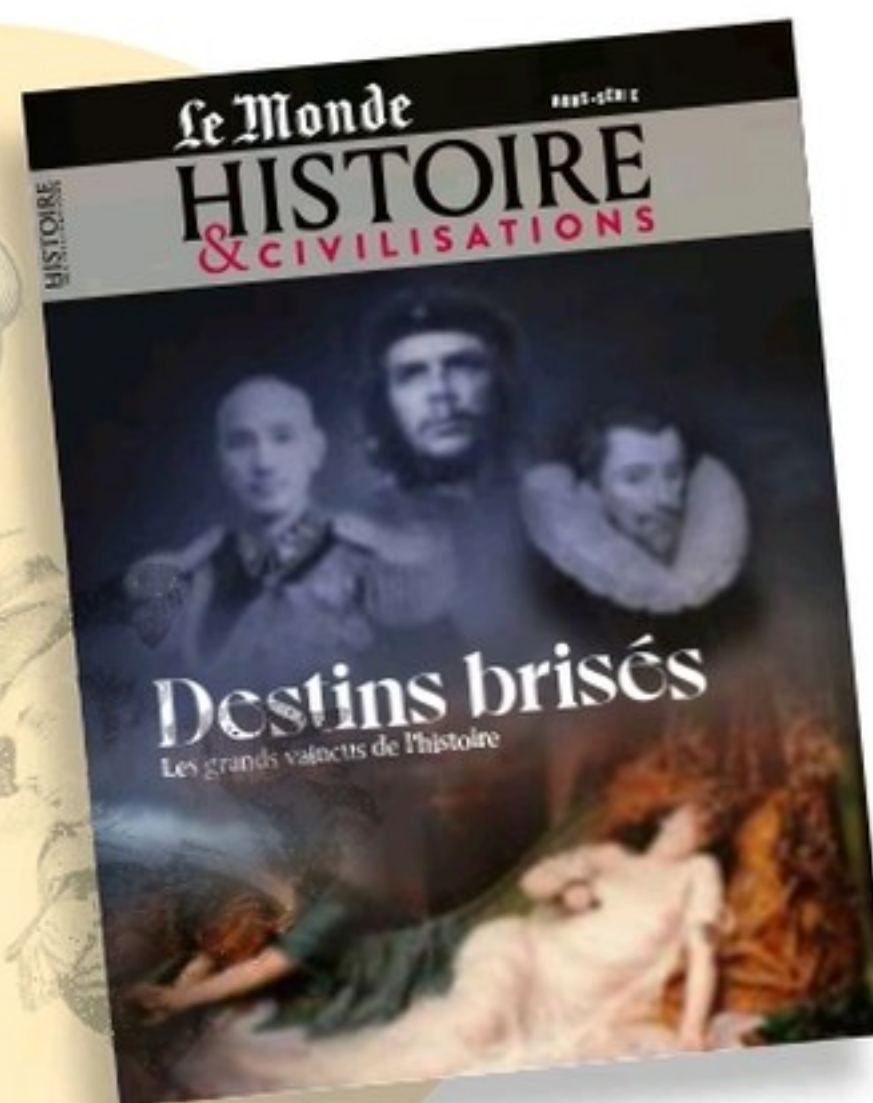
COULISSES ET SECRETS



Comment le régime national-socialiste a-t-il réussi à conquérir une grande partie de l'Europe alors que ses dirigeants ne cessaient de se combattre ? La résistance allemande disposait-elle vraiment d'une forteresse alpine ? Qui étaient les loups-garous chargés de harceler les alliés ? Au travers de témoignages d'époque et d'arrêts sur image inédits, plongée riche et passionnante dans les douze années du nazisme.

PIRATES ET CORSAIRES

Format 20,6 x 27,2 cm
- 180 pages



DESTINS BRISÉS

Cruel destin ! Entre le triomphe et la chute, la différence tient à si peu. Mais à quoi ? Telle est la question qui, de siècle en siècle, tараude les hommes. Car les grands vaincus de l'histoire sont tout sauf des médiocres.

Format 20,6 x 27,2 cm
- 228 pages

Disponibles sur le site boutique.histoire-et-civilisations.com ou en scannant le QR code



Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
HS Destins brisés	09.4028	14,90€ €
HS Pirates et corsaires	09.4026	14,90€ €
HS Les secrets du III ^e Reich	09.4029	14,90€ €
Participation aux frais d'envoi				3,90€
Total de la commande			 €

Merci de nous retourner votre règlement par chèque
à l'ordre de **Malesherbes Publications** à :
Malesherbes Publications/VPC, TSA 81305, 75212
PARIS CEDEX 13

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/11/2024 pour la France métropolitaine. Livraison : de 1 à 2 semaines.

**Commandez
par téléphone,
c'est 100% sécurisé !
01 48 88 51 05**

☐ M. ☐ Mme Nom _____

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tel: 94E2

E-mail@.....

Je souhaite être informé(e) :

☐ des offres d'Histoire & Civilisations (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)

☐ des offres des partenaires d'Histoire & Civilisations

94E27

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

ÉVÉNEMENT

Le char d'Apollon, prêt pour les JO

Le bassin d'Apollon vient de retrouver sa splendeur, à l'extrémité du Grand Canal de Versailles : le char du dieu, entièrement restauré et redoré, y a retrouvé sa place d'honneur.

Après 18 mois d'absence, le char d'Apollon, restauré et redoré, rayonnant de mille feux, a retrouvé sa place centrale dans son bassin du parc du château de Versailles, situé entre le bas du Tapis vert et l'extrémité du Grand Canal. Le dieu incandescent suit ainsi, sur l'axe de l'Allée royale, une courbe cosmique et symbolique partant du cœur du palais, où se lève et se couche le Roi-Soleil, jusqu'à l'horizon où disparaît, à la nuit tombée, l'astre du jour.

Cet ensemble est une création (1668-1670) de Jean-Baptiste Tuby, sculpteur injustement méconnu, éclipsé par son éclatant chef-d'œuvre. Ce



La statuaire de la fontaine est en phase de remontage dans les jardins de Versailles, après sa restauration. Ci-dessous, le char porté par une grue.

dernier, pesant 30 tonnes, comprend 13 sculptures monumentales en plomb (matière plus économique

et plus malléable que le marbre), dont la figure principale est bien sûr le dieu éternellement jeune : accompagné d'un Amour, il est juché sur un char attelé à quatre chevaux et entouré de quatre dauphins et quatre tritons. Chaque figure frappe l'esprit

fonderie d'art, dorure, etc. Il a fallu redresser les armatures fatiguées, nettoyer l'épiderme dépigmenté, colmater des fissures plus profondes que des ridules et, telle une crème de jour miraculeuse, appliquer avec soin une dorure à la feuille sur chaque sculpture. Cette dernière opération est loin d'être un simple coup de pinceau. Du temps de Louis XIV, chaque doreur, hissé au rang d'un peintre, avait d'ailleurs sa spécialité (par exemple les humains).

Voici une belle renaissance pour les chevaux du Soleil, qui survient juste avant le début des jeux Olympiques. Le

du spectateur par sa posture jaillissante, que les grandes eaux mêlées de lumière transfigurent.

Doreurs spécialisés

Un siècle après la dernière restauration intégrale, redonner une nouvelle vie à cet ensemble statuaire a dépassé le stade du simple toilettage. Érosion, corrosion, altérations, déformations : une intervention urgente s'imposait. Elle a nécessité le déploiement de nombreux savoir-faire que notre pays a la chance de posséder encore : maçonnerie, fontainerie, métallurgie,

parc de Versailles, comme on sait, accueillera les épreuves équestres, dont on voit d'ores et déjà les installations à l'autre bout du Grand Canal, sur le site de l'Étoile royale. Dans la mythologie, si rapide était le char d'Apollon dans sa course qu'aucun destrier ne pouvait en égaler l'allure. ■

JEAN-MARC BASTIÈRE
RÉDACTEUR EN CHEF

Jardins du château de Versailles

Place d'Armes,
78000 Versailles
www.chateauversailles.fr



PHOTOS : DIDIER SAULNIER - CHÂTEAU DE VERSAILLES / SERVICE PRESSE

NOUVEAU

Le Monde
HISTOIRE
& CIVILISATIONS

L'HISTOIRE EN GUERRE

PHOTOS COLORISÉES

1939-1945

LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

TEMPÊTE D'ACIER EN HAUTE MER

NOUVEAU

Entre 1939 et 1945, l'Atlantique a été le terrain de courses-poursuites et de combats navals incessants entre les Allemands et les Alliés. Les sous-marins allemands chassaient les navires marchands anglais et américains, tandis qu'ils étaient eux-mêmes traqués par les destroyers et l'aviation des alliés. Des milliers de tonnes de marchandises et de matériels de guerre ne sont jamais arrivés à bon port, plus de 100.000 hommes ont sombré dans les flots...

Ce numéro, qui décrypte les enjeux de cette phénoménale bataille et rappelle le rôle essentiel des cryptanalystes, inaugure une nouvelle collection : **Histoire en guerre, caractérisée par de nombreuses photos d'époque colorisées.**

UN HORS-SÉRIE DE 180 PAGES



En vente sur **boutique.histoire-et-civilisations.com**
et chez votre **marchand de journaux**



Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
HS Bataille de l'Atlantique	09.1001	14,90€
Participation aux frais d'envoi				3,90€
Total de la commande			

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à : Malesherbes Publications/VPC - TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Commandez par
téléphone, c'est 100%
sécurisé !
01 48 88 51 05

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/11/2024 pour la France métropolitaine.
Livraison de 1 à 2 semaines à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse <https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com> ou écrivez à notre Délégué à la protection des données 67169 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpd@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 116 315

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél. 94E30

E-mail@.....

☐ Je souhaite être informé(e) des offres d'Histoire & Civilisations (avantages abonnés, découverte des hors-séries ...)

94E3C

MOYEN ÂGE

Charlemagne, père de l'Europe ?

Peut-on dire de Charlemagne qu'il est le « père de l'Europe » ?

ÉLÉONORE B., LIMOGES

Les premiers peuples du haut Moyen Âge, qu'ils soient francs, anglo-saxons ou lombards, sont souvent présentés comme les fondateurs des nations actuelles. Inversement, l'Empire carolingien vient servir de modèle aux projets d'unité européenne.

Sur un plan historique, ce précédent est très discutable. Charlemagne (768-814) occupa l'essentiel de son règne à mener des guerres de conquête, mais il ne domina jamais qu'une partie du continent : lorsqu'il fut sacré empereur en l'an 800, les îles Britanniques, la péninsule Ibérique et une bonne part de l'Italie lui échappaient. Il est vrai qu'un poète carolingien utilisa l'expression de « père de l'Europe » pour désigner le grand Charles. Voilà qui correspondait à une nouvelle conception de la géographie.

Sans projet européen

Depuis le VII^e siècle, les cartes distinguaient nettement le sud et le nord de la Méditerranée :

l'Europe s'affirmait comme la terre revenue à l'un des fils de Noé, Japhet. Mais, à dire vrai, les Carolingiens n'allèrent jamais très loin dans leur projet européen. Chaque territoire put conserver son droit ancien ; les lois s'appliquant à tout l'Empire restèrent très rares. Les réformateurs carolingiens contribuèrent certes à unifier certaines pratiques, notamment en matière de règles monastiques, de chants liturgiques ou de pratiques d'écriture.

Mais seuls quelques intellectuels purent

être sensibles à cet effort. Tout au plus Charlemagne installa-t-il des membres de la noblesse franque dans les différents espaces conquis, avec des postes dans la hiérarchie civile ou ecclésiastique. Cette aristocratie d'Empire contribua un temps à maintenir l'unité du monde carolingien. Mais, dès la fin des années 830, des tensions se firent jour ; l'Empire perdit sa dimension européenne en 840 et implosa définitivement en 888, laissant la place à des royaumes rivaux.

L'échec des Carolingiens contribua, un peu paradoxalement, à fabriquer la légende d'un âge d'or perdu. Au X^e siècle, la dynastie ottonienne reconstitua un empire — le futur Saint Empire —, en affirmant mettre ses pas dans ceux de Charlemagne. Au XVI^e siècle, Charles Quint se glorifia d'être l'héritier de Charles I^{er} le Grand. L'empereur carolingien demeura le modèle des conquérants : Napoléon et Hitler utilisèrent son image. Mais il s'imposa aussi comme le père des institutions, voire d'une culture commune au continent. En 1950, un prix international « Charlemagne » fut créé à Aix-la-Chapelle pour récompenser les personnalités qui avaient le plus contribué à la construction européenne. En somme, Charlemagne n'a peut-être pas engendré l'Europe, mais il a été adopté comme « père » par certains Européens. ■

Charlemagne. Statuette ornant le sommet du sceptre de Charles V. Avant 1380. Musée du Louvre, Paris.



BRUNO DUMÉZIL

HISTORIEN, AUTEUR DE *CHARLEMAGNE* (PUF, 2024) ET INVITÉ DU PODCAST DE STORIAVOCE CONSACRÉ À CHARLEMAGNE, SUR WWW.STORIAVOCE.COM

? Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

courrierdeslecteurs@mp.com.fr

GÉRARD BLOT / RMN-GP

NOUVEAU

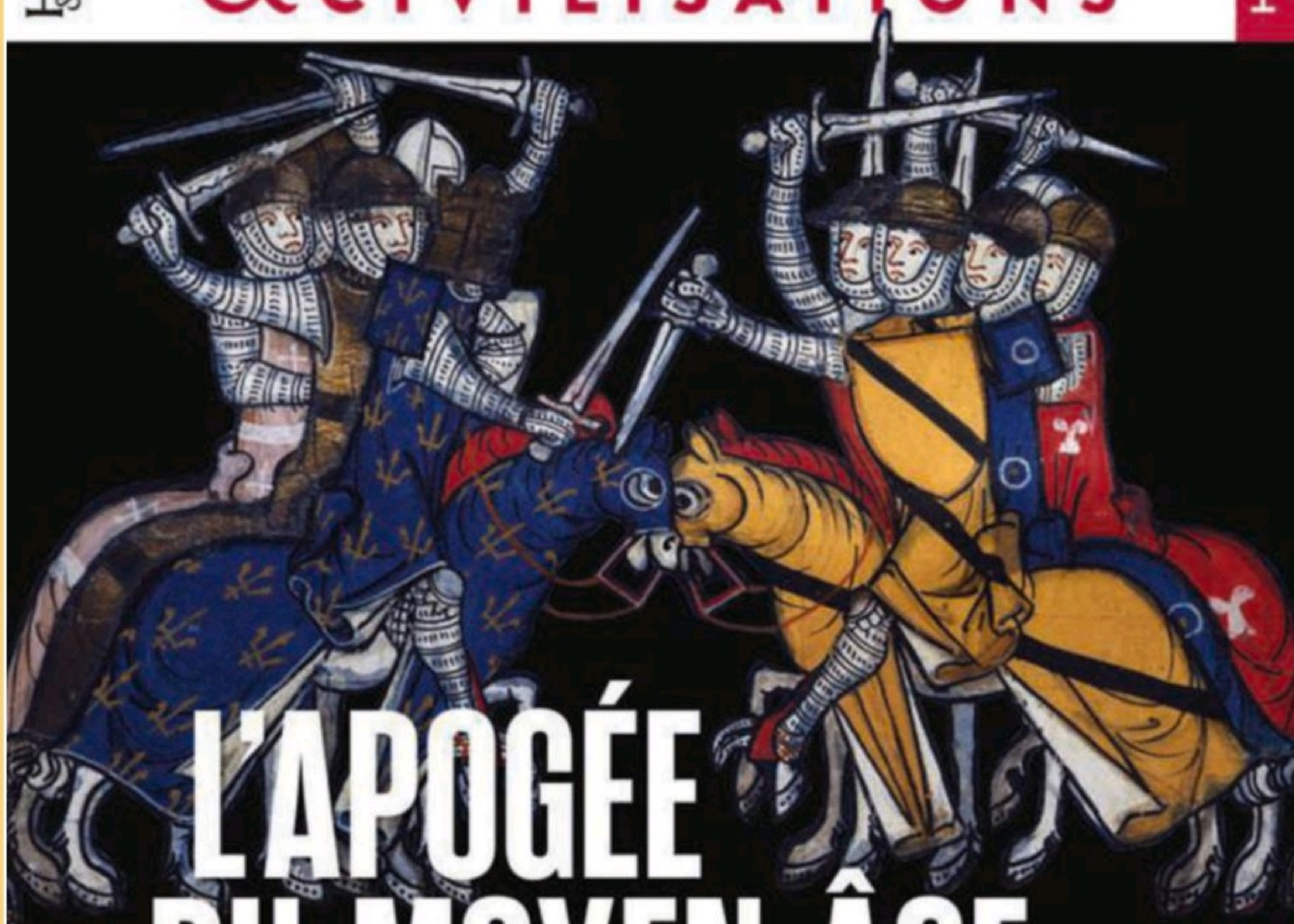
Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HORS-SÉRIE



L'APOGÉE DU MOYEN ÂGE

L'ESPRIT DES CROISADES

L'APOGÉE DU MOYEN ÂGE

UN HORS-SÉRIE DE 148 PAGES - 10,90 €

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

ET SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM



AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO



HERVÉ LEVANDOWSKI / RMN-GP

24 PAGES DE DOSSIER

ROME CONQUIERT LA GRÈCE LE VAINQUEUR SUBJUGUÉ

La Grèce, soumise par Rome au II^e siècle av. J.-C., conservait un prestige culturel auquel les vainqueurs étaient sensibles. Comment le chant des Muses a-t-il supplanté les armes ?

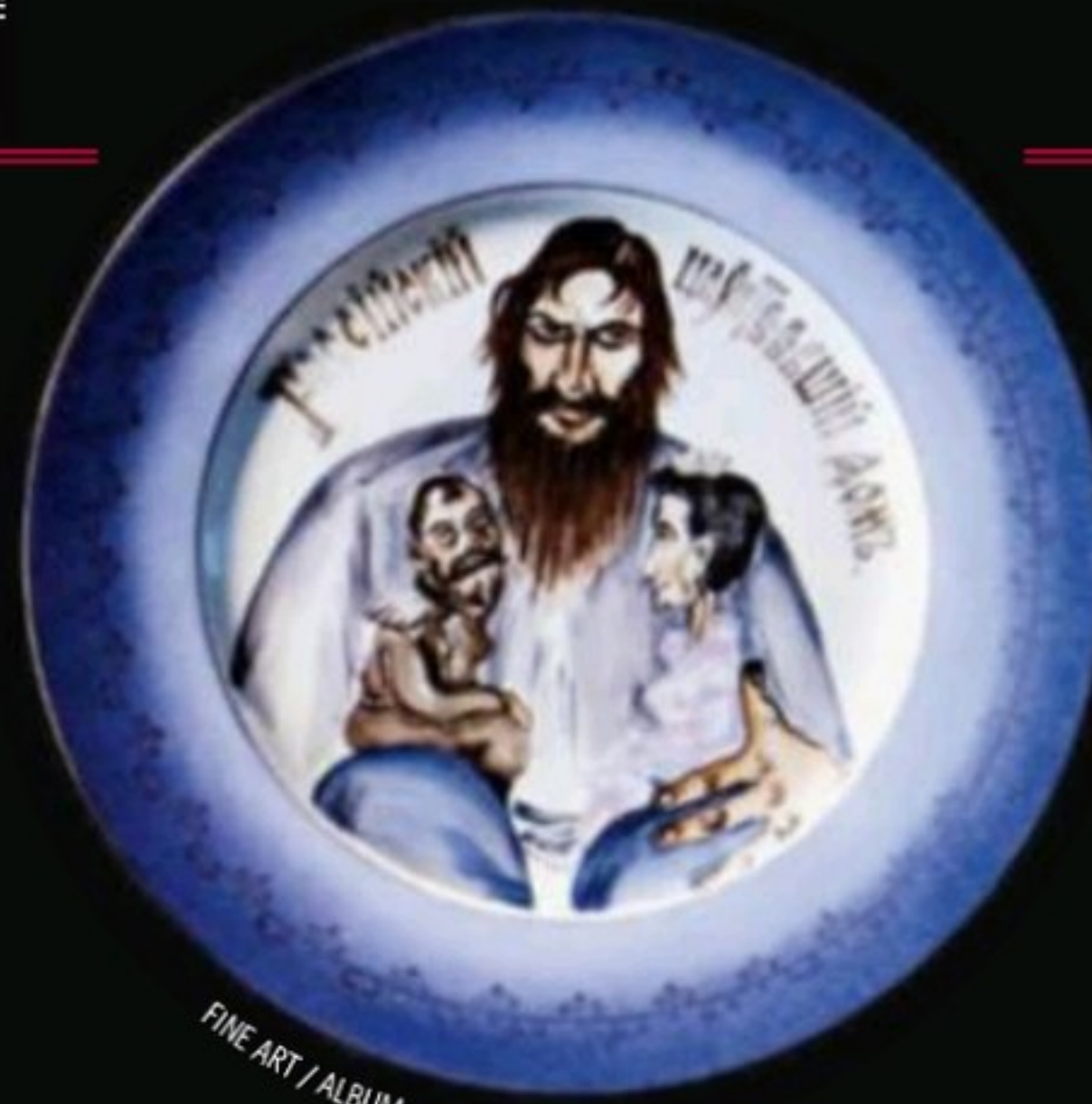
ET AUSSI...

L'HISTOIRE DE LA PRÉHISTOIRE

Elle débute au XIX^e siècle, avec une conception de l'homme « antédiluvien » qui relativise nos propres certitudes.



JEAN BERNARD. ALL RIGHTS RESERVED 2023 / BRIDGEMAN IMAGES



FINE ART / ALBUM

RASPOUTINE

Que s'est-il exactement passé dans le palais du prince Youssoupov, à Petrograd, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1917 ?

LES VIZIRS D'ÉGYPTE

Éminences grises des pharaons, ces puissants ministres étaient parfois tentés de confisquer le trône...



ARALDO DE LUCA

LE BESTIAIRE MÉDIÉVAL

Héritières des traités naturalistes antiques, les créatures fantastiques qui illustraient les bestiaires firent le bonheur des artistes.



ALBUM